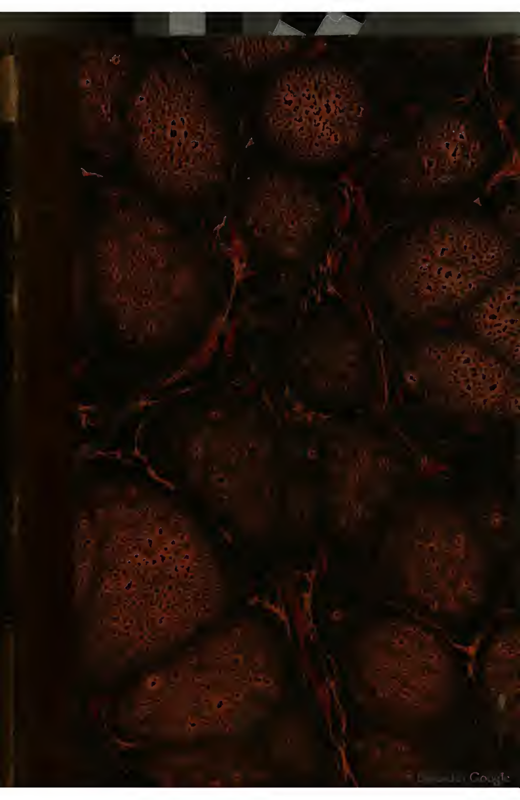






ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SIR WALTER SCOTT.

TOME DIXIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

ROB-ROY.

« Du bon vieux temps la simple loi
« Règne seule alors sur la terre.
« Au foible déclarant la guerre,
« Le plus fort dit : Si tu peux, défends-toi. »

Le Tombeau de Rob-Roy. WORDSWORTH.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N° 12.

M DCCC XXII.

AVERTISSEMENT.

QUAND l'éditeur des volumes suivants publia, il y a deux années environ, l'ouvrage intitulé : l'*Antiquaire*, il annonça que c'étoit la dernière fois qu'il adressoit au public des productions de ce genre. Il pourroit se prévaloir de l'excuse que tout auteur anonyme n'est qu'un fantôme, comme le fameux Junius ; ainsi, quoiqu'il soit une apparition d'un ordre moins élevé et moins terrible, il ne sauroit être obligé de répondre à une accusation d'inconséquence. On peut trouver une meilleure apologie en imitant l'aveu du bon Bénédick[1], qui prétend que lorsqu'il disoit qu'il mourroit dans le célibat, il ne pensoit pas vivre jusqu'au jour de son mariage. Ce qu'il y auroit de mieux, ce seroit si, comme il est arrivé à quelques-uns de mes illustres contemporains, la bonté du livre pouvoit absoudre l'auteur de violer sa promesse; sans oser l'espérer, il est seulement nécessaire de dire que ma résolution, comme celle de Bénédick a été sacrifiée à une tentation, sinon à un stratagême.

[1] Personnage de *Beaucoup de bruit pour rien*, comédie de Shakspeare. Voyez la nouvelle trad. de MM. Guizot et A. P. tom. 7.

Voici à peu près six mois que l'auteur reçut, par le canal de ses respectables libraires, un manuscrit contenant l'esquisse de cette histoire, avec la permission, ou plutôt la prière la plus flatteuse de la rendre propre à être publiée. Les corrections et les changements qu'on m'avoit laissé libre de faire ont été si nombreux, qu'outre la suppression de certains noms et d'événements trop près de la réalité, l'ouvrage peut bien être regardé comme entièrement recomposé. Plusieurs anachronismes se seront glissés probablement dans le cours de ces changements, et les épigraphes des chapitres ont été choisies sans aucun égard à la date supposée des événements. L'éditeur s'en rend donc responsable. D'autres erreurs appartenoient aux matériaux originaux, mais elles sont de peu d'importance. Si l'on vouloit exiger une exactitude minutieuse, on pourroit objecter que le pont sur le Forth, ou plutôt sur l'Avondhu (*rivière noire*), près du hameau d'Aberfoil, n'existe que depuis trente ans. Ce n'est pas toutefois à l'éditeur d'être le premier à dénoncer ces fautes ; il est bien aise de remercier ici publiquement le correspondant anonyme et inconnu, auquel le lecteur devra la majeure partie de l'amusement que pourront lui procurer les pages suivantes.

ROB-ROY.

CHAPITRE PREMIER.

« Je n'avois plus qu'un fils, et cet enfant coupable
« Déshonore mon nom ! — Quel est le misérable
« Que je dois accuser d'un pareil changement ?
« Je le maudis !........ »

M. Thomas.

Vous m'avez engagé, mon cher ami, à profiter du loisir que la Providence a daigné m'accorder au déclin de mes jours, pour tracer le tableau des vicissitudes qui en ont marqué le commencement. Ces aventures, comme vous les appelez, ont laissé dans mon esprit un souvenir varié de plaisirs et de peines, auquel se joint un sentiment bien vif de reconnoissance et de respect pour le souverain régulateur des destinées humaines, dont la main bienfaisante a guidé ma jeunesse à travers tant de risques et de périls, de manière que le contraste me fait encore mieux goûter le prix de la tranquillité dont il a couronné ma vieillesse. Je suis même porté à croire, comme vous me l'avez dit si souvent, que le récit des événements qui me sont arrivés au milieu d'un peuple dont les mœurs et les habitudes sont encore voi-

sines de l'état primitif des hommes, aura quelque chose d'intéressant pour ceux qui voudront entendre un vieillard raconter une histoire du siècle dernier.

Vous devez néanmoins vous rappeler que le récit fait par un ami à son ami perd la moitié de ses charmes quand il est confié au papier, et que les événements que vous avez écoutés avec intérêt, parce qu'ils étoient racontés par celui qui y jouoit un rôle, vous paroîtront moins dignes d'attention dans la retraite de votre cabinet; mais votre vieillesse, plus verte que la mienne, et votre robuste constitution vous promettent, selon toutes les probabilités humaines, une plus longue vie qu'à moi. Reléguez donc ces feuilles dans quelque secret tiroir de votre bureau, jusqu'à ce que nous soyons séparés l'un de l'autre par un événement qui peut arriver à toutes les heures, et qui arrivera immanquablement au bout d'un petit nombre d'années. Quand nous nous serons dit adieu dans ce monde, pour nous revoir, j'espère, dans un autre meilleur, vous chérirez, j'en suis sûr, plus qu'elle ne le méritera, la mémoire de votre ami; et, dans tous les détails que je vais transcrire, vous trouverez un sujet de réflexion mélancolique, mais non désagréable.

Il en est d'autres qui lèguent aux confidents de leurs cœurs le portrait de leurs traits exté-

rieurs. Je vous remets entre les mains une fidèle copie de mes pensées et de mes sentiments, de mes bonnes qualités et de mes défauts, et j'espère que les étourderies et les inconséquences de ma jeunesse trouveront en vous la même indulgence que vous avez souvent montrée pour les erreurs d'un âge plus mûr.

Un grand avantage que je trouve à vous adresser ces Mémoires, si je puis donner un nom si imposant à ce manuscrit, c'est qu'il m'est inutile d'entrer pour vous dans bien des détails qui ne feroient que retarder des objets d'un plus grand intérêt. Parce que j'ai devant moi plume, encre et papier, et que vous êtes décidé à me lire, faut-il que j'abuse de mon pouvoir pour vous ennuyer à loisir? Je n'ose pourtant vous promettre de ne pas profiter quelquefois de l'occasion si attrayante, qui m'est offerte, de vous parler de moi et de mes affaires, même en vous rappelant des circonstances qui vous sont parfaitement connues. Le goût des détails, quand nous sommes nous-mêmes les héros de l'histoire que nous racontons, nous fait oublier souvent que nous devons prendre en considération le temps et la patience de ceux à qui nous nous adressons; ce goût est un charme qui égare les meilleurs et les plus sages. Je ne veux que vous citer l'exemple singulier que l'on en trouve dans la forme de cette édition rare et

originale des Mémoires de Sully, qu'avec la petite vanité d'un amateur, vous persistez à préférer à celle qui est réduite à la forme utile et ordinaire des mémoires. Pour moi je la regarde comme une preuve curieuse du foible de l'auteur, plein de son importance. Si je ne me trompe, ce vénérable guerrier, ce grand politique avoit désigné quatre gentilshommes de sa maison pour écrire les événements de sa vie, sous le titre de Mémoires des royales transactions politiques, militaires et domestiques de Henri IV, etc., etc. Ces sages annalistes, ayant fait leur compilation, réduisirent les Mémoires, contenant les événements remarquables de la vie de leur maître, en un récit adressé à lui-même *in propriâ personâ*. Ainsi, au lieu de raconter son histoire à la troisième personne comme Jules César, ou à la première comme la plupart de ceux qui, dans le palais ou dans le cabinet, entreprennent d'être les héros de leurs récits, Sully jouit du plaisir raffiné, quoique bizarre, de se faire raconter sa vie par ses secrétaires, étant lui-même l'auditeur aussi bien que le héros, et probablement l'auteur de tout le livre. C'étoit une chose à voir que l'ex-ministre, aussi roide qu'une fraise empesée et un pourpoint lacé pouvoient le rendre, assis gravement sur son grand fauteuil, et prêtant l'oreille à ses compilateurs, qui, la tête découverte, lui

répétoient d'un air sérieux : Voilà ce que dit le duc. — Tels furent les sentiments de votre Grâce sur ce point important. — Tels furent vos avis secrets donnés au roi dans cette occasion. —Circonstances qui toutes devoient lui être mieux connues qu'à personne, et que, pour la plupart, les secrétaires ne pouvoient guère tenir que de lui.

Ma position n'est pas aussi plaisante que celle du grand Sully. Il seroit assez ridicule pour Frank Osbaldistone de donner gravement à William Tresham des détails sur sa naissance, son éducation et sa famille. Je tâcherai de ne vous rien dire de tout ce que vous savez aussi bien que moi. Cependant il est certaines choses que je serai obligé de rappeler à votre mémoire, parce que le cours des années a pu vous les faire oublier, et qu'elles ont été la pierre fondamentale de ma destinée.

Vous devez vous rappeler mon père : le vôtre étant associé à sa maison de banque, vous l'avez connu dans votre enfance. Mais lorsque vous l'avez connu, l'âge et les infirmités l'avoient déjà bien changé, et il ne pouvoit plus se livrer avec la même ardeur à cet esprit de spéculation et d'entreprise qui formoit la base de son caractère. Il eût été moins riche sans doute; mais peut-être eût-il été aussi heureux, s'il eût consacré

aux beaux-arts et à la littérature cette énergie active, cette délicatesse d'observation, cette imagination bouillante qu'il apporta dans le commerce. Cependant je conçois qu'indépendamment de l'espoir de s'enrichir, l'homme hardi et entreprenant doit aimer jusqu'aux chances et aux fluctuations des opérations commerciales. Celui qui s'embarque sur cette mer orageuse doit unir l'adresse du pilote à l'intrépidité du navigateur; encore est-il souvent en danger de faire naufrage, si le souffle de la fortune ne le conduit heureusement au port. Ce mélange de prévoyance nécessaire et de hasard inévitable, ce conflit entre les combinaisons des hommes et les décrets du destin, cette incertitude terrible et continuelle que l'événement seul peut faire cesser, l'impossibilité de prévoir si la prudence triomphera de la fortune, ou si la fortune déjouera les projets de la prudence, toutes ces idées occupent l'âme en même temps qu'elles lui donnent de fréquentes occasions de déployer son énergie ; et le commerce a tout l'attrait du jeu, sans être frappé de l'anathème moral qui en fait un crime.

Au commencement du dix-huitième siècle, lorsque j'avois à peu près vingt-deux ans, et que j'étois à Bordeaux, je fus tout à coup rappelé à Londres par mon père, qui avoit, m'écrivoit-il, des nouvelles importantes à me communiquer.

Je n'oublierai jamais notre première entrevue. Vous vous rappelez le ton bref et sec dont il prescrivoit ses volontés à ceux qui l'entouroient. Je crois le voir encore, la taille droite, la démarche ferme et assurée, cet œil qui lançoit un regard si vif et si pénétrant, ces traits déjà sillonnés de rides, moins par l'âge que par les peines et les inquiétudes qu'il avoit éprouvées; je crois entendre cette voix qui jamais ne prononçoit un mot qui fût inutile, et dont le son même annonçoit quelquefois une dureté qui étoit bien éloignée de son cœur.

A peine fus-je descendu de cheval que je courus dans le cabinet de mon père. Il étoit debout, et il avoit un air calme et ferme en même temps, qu'il garda même en revoyant un fils unique séparé de lui depuis quatre ans. Je me précipitai dans ses bras. Sans pousser la tendresse jusqu'à l'idolâtrie, il étoit bon père. Une larme brilla dans ses yeux noirs; mais cette émotion ne fut que momentanée.

— Dubourg m'écrit qu'il est content de vous, Frank.

— Je suis charmé, Monsieur...

— Mais moi, je n'ai pas raison de l'être, ajouta-t-il en s'asseyant à son bureau.

—Je suis fâché, Monsieur.

— *Charmé*, *fâché*, tout cela, Frank, ne signifie rien. Voici votre dernière lettre.

Il tira une liasse énorme de papiers qui étoient réunis par un cordon rouge, et enfilés ensemble sans beaucoup d'ordre ni de symétrie. C'étoit là que gisoit ma pauvre épître, composée sur le sujet qui me tenoit le plus au cœur, et conçue dans des termes que j'avois crus propres sinon à convaincre, du moins à toucher mon père. C'étoit là qu'elle étoit reléguée, au milieu d'un tas de lettres et de paperasses relatives aux affaires du commerce. Je ne puis m'empêcher de sourire lorsque je me rappelle combien ma vanité se trouva blessée de voir mes remontrances pathétiques, dans lesquelles j'avois déployé toute mon éloquence et que je regardois comme un chef-d'œuvre de sentiment, tirées du milieu d'un fatras de lettres d'avis, de crédit, enfin de tous les lieux communs de la correspondance d'un négociant. En vérité, pensois-je en moi-même, une lettre aussi importante (je n'osois pas me dire aussi bien écrite) méritoit une place à part, et ne devoit pas être confondue avec celles qui ne traitent qne d'affaires de commerce.

Mais mon père ne remarqua point mon mécontentement, et quand même il y eût fait attention, il ne s'en fût pas beaucoup plus inquiété. Il

continua, tenant la lettre à la main : — Voici la lettre que vous m'avez écrite le 21 du mois dernier. Voyons, lisons-la ensemble. Vous m'y dites que dans une affaire aussi importante que celle de choisir un état, et lorsque de ce choix dépend le bonheur ou le malheur de toute la vie, vous espérez de la bonté d'un père qu'il vous accordera du moins une voix négative; que vous vous sentez une aversion insurmontable.... oui, insurmontable est le mot; je voudrois bien que vous écrivissiez plus lisiblement, et que vous prissiez l'habitude de barrer vos *t*, et d'ouvrir davantage vos *s*.... une aversion insurmontable pour les arrangements que je vous ai proposés. Tout le reste de votre lettre ne fait que répéter la même chose, et vous avez délayé en quatre pages ce qu'avec un peu d'attention et de réflexion vous eussiez pu resserrer en quatre lignes : car, après tout, Frank, elle se réduit à ceci, que vous ne voulez pas faire ce que je désire.

— Je le voudrois, Monsieur, mais, dans cette occasion, je ne le puis pas.

— Les mots n'ont aucune influence sur moi, jeune homme, dit mon père dont l'inflexibilité se cachoit toujours sous les dehors du calme et du sang-froid le plus parfait. *Ne pouvoir pas* est peut-être un terme plus poli que *ne pas vouloir*; mais ces expressions sont synonymes, quand il

n'y a pas d'impossibilité morale. Je n'aime pas les mesures brusques, et il est juste que vous ayez le temps de réfléchir ; nous reparlerons de cela après dîner — Owen!

Owen entra; il n'avoit pas ces cheveux blancs qui lui donnoient à vos yeux un air si vénérable, car il n'avoit guère alors plus de cinquante ans. Mais il avoit le même habit noisette qu'il portoit lorsque vous l'avez connu, avec la culotte et le gilet pareils, les mêmes bas de soie gris de perle, les mêmes souliers avec les boucles d'argent, les mêmes manchettes de batiste soigneusement plissées, qui tomboient jusqu'au milieu de sa main dans le salon, mais qu'il avoit soin de cacher sous les manches de son habit dans le comptoir, afin qu'elles fussent à l'abri des injures de l'encre; en un mot, cette même physionomie grave et sérieuse où la bonté perçoit à travers un petit air d'importance, et qui a distingué pendant toute sa vie le premier commis de la maison Osbaldistone et Tresham.

— Owen, lui dit mon père après que le bon vieillard m'eut serré affectueusement la main, vous dînerez avec nous aujourd'hui, pour apprendre les nouvelles que Frank nous a apportées de nos amis de Bordeaux.

Owen fit un de ses saluts roides et guindés pour exprimer sa respectueuse reconnoissance;

car à cette époque, où la distance qui sépare les inférieurs de leurs supérieurs étoit observée avec une rigueur inconnue aujourd'hui, une semblable invitation étoit une grande faveur.

Je me rappellerai long-temps ce dîner. Inquiet sur le sort qui m'étoit réservé, craignant de devenir la victime de l'intérêt, et cherchant les moyens de conserver ma liberté, je ne pris pas à la conversation une part aussi active que mon père l'eût voulu, et je faisois trop souvent des réponses peu satisfaisantes aux questions dont il m'accabloit. Partagé entre son respect pour le père et son attachement pour le fils, qu'il avoit fait danser tant de fois sur ses genoux, Owen, semblable à l'allié craintif, mais bienveillant, d'une contrée envahie, s'efforçoit de réparer mes fautes, de suppléer à mon inaction et de couvrir ma retraite : manœuvres qui ajoutoient au mécontentement de mon père, dont le regard sévère imposoit aussitôt silence au bon vieillard Pendant que j'habitois la maison de Dubourg je ne m'étois pas absolument conduit comme ce commis

« Qui, de l'œil paternel trompant la vigilance,
« S'élance du comptoir vers le sacré vallon,
« Abandonne Plutus à la voix d'Apollon,
« Et griffonne un couplet au lieu d'une quittance. »

Mais, à dire le vrai, je n'avois fréquenté le comp-

toir qu'autant que je l'avois cru absolument nécessaire pour mériter la bonne opinion du Français depuis long-temps correspondant de notre maison, et que mon père avoit chargé de m'initier dans les secrets du commerce. Dans le fond, ma principale étude avoit été celle de la littérature et des beaux-arts. Mon père n'étoit pas l'ennemi des talents. Il avoit trop de bon sens pour ne pas reconnoître qu'ils faisoient l'ornement de l'homme, et donnoient une nouvelle considération dans le monde; mais c'étoient des accessoires qui ne devoient pas faire négliger les études vraiment utiles. Il vouloit que j'héritasse non-seulement de sa fortune, mais encore de cet esprit de spéculation qui la lui avoit fait acquérir, et que je pusse par la suite développer les plans et les projets qu'il avoit conçus, et qu'il croyoit propres à doubler au moins l'héritage qu'il me destinoit.

Il aimoit son état, et c'étoit le motif qu'il faisoit valoir pour m'engager à suivre la même carrière; mais il en avoit encore d'autres que je ne connus que plus tard. Aussi habile qu'entreprenant, doué d'une imagination féconde et hardie, chaque nouvelle entreprise qui lui réussissoit n'étoit pour lui qu'un aiguillon qui l'excitoit à étendre ses spéculations, en même temps qu'elle lui fournissoit les moyens de le faire. Vainqueur

ambitieux, il voloit de conquêtes en conquêtes, sans s'arrêter pour se maintenir dans ses nouvelles positions, encore moins pour jouir du fruit de ses victoires. Accoutumé à voir toutes ses richesses suspendues dans la balance de la fortune, fécond en expédients pour la faire pencher en sa faveur, son activité et son énergie sembloient augmenter avec les chances qui paroissoient quelquefois être contre lui; et il ressembloit au matelot accoutumé à braver les vagues et l'ennemi, et dont la confiance augmente la veille d'une tempête ou d'un combat. Il ne se dissimuloit pas cependant que l'âge ou les infirmités pouvoient bientôt le mettre hors de service, et il étoit bien aise de former un bon pilote qui pût prendre en main le gouvernail lorsqu'il se verroit forcé de l'abandonner, et qui fût en état de le diriger à l'aide de ses conseils et de ses instructions. Quoique votre père fût son associé, et que toute sa fortune fût placée dans notre maison, vous savez qu'il ne voulut jamais prendre une part active dans le commerce; et Owen, qui, par sa probité et par sa connoissance approfondie de l'arithmétique, étoit excellent premier commis, n'avoit ni assez de génie ni assez de talents pour qu'on pût lui confier le timon des affaires. Si mon père étoit tout à coup rappelé de ce monde, que deviendroit cette foule de projets

qu'il avoit conçus, à moins que son fils, devenu par ses soins l'Hercule du commerce, ne fût en état de soutenir le poids des affaires, et de remplacer le chancelant Atlas? Et que deviendroit ce fils lui-même, si, étranger aux opérations commerciales, il se trouvoit tout à coup engagé dans un labyrinthe de spéculations, sans posséder le fil précieux, c'est-à-dire les connoissances nécessaires pour en sortir? Décidé par toutes ces raisons, dont il me cacha une partie, mon père résolut de me faire entrer dans la carrière qu'il avoit toujours parcourue avec honneur; et quand une fois il avoit pris une résolution, rien au monde n'eût été capable de la changer. Malheureusement j'avois pris aussi la mienne, et elle se trouvoit absolument contraire à ses vues. J'avois quelque chose de la fermeté de mon père, et je n'étois pas disposé à lui céder sur un point qui intéressoit le bonheur de ma vie.

Il me semble que pour excuser la résistance que j'opposai dans cette occasion aux désirs de mon père, je puis faire valoir que je ne voyois pas bien sur quel fondement ils reposoient, ni combien il importoit à son honneur que je m'y soumisse. Me croyant sûr d'hériter par la suite d'une grande fortune qui ne me seroit pas contestée, il ne m'étoit jamais venu dans l'esprit que, pour la recueillir, il seroit nécessaire que je me sou-

misse à des travaux, et que j'entrasse dans des détails qui ne convenoient ni à mon goût ni à mon caractère. Je n'apercevois dans la proposition de mon père qu'un désir de me voir ajouter encore à cet amas de richesses qu'il avoit accumulées; et, persuadé que personne ne pouvoit savoir mieux que moi quelle route je devois suivre pour parvenir au bonheur, il me sembloit que ce seroit prendre une fausse direction que de chercher à augmenter une fortune que je croyois déjà plus que suffisante pour me procurer les jouissances de la vie.

D'après l'aversion que j'avois prise d'avance pour le commerce, il n'est pas étonnant, comme je l'ai déjà dit, que pendant mon séjour à Bordeaux je n'eusse pas tout-à-fait employé mon temps comme mon père l'eût désiré. Les occupations qu'il regardoit comme les plus importantes n'étoient pour moi que très-secondaires, et je les aurois même entièrement négligées sans la crainte de mécontenter le correspondant de mon père. Dubourg, qui retiroit les plus grands avantages des affaires qu'il faisoit avec notre maison, étoit trop fin politique pour faire à celui qui en étoit le chef des rapports défavorables sur son fils unique, et s'attirer par là les reproches de tous les deux. Peut-être d'ailleurs, comme vous le verrez tout à l'heure, avoit-il des motifs d'intérêt

personnel en me laissant négliger l'étude à laquelle mon père vouloit que je me livrasse exclusivement. Sous le rapport des mœurs, ma conduite étoit irréprochable; et en rassurant mon père sur cet article, Dubourg ne faisoit que me rendre justice : mais quand même il eût eu d'autres défauts à me reprocher que mon indolence et mon aversion pour les affaires, j'ai lieu de croire que le rusé Français eût été tout aussi complaisant. Quoi qu'il en fût, comme j'employois une partie raisonnable de la journée à l'étude du commerce qu'il me recommandoit, il ne me blâmoit pas de consacrer quelques heures aux muses, et ne trouvoit pas mauvais que je préférasse la lecture de Corneille et de Boileau à celle de Savary ou de Postlethwayte, supposé que le volumineux ouvrage du dernier eût été alors connu, et que M. Dubourg eût pu parvenir à prononcer son nom. Dubourg avoit adopté une expression favorite par laquelle il terminoit toutes ses lettres à son correspondant: j'étois, disoit-il, tout ce qu'un père pouvoit désirer.

Mon père ne critiquoit jamais une phrase, pourvu qu'il la trouvât claire et expressive. Comme Dubourg ne manquoit jamais de répéter sa formule ordinaire, il en concluoit que j'étois véritablement tel qu'il désiroit que je fusse, et il se félicitoit de me voir si bien répondre à son attente,

lorsque ma lettre vint lui ouvrir les yeux et le tirer de son illusion. Elle contenoit mes excuses éloquentes et détaillées, ainsi que les raisons qui m'empêchoient d'accepter le pupitre et le tabouret qu'il m'offroit dans un coin des bureaux obscurs de Crane-Alley, qui surpassoient en hauteur ceux d'Owen et des autres commis, et qui ne le cédoient qu'au trépied de mon père. Dès ce moment tout alla mal. Dubourg fut violemment soupçonné d'imposture. Ses lettres perdirent autant de leur crédit que s'il avoit refusé d'acquitter ses traites à l'échéance. Je fus rappelé à Londres en toute hâte, et je vous ai déjà raconté la réception qui m'y attendoit.

CHAPITRE II.

« Je commence à soupçonner que le jeune homme est
« atteint d'une maladie terrible, de la métromanie. Si
« j'ai bien deviné, c'est fait de lui. Il ne donnera jamais
« dans la finance s'il donne une fois dans la poésie. »

BEN JOHNSON.

Mon père savoit maîtriser ses passions; il se possédoit toujours, et il étoit rare que son mécontentement se manifestât par des paroles; seulement son ton avoit alors quelque chose de plus sec et de plus dur qu'à l'ordinaire. Jamais il n'employoit les menaces ni les expressions d'un profond ressentiment. Toutes ses actions étoient uniformes, toutes étoient dictées par un esprit de système, et sa maxime étoit d'aller toujours droit au but sans perdre le temps en de vains discours. C'étoit donc avec un sourire sardonique qu'il écoutoit les réponses irréfléchies que je lui faisois sur l'état du commerce en France. J'avois beau m'enfoncer de plus en plus, ou plutôt m'égarer dans les mystères de l'agiotage, des droits et des tarifs, il étoit sans pitié, et me laissoit aller; mais quand il vit que je n'étois pas en état de lui expliquer l'effet que le discrédit des louis d'or avoit produit sur la négociation des lettres de change,

il n'y put tenir, et son sang-froid l'abandonna.— L'événement national le plus remarquable qui soit arrivé de mon temps! s'écria mon père, qui avoit pourtant vu la révolution qui plaça sur le trône la maison d'Hanovre; et quand je lui en parle, monsieur ouvre de grands yeux, et ne répond pas! A son âge! ne rien entendre à une chose si importante!

— M. Francis, observa Owen avec son ton timide et conciliant, ne peut pas avoir oublié que, par un arrêt du roi de France, en date du 1er mars 1700, il est ordonné au *porteur* de se présenter dans les dix jours qui suivront l'échéance.....

— M. Francis, dit mon père en l'interrompant, se rappellera bientôt tout ce que vous aurez la bonté de lui dire. Mais, sur mon âme! comment Dubourg a-t-il pu permettre..... Dites-moi, Owen, êtes-vous content de Clément Dubourg, son neveu, qui travaille depuis long-temps dans mes bureaux?

— C'est, Monsieur, l'un des commis les plus habiles de la maison, un jeune homme vraiment étonnant pour son âge, répondit Owen; car la gaieté et la politesse du jeune Français avoient séduit le bon vieillard.

— Oui, oui, je crois qu'il entend quelque chose, *lui*, aux spéculations. Dubourg s'est arrangé

de manière que j'eusse du moins sous la main un jeune drôle qui entendît mes affaires; mais j'entrevois ses menées, et il n'en est pas où il croit. Owen, vous paierez à Clément ce trimestre, et vous lui direz de se tenir prêt à partir demain pour Bordeaux, sur le vaisseau de son père.

— Vous renvoyez Clément Dubourg, Monsieur? dit Owen d'une voix tremblante.

— Oui, Monsieur, je le renvoie à l'instant. C'est bien assez d'avoir dans la maison un Anglais stupide qui fasse à tout moment des erreurs, sans y garder encore un rusé Français qui en profite.

Quand même l'amour de la liberté et de la justice n'eût pas été gravé dans mon cœur dès ma plus tendre enfance, j'avois vécu assez long-temps sur le territoire du *grand monarque*, pour contracter une franche aversion pour tous les actes d'autorité arbitraire; et je ne pus m'empêcher d'intercéder en faveur du jeune homme qu'on vouloit punir d'avoir acquis les connoissances que mon père regrettoit de ne pas me voir posséder.

— Je vous demande pardon, Monsieur, dis-je aussitôt que M. Osbaldistone eut fini de parler; mais il me semble que si j'ai négligé mes études, je suis seul coupable, et qu'il n'est pas juste qu'un autre supporte une punition que j'ai méritée. Je

n'ai pas à reprocher à M. Dubourg de ne m'avoir pas fourni toutes les occasions de m'instruire, quoique je n'aie pas su les mettre à profit; et quant à M. Clément Dubourg.....

— Quant à lui et quant à vous, reprit mon père, je prendrai les mesures convenables. C'est bien, Frank, de rejeter tout le blâme sur vous-même; c'est très-bien, je l'avoue. Mais je ne puis pardonner au vieux Dubourg, ajouta-t-il en regardant Owen, de s'être contenté de fournir à Frank les moyens de s'instruire, sans s'être aperçu et sans m'avoir averti qu'il n'en profitoit pas. Vous voyez, Owen, que Frank a du moins ces principes naturels d'équité qui doivent caractériser un négociant anglais.

— Monsieur Francis, dit le vieux commis en inclinant un peu la tête, et en élevant légèrement la main droite, habitude qu'il avoit contractée par l'usage où il étoit de placer sa plume derrière son oreille avant de parler; monsieur Francis paroît connoître le principe fondamental de toute espèce de calcul, la grande règle morale de trois: que A fasse à B ce qu'il voudroit que B lui fît; le produit lui donnera la règle demandée.

Mon père ne put s'empêcher de sourire, en voyant revêtir des formes algébriques le plus beau principe de l'humanité; mais il s'empressa de reprendre sa gravité, et se tournant vers moi·

— Tout cela ne signifie rien, Frank, me dit-il, vous avez perdu votre temps comme un enfant; à présent il faut apprendre à vivre comme un homme. Je chargerai Owen de vous mettre au fait des affaires, et j'espère que vous profiterez de ses leçons.

J'allois répondre; mais Owen me regarda d'un air si suppliant et si expressif, que je gardai involontairement le silence.

— A présent, dit mon père, nous allons reprendre le sujet de ma lettre du mois dernier, à laquelle vous m'avez fait une réponse qui étoit aussi irréfléchie que peu satisfaisante : mais commencez par remplir votre verre, et passez la bouteille à Owen.

Le manque de courage, d'audace si vous voulez, ne fut jamais mon défaut. Je répondis fermement que j'étois fâché qu'il ne trouvât pas ma lettre satisfaisante, mais qu'elle étoit le fruit des réflexions les plus sérieuses; que j'avois médité à plusieurs reprises, et envisagé sous les différents points de vue la proposition qu'il avoit eu la bonté de me faire, et que ce n'étoit pas sans peine que j'avois reconnu qu'il m'étoit impossible de l'accepter.

Mon père fixa les yeux sur moi, et les détourna au même instant. Comme il ne répondoit pas, je me crus obligé de continuer, quoiqu'avec un peu

d'hésitation, et il ne m'interrompit que par des monosyllabes.

— Je sais, monsieur, qu'il n'est point d'état plus utile et plus respectable que celui de négociant, point de carrière plus honorable que celle du commerce.

— En vérité !

— Il réunit les nations, il entretient l'industrie, il répand ses bienfaits sur tout l'univers, il est au bien-être du monde civilisé ce que les relations journalières de la vie sont aux sociétés isolées, ou plutôt ce que l'air et la nourriture sont au corps.

— Eh bien, Monsieur ?

— Et cependant, Monsieur, je me trouve forcé de persister dans mon refus d'embrasser une profession que je ne me sens pas capable de remplir.

— J'aurai soin que vous le deveniez. Vous n'êtes plus l'hôte ni l'élève de Dubourg; Owen sera votre précepteur à l'avenir.

Mais, mon cher père, ce n'est pas du défaut d'instruction que je me plains; c'est uniquement de mon incapacité. Jamais je ne pourrai profiter des leçons.....

—Sottises! Avez-vous tenu un journal, comme je vous l'avois recommandé?

— Oui, Monsieur.

— Montrez-le-moi, s'il vous plaît.

Le livre que mon père me demandoit étoit une espèce d'agenda général que j'avois tenu par son ordre, et sur lequel il m'avoit recommandé de prendre des notes de tout ce que j'apprendrois d'utile dans le cours de mes études. Prévoyant qu'à mon retour il demanderoit à le voir, j'avois eu soin d'y insérer tout ce qui concernoit le commerce, sachant que c'étoient les notes qui plairoient le plus à mon père; mais souvent la plume écrivoit sans que la tête réfléchît, et comme ce livre se trouvoit toujours sous ma main, j'y inscrivois aussi quelquefois des souvenirs tant soit peu profanes. Il fallut pourtant bien le remettre à mon père, et je priai le ciel avec ferveur qu'il ne tombât pas sur tel chapitre, qui eût encore augmenté son mécontentement contre moi. La figure d'Owen, qui s'étoit un peu allongée quand mon père m'avoit demandé mon journal, reprit sa rondeur ordinaire en voyant par ma réponse que j'étois en règle; elle brilla du sourire de l'espoir lorsque j'apportai devant mon père un registre qui avoit toutes les apparences d'un livre de commerce; plus large que long, agrafes de cuivre, rèliure en veau, bords usés; c'étoit bien suffisant pour rassurer le bon commis sur le contenu, et bientôt sa figure rayouna de joie en entendant mon père en lire quelques pages, et faire en même temps ses remarques critiques.

—Eaux-de-vie. Nantes, 29. La Rochelle, 27. Bordeaux, 32. Fort bien, Frank! Droits de douanes, voyez les tables de Saxby. Ce n'est pas cela. Il falloit transcrire le passage en entier; cela aide à le fixer dans la mémoire. Cours des piastres. Bien! Grains du Nord. Cotons du Levant. Très-bien! Ce sont des choses qu'il est important de se rappeler pour les relations commerciales. Mais qu'est-ce que ceci? *Bordeaux fondé en l'an..... Château Trompette. Palais de Gallien.* Ah! bien! bien! Ce sont des notes historiques; vous n'avez pas eu tort de les prendre. C'est une espèce de répertoire général, Owen; l'abrégé sommaire de toutes les transactions du jour; achats, paiements, quittances, commissions, lettres d'avis. Memento de toute espèce.

— Afin qu'ensuite ils puissent être régulièrement transcrits sur le journal, et sur le grand livre de compte, répondit M. Owen : je suis charmé que M. Francis soit aussi méthodique.

Ce n'étoit pas sans peine que je me voyois en faveur; car je craignois que mon père n'en persistât davantage dans sa résolution de me faire entrer dans le commerce, et comme j'étois bien décidé à n'y jamais consentir, je commençois à regretter d'avoir été, pour me servir de l'expression de mon ami M. Owen, aussi méthodique. Mais je fus bientôt tiré d'inquiétude : une feuille

de papier couverte de ratures tomba du livre! mon père la ramassa, et Owen remarquoit qu'il seroit bon de l'attacher au registre avec un pain à cacheter, lorsque mon père l'interrompit en s'écriant : *A la mémoire d'Édouard le prince noir!* Qu'est-ce donc que ce griffonnage? Des vers par le ciel! Frank, je ne vous croyois pas encore aussi fou!

Mon père, tout entier à ses spéculations et à ses calculs, regardoit avec mépris les travaux du poëte. Plein de religion, et non conformiste, il les trouvoit aussi profanes que futiles. Avant de le condamner, Tresham, rappelez-vous combien de poëtes, à la fin du dix-septième siècle, prostituoient leur plume, et ne scandalisoient pas moins les honnêtes gens par leur conduite que par leurs écrits. La secte dont étoit mon père éprouvoit, ou du moins affectoit l'aversion la plus prononcée pour les productions légères de la littérature; de sorte que plusieurs causes se réunissoient pour augmenter l'impression défavorable que devoit lui faire la funeste découverte de cette malheureuse pièce de vers. Quant au pauvre Owen, si la perruque courte qu'il portoit alors avoit pu se dérouler toute seule, et tous les cheveux qui la composoient se dresser d'horreur sur sa tête, je suis sûr que, malgré toutes les peines qu'il s'étoit données le matin pour la friser, toute la symétrie de sa coiffure eût été dérangée, seu-

lement par l'effet de son étonnement et de sa stupeur. Un déficit dans la caisse, une rature sur son journal, une erreur d'addition dans ces comptes ne l'eussent pas surpris plus désagréablement. Mon père lut les vers, tantôt en affectant de ne pas les comprendre, tantôt avec une emphase héroïque, toujours avec l'ironie la plus amère, et, sans égard pour les nerfs du pauvre auteur, qui souffroit bien pendant cette lecture :

« *A la mémoire* D'ÉDOUARD LE PRINCE NOIR,
« Les échos de Fontarabie..... »

— *Les échos de Fontarabie!* dit mon père en s'interrompant, parlez-nous de la foire de Fontarabie, plutôt que de ses échos.

« Les échos de Fontarabie,
« Quand près de Roncevaux Roland perdant la vie
« Fit ouïr de son cor le signal déchirant,
« Annoncèrent à Charlemagne
« Que sous le fer cruel des Sarrasins d'Espagne
« Son noble champion gémissoit expirant. »

Champion est un mot bien oublié. Écrivez du moins dans votre langue, s'il faut que vous écriviez des sottises.

« Nobles coteaux de l'Angleterre,
« Quelle voix, parcourant l'Océan et la terre,
« Vous apprendra la mort d'un aussi grand guerrier ?
« L'espoir brillant de sa patrie,
« Le héros de Crécy, le vainqueur de Poitier,
« Dans les murs de Bordeaux vient de perdre la vie. »

Poitiers s'écrit toujours avec un *s*, et je ne vois pas pourquoi vous sacrifieriez l'orthographe à la rime.

« Mais ce noble foudre de guerre
« N'est pas mort tout entier. La France et l'Angleterre
« Ne pourront oublier la terreur de son nom.... »

Je vous promets au moins, Frank, qu'elles oublieront aisément vos vers; le sonneur en feroit de meilleurs. Il chiffonna alors le papier dans ses doigts de l'air du plus profond mépris, et il conclut en disant : Par mon crédit! Frank, je ne vous croyois pas encore aussi fou.

Que pouvois-je dire, mon cher Tresham. Je restai immobile à ma place, dévorant ma mortification, tandis que mon père me lançoit un regard de pitié, au travers duquel perçoit l'ironie la plus insultante, et que le pauvre Owen, les mains et les yeux levés vers le ciel, sembloit aussi frappé d'horreur que s'il venoit de lire le nom de son patron dans la liste du nécrologe quotidien. A la fin je rassemblai tout mon courage, et rompis le silence, en ayant soin que le ton de ma voix ne trahît pas l'agitation que j'éprouvois.

— Je sais, Monsieur, combien je suis peu propre à jouer dans le monde le rôle éminent que vous m'y destiniez; heureusement je n'ambitionne pas la fortune que je pourrois acquérir. M. Owen seroit un associé beaucoup plus utile,

et plus en état de vous seconder. J'ajoutai ces mots avec une intention de malice ; car il me semblait qu'Owen avoit déserté ma cause un peu trop vite.

— Owen, dit mon père, ce jeune homme est fou, décidément fou ! — Et me faisant tourner froidement du côté d'Owen : — Owen, continua-t-il, il est sûr qu'il me rendroit plus de services que vous. Mais vous, Monsieur, que ferez-vous, s'il vous plaît ? Quels sont vos sages projets ?

— Je désirerois, Monsieur, répondis-je avec assurance, voyager deux ou trois ans, si vous aviez la bonté de me le permettre. Sinon, je n'aurois pas de répugnance à passer le même temps à l'université d'Oxford ou de Cambridge.

— Au nom du sens commun ! a-t-on jamais rien vu de semblable ? Vouloir aller au collége parmi des pédants et des jacobites, lorsqu'il pourroit se pousser dans le monde. — Allez, Monsieur, allez au collége, allez même à l'école apprendre la grammaire et le rudiment ; allez vous faire donner les étrivières, si tel est votre bon plaisir.

— Malgré le désir que j'aurois de perfectionner mon éducation, si vous désapprouvez la demande que je vous ai faite, je retournerai volontiers sur le continent.

— Vous n'y êtes déjà resté que trop longtemps, monsieur Francis.

— Eh bien, Monsieur, si vous désirez que je choisisse un état, permettez-moi d'entrer dans l'état militaire, j'irai...

— Allez au diable, interrompit brusquement mon père; puis se reprenant tout à coup : En vérité, dit-il, vous me feriez perdre la tête. N'y a-t-il pas de quoi devenir fou, Owen? Le pauvre Owen baissa la tête et ne répondit rien. Écoutez, Francis, ajouta mon père, je vais couper court à toute discussion. J'avois votre âge quand mon père me prit par les épaules et me chassa de chez lui, en me déshéritant pour faire passer tous ses biens sur la tête de mon frère cadet. Je partis d'Osbaldistone-Hall sur le dos d'un mauvais bidet, avec dix guinées dans ma bourse. Depuis ce jour, je n'ai jamais mis les pieds sur le seuil du château, et jamais je ne les y mettrai. Je ne sais ni me soucie de savoir si mon frère est vivant, ou s'il s'est cassé le cou dans quelqu'une de ses chasses au renard; mais il a des enfants, Francis, et j'en adopterai un si vous me contrariez davantage.

—Vous êtes libre, Monsieur, répondis-je, peut-être avec plus d'indifférence que de respect, de disposer à votre gré de votre fortune.

— Oui, Francis, je suis libre de le faire, et je le ferai. Ma fortune, je ne la dois qu'à moi seul; c'est à force de soins et de travaux que je l'ai



acquise, et je ne souffrirai pas qu'un frelon se nourrisse du miel péniblement amassé par l'abeille. Pensez-y bien; je vous ai dit mes intentions; elles sont irrévocables.

— Mon cher Monsieur, mon très-honoré maître, s'écria Owen les larmes aux yeux, vous n'êtes pas dans l'usage de traiter avec tant de précipitation les affaires d'importance. N'arrêtez pas le compte avant que M. Francis ait eu le temps de comparer les produits. Il vous aime, il vous respecte, et quand il fera entrer l'obéissance filiale en ligne de compte, je suis sûr qu'il ne balancera plus à vous satisfaire.

— Pensez-vous, dit mon père d'un ton sec, que je lui propose deux fois d'être mon ami, mon associé, mon confident; de partager mes travaux et ma fortune? Owen, je croyois que vous me connoissiez mieux.

Il me regarda comme s'il avoit l'intention d'ajouter quelque chose; mais, changeant tout à coup d'idée, il me tourna brusquement le dos, et sortit de la chambre. Les dernières phrases de mon père m'avoient vivement touché : je n'avois pas encore envisagé la question sous ce point de vue; et s'il eût employé cet argument dans le principe, il est probable qu'il n'eût pas eu à se plaindre de moi.

Mais il étoit trop tard. J'avois aussi un carac-

tère décidé, et ma résolution étoit prise. Owen, quand nous fûmes seuls, tourna sur moi ses yeux baignés de larmes, comme pour découvrir, avant de se charger des délicates fonctions de médiateur, quel étoit le côté foible sur lequel il devoit diriger principalement ses attaques. Enfin il commença d'une voix entrecoupée de sanglots, et en s'interrompant à chaque mot : — Oh Ciel! monsieur Francis!... grands dieux, Monsieur!... est-il possible, monsieur Osbaldistone! Qui jamais eût pu croire... un si bon jeune homme! au nom du Ciel, regardez les deux parties du compte... Quel déficit!... Songez à ce que vous allez perdre! Une belle fortune, Monsieur, l'une des premières maisons de la Cité, qui, déjà connue sous la raison de Tresham et Trent, a prospéré bien plus encore sous celle d'Osbaldistone et Tresham... Vous rouleriez sur l'or, monsieur Francis... et, mon cher Monsieur, s'il y avoit quelque partie de l'ouvrage des bureaux qui vous déplût, soit la transcription des lettres, ou les comptes à rédiger, je le ferois, ajouta-t-il en baissant la voix, je le ferois pour vous, tous les mois, toutes les semaines, tous les jours même, si vous le voulez. Allons, mon cher Francis, faites un effort pour obliger votre père, et Dieu vous bénira.

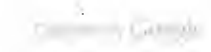
— Je vous remercie, monsieur Owen, je vous remercie vivement de vos bonnes intentions; mais

mon père sait l'usage qu'il doit faire de sa fortune, il parle d'un de mes cousins; qu'il dispose à son gré de ses richesses, je ne vendrai jamais ma liberté au poids de l'or.

— Ah! Monsieur! si vous aviez vu les comptes du dernier trimestre! quels brillants produits! six chiffres; oui, monsieur Francis, six chiffres au total de l'actif de chaque associé! et tout cela deviendroit la proie d'un papiste, de quelque nigaud du nord!... Qu'il seroit dur pour moi, qui me suis toujours donné tant de peine pour la prospérité de la maison, de la voir passer entre les mains... ah! cette idée seule me fend le cœur! Au lieu que si vous restiez avec votre père, quelle belle raison de commerce nous aurions alors! Osbaldistone, Tresham et Osbaldistone, ou peut-être, qui sait (baissant encore la voix), Osbaldistone, Osbaldistone et Tresham; car le nom d'Osbaldistone peut l'emporter encore sur celui de Tresham.

— Mais, monsieur Owen, mon cousin s'appelant aussi Osbaldistone, la raison de commerce sera tout aussi belle que vous pouvez le désirer.

— Oh, fi! monsieur Francis, quand vous savez à quel point je vous aime! votre cousin, en vérité! un papiste comme son père, un ennemi de la maison de Hanovre; un autre item, sans doute!



— Il y a parmi les catholiques, monsieur Owen, de très-braves gens.

Owen alloit répondre avec une vivacité qui ne lui étoit pas ordinaire, lorsque mon père rentra dans la chambre.

— Vous aviez raison, Owen, lui dit-il, et j'avois tort. Nous prendrons plus de temps pour faire nos réflexions. Jeune homme, vous vous préparerez à me donner une réponse d'aujourd'hui en un mois.

Je m'inclinai en silence, charmé de ce sursis inattendu qui me sembloit d'un heureux augure, et ne doutant pas que mon père ne fût décidé à se relâcher un peu de sa première rigueur.

Ce mois d'épreuve s'écoula sans qu'il arrivât rien de remarquable. J'allois, je venois, je disposois de mon temps comme bon me sembloit, sans que mon père me fît la moindre question, le moindre reproche. Il est vrai que je ne le voyois guère qu'aux heures de repas, et alors il avoit soin d'éviter une discussion que, comme vous pouvez le croire, je n'étois pas pressé d'entamer. Notre conversation rouloit sur les nouvelles du jour, ou sur ces lieux communs, ressource ordinaire des gens qui ne se sont jamais vus. Personne n'eût pu présumer en nous entendant qu'il régnoit entre nous autant de mésintelligence, et

que nous étions à la veille d'entrer dans une discussion qui nous intéressoit vivement. Quand j'étois seul, je m'abandonnois souvent à mes réflexions. Étoit-il probable que mon père tînt strictement sa parole, et qu'il déshéritât son fils unique en faveur d'un neveu qu'il n'avoit jamais vu, et de l'existence duquel il n'étoit même pas bien sûr? La conduite de mon grand-père, en pareille occasion, eût dû me faire prévoir celle que tiendroit son fils. Mais je m'étois formé une fausse idée du caractère de mon père. Je me rappelois la déférence qu'il avoit pour toutes mes volontés, pour tous mes caprices, avant que je partisse pour la France; mais j'ignorois qu'il y a des hommes qui, pleins d'indulgence et de bonté pour leurs enfants en bas âge, et se prêtant alors à toutes leurs fantaisies, n'en sont pas moins sévères par la suite, lorsque ces mêmes enfants, hommes à leur tour, et accoutumés à commander, ne veulent plus obéir, et résistent à leurs volontés. Au contraire, je me persuadois que tout ce que j'avois à craindre c'étoit que mon père ne me retirât momentanément une partie de sa tendresse; peut-être même me banniroit-il pour quelques semaines de sa présence. Mais cet exil viendroit d'autant plus à propos qu'il me fourniroit l'occasion de corriger et de mettre au net les premiers chants de Roland le Furieux, que j'avais commencé à traduire en

vers. Insensiblement je me pénétrai si fort de cette idée, que je rassemblai mes brouillons, et j'étois en train de marquer les passages qui auroient besoin d'être retouchés, lorsque j'entendis frapper bien doucement à la porte de ma chambre. Je renfermai bien vite mon manuscrit dans mon secrétaire, et je courus ouvrir. C'étoit M. Owen. Tel étoit l'ordre, telle étoit la régularité que ce digne homme mettoit dans toutes ses actions, telle étoit son habitude de ne jamais se départir d'une seule ligne du chemin qui conduisoit de sa chambre au bureau, que, selon toute apparence, c'étoit la première fois qu'il paroissoit au second étage de la maison; et je suis encore à chercher comment il fit pour découvrir mon appartement.

— Monsieur Francis, me dit-il lorsque je lui eus exprimé la surprise et le plaisir que me causoit sa visite, je ne sais pas si je fais bien de venir vous répéter ce que je viens d'apprendre; peut-être ne devrois-je pas parler hors du bureau de ce qui se passe en dedans. On ne doit pas, suivant le proverbe, dire aux murs du magasin combien il y a de lignes dans le livre-journal. Mais le jeune Twincall a fait une absence de plus de quinze jours, et il n'y a que vingt-quatre heures qu'il est revenu.

— Très-bien, mon cher Monsieur; mais que

me font, je vous prie, l'absence ou le retour du jeune Twincall?

— Attendez, monsieur Francis, votre père l'a chargé d'un message secret. Il ne peut pas avoir été à Falmouth au sujet de la faillite de Pilchard. La créance que nous avions sur Blackwell et compagnie, d'Exeter, vient enfin d'être liquidée; les contestations qui s'étoient élevées entre notre maison et quelques entrepreneurs des mines de Cornwall se sont, grâce au Ciel, terminées à l'amiable de toute manière. D'ailleurs, il eût fallu consulter mes livres; en un mot, je crois fermement que Twincall a été dans le nord, chez votre oncle......

— Est-il possible! m'écriai-je un peu alarmé.

— Il n'a parlé, Monsieur, depuis son retour, que de ses nouvelles bottes et de ses éperons, et d'un combat de coqs à York. C'est aussi vrai que la table de multiplication. Plaise à Dieu, mon cher enfant, que vous vous décidiez à contenter votre père, et à devenir comme lui un bon et brave négociant!

J'éprouvai dans ce moment une violente tentation de me soumettre, et de combler de joie le bon Owen en le priant de dire à mon père que j'étois prêt à me conformer à ses volontés. Mais l'orgueil, ce sentiment parfois louable, plus souvent répréhensible, l'orgueil m'en empêcha. Mon

consentement expira sur mes lèvres, et pendant que je cherchois à vaincre une certaine honte, dont ma raison eût peut-être fini par triompher, Owen entendit la voix de mon père qui l'appeloit. Il sortit aussitôt de ma chambre, avec la même précipitation et la même terreur que s'il eût commis un crime en y entrant, et l'occasion fut perdue.

Mon père étoit méthodique en tout. Au même jour, à la même heure, dans le même appartement, du même ton et de la même manière qu'un mois auparavant, il renouvela la proposition qu'il m'avoit faite de m'associer à sa maison de banque, et de me charger d'une branche de son commerce, et il me dit de lui faire connoître ma résolution définitive. Je trouvai dans le temps qu'il avoit pris une route tout opposée à celle qu'il eût fallu suivre pour me convaincre; et je crois encore aujourd'hui qu'il manqua de politique en me parlant durement. Un regard de bonté, une parole bienveillante, m'eussent fait tomber à ses pieds, et je me serois rendu à discrétion. Un ton sec, un regard sévère, ne firent que m'endurcir dans mon obstination, et je répondis, avec respect, qu'il m'étoit impossible d'accepter ses offres. Peut-être, car qui peut juger de son propre cœur, peut-être pensois-je que c'eût été montrer trop de foiblesse que de se

rendre à la première sommation; peut-être attendois-je que je fusse pressé plus vivement, afin, du moins de ne pas être accusé d'inconséquence, et de pouvoir me faire honneur du sacrifice que je ferois à l'autorité paternelle. S'il en étoit ainsi, je fus trompé dans mon attente; car mon père se tourna froidement vers Owen, et ajouta d'un ton calme : — Je vous l'avois dit. Puis s'adressant à moi : Francis, me dit-il, à votre âge, vous devez être aussi en état que vous le serez probablement jamais de juger dans quelle carrière vous trouverez le bonheur, ainsi je ne vous presse pas davantage. Mais quoique je ne sois pas forcé de me prêter à vos projets plus que vous ne l'êtes de vous soumettre aux miens, puis-je savoir si vous en avez formé pour lesquels vous ayez besoin de mon assistance?

Cette question me déconcerta, et je répondis avec un peu de confusion que n'ayant appris aucun état, et ne possédant rien, il m'étoit évidemment impossible de subsister, si je ne recevois aucuns secours de mon père; que mes désirs étoient très-bornés, et que j'espérois que l'aversion invincible que j'éprouvois pour la profession qu'il m'avoit destinée ne me priveroit pas de sa protection et de sa tendresse.

— C'est-à-dire que vous voulez vous appuyer sur mon bras, et cependant aller où bon vous

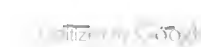
semble : cela est difficile à accorder, Frank. Je suppose néanmoins que votre intention est de m'obéir, pourvu que mes ordres ne contrarient pas vos projets ?

J'allois parler. — Silence s'il vous plaît, ajouta-t-il. Si telle est votre intention, vous pouvez bien partir immédiatement pour le nord de l'Angleterre; il est bon que vous fassiez une visite à votre oncle. J'ai choisi parmi ses fils (il en a sept, je pense) celui qu'on m'a dit être le plus digne de remplir la place que je vous destinois dans ma maison. Mais il reste encore quelques arrangements à terminer là-bas, et pour cela votre présence ne sera pas inutile : vous recevrez des instructions plus détaillées à Osbaldistone-Hall, où vous voudrez bien rester jusqu'à ce que je vous rappelle. Demain matin tout sera prêt pour votre départ.

A ces mots mon père sortit de la chambre.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire, monsieur Owen? dis-je à mon pauvre ami, dont la physionomie portoit l'empreinte du plus profond abattement.

—Tout est perdu, monsieur Francis!.... Hélas! si vous aviez voulu me croire!..... mais à présent il n'y a plus de ressources; quand votre père parle de ce ton calme et résolu, c'est comme un compte arrêté, il ne change plus.



Et l'événement le prouva; car, le lendemain matin, à cinq heures, je me trouvai sur la route d'York, monté sur un assez bon cheval, et avec cinquante guinées dans ma poche; voyageant pour aider mon père à me choisir un successeur qui prît ma place dans sa maison, et qui me dérobât sa tendresse, et peut-être même sa fortune.

CHAPITRE III.

« La barque flotte au gré du vent ;
« Et, sur le perfide élément
« De toutes parts ballottée,
« Elle fait eau, puis est jetée
« Contre un écueil qui l'engloutit. »

J'ai fait précéder par des rimes et des vers blancs chaque subdivision de mon récit, afin de captiver votreattention par des extraits d'ouvrages plus attrayants que le mien. Les vers que je viens de citer font allusion à un malheureux navigateur qui eut l'audace de démarrer une barque qu'il étoit incapable de diriger, et se confia aux flots d'un fleuve. Un écolier qui, par étourderie autant que par hardiesse, auroit risqué une semblable tentative, ne se trouveroit pas, au milieu du courant, dans une situation plus embarrassante que la mienne, quand je me vis errant sans boussole sur l'océan de la vie humaine. Mon père avoit affecté tant de facilité à briser le nœud qu'on regarde comme le plus fort de tous ceux qui lient les membres de la société, c'étoit avec une indifférence si imprévue qu'il m'avoit, pour ainsi dire, rejeté de sa famille, que tout contribuoit à diminuer la confiance dans mon mérite person-

nel qui m'avoit jusqu'alors soutenu. Le prince Joli, tantôt prince et tantôt fils d'un pêcheur, quittant le sceptre pour la ligne, et son palais pour une chaumière, ne pouvoit pas se croire plus dégradé que moi. Aveuglés par l'amour-propre, nous sommes si portés à regarder les accessoires dont nous entoure la prospérité comme l'apanage nécessaire de notre mérite, que lorsque nous nous trouvons livrés à nos seules ressources, et forcés de reconnoître que nous n'avions point de valeur intrinsèque, nous sommes tout étonnés de notre peu d'importance, et nous éprouvons la plus sensible mortification. A mesure que je m'éloignois de Londres, je n'entendois pas sans émotion le son lointain de ses cloches, qui sembloient m'avertir de revenir sur mes pas; et quand, des hauteurs d'Highgate, je me retournois pour contempler une dernière fois la magnificence de cette ville, que commençoit à éclairer la foible lueur de l'aurore, il me sembla que je laissois derrière moi le contentement, l'opulence, les charmes de la société, tous les plaisirs de la civilisation.

Mais le sort en étoit jeté. Il n'étoit pas probable que, par une soumission lâche et tardive, je rentrasse dans les bonnes grâces de mon père. Au contraire, ferme et invariable lui-même dans ses résolutions, loin de me pardonner, il n'auroit

pour moi que du mépris, si maintenant je retournois bassement lui dire que j'étois prêt à entrer dans le commerce. Mon obstination naturelle vint aussi à mon aide, et l'orgueil me représentoit tout bas quelle pauvre figure je ferois, et à quelle humiliation, à quel assujettissement je me trouverois exposé par la suite, quand on verroit qu'un voyage de quatre milles suffisoit pour détruire des résolutions qu'un mois de réflexions avoit affermies. L'espoir même, l'espoir qui n'abandonne jamais le jeune imprudent, prêtoit son charmant prestige à mes nouveaux projets. Mon père ne pouvoit songer sérieusement à faire passer tous ses biens dans une branche collatérale qu'il n'avoit jamais aimée. C'étoit sans doute une épreuve qu'il vouloit faire de mes sentiments, et la supporter avec autant de patience que de fermeté étoit le moyen de gagner son estime et d'arriver à une réconciliation. Je calculai même quelles concessions je pourrois lui faire, et sur quels articles de notre traité supposé je devrois continuer à rester inébranlable. Le résultat de mes combinaisons fut que je devois être d'abord rétabli dans tous les droits que me donnoit ma naissance, et qu'alors j'expierois par quelques marques extérieures d'obéissance ma dernière rébellion.

En attendant, j'étois maître de ma personne, et j'éprouvois ce sentiment d'indépendance qui



fait tressaillir tout jeune cœur d'une joie mêlée de crainte. Ma bourse, sans être abondamment garnie, suffisoit pour fournir aux besoins d'un modeste voyageur. Je m'étois habitué, pendant que j'étois à Bordeaux, à n'avoir point d'autre valet que moi; mon cheval étoit jeune et vigoureux, et l'effervescence et l'exaltation de mes esprits, la joie de me trouver momentanément libre, dissipèrent bientôt les tristes réflexions qui m'avoient assailli au commencement de mon voyage.

Cependant je finis par regretter de ne pas voyager sur une route qui offrît du moins quelque aliment à la curiosité, ou dans une contrée qui pût fournir de temps en temps quelque observation intéressante. Car la route du nord étoit alors, et peut-être est encore aujourd'hui bien pauvre sous ce rapport; et je ne crois pas qu'il soit possible de trouverdans toute la Grande-Bretagne une route qui mérite moins de fixer l'attention. Insensiblement les réflexions revinrent, et elles n'étoient pas toujours sans amertume. Ma muse même, cette coquette qui m'avoit conduit au milieu de ce pays sauvage, ma muse, aussi perfide, aussi volage que la plupart de son sexe, m'abandonna dans ma détresse; et je n'aurois su comment dévorer mon ennui, si je n'avois rencontré de temps en temps des voya-

geurs dont la conversation, sans être fort amusante, m'offroit du moins quelques instants de distraction. C'étoient des ministres de campagne, qui, après avoir fait la visite de leur paroisse, regagnoient au petit trot leur presbytère; des fermiers et des marchands de bœufs, revenant d'un marché voisin; des commis de négociants, parcourant les villes de province pour faire payer des débiteurs en retard; enfin des officiers qui battoient le pays pour trouver des recrues. Notre conversation rouloit sur la religion et sur les dîmes, sur les bœufs et sur le prix du grain, sur les denrées commerciales et sur la solvabilité des marchands en détail, le tout agréablement varié de temps en temps par la description d'un siége ou d'une bataille en Flandre, que me faisoit le narrateur, peut-être de seconde main. Les voleurs, sujet vaste et fertile, remplissoient tous les vides, et chacun racontoit toutes les histoires de brigands qu'il savoit; tous les noms des personnages de l'opéra du *Gueux* nous étoient familiers. A ces lugubres récits, comme ces enfants effrayés qui se pressent autour du foyer, quand l'histoire du revenant touche à sa fin, les voyageurs se rapprochoient l'un de l'autre, regardoient devant et derrière eux, examinoient l'amorce de leurs pistolets, et juroient de s'accorder mutuellement secours et protection en cas de danger :

engagement qui, comme la plupart des alliances offensives et défensives, sort de la mémoire quand il y a quelque apparence de péril.

De tous ceux que j'aie jamais vus poursuivis par des craintes de cette nature, un original avec qui je fis route pendant près d'un jour et demi fut celui qui me divertit le plus. Il avoit sur sa selle un porte-manteau très-petit, mais qui sembloit fort pesant, et dont la conservation paroissoit l'occuper uniquement. Jamais il ne le perdoit de vue un seul instant, et lorsqu'il s'arrêtoit, et qu'une fille d'auberge s'approchoit pour prendre sa valise pendant qu'il descendoit de cheval, il la repoussoit durement, et descendoit, son porte-manteau à la main. C'étoit avec la même précaution qu'il s'efforçoit de cacher non-seulement le but de son voyage et le lieu de sa destination, mais même la route qu'il devoit prendre le jour suivant. Son embarras étoit sans égal quand quelqu'un venoit à lui demander s'il comptoit suivre long-temps la route du nord, ou à quelle auberge il comptoit s'arrêter. Il apportoit l'attention la plus minutieuse dans le choix de l'endroit où il passeroit la nuit, évitant avec soin les auberges isolées et celles qui lui sembloient de mauvaise apparence. A Grantham il ne se coucha pas de toute la nuit, parce qu'il avoit vu entrer dans la chambre qui touchoit à la

sienne un homme louche qui avoit une perruque noire et un vieux gilet brodé en or. Malgré ses transes et ses inquiétudes, mon compagnon de voyage, à en juger à l'extérieur, étoit tout aussi en état de se défendre que personne au monde. Il étoit grand, bien bâti, et la cocarde de son chapeau galonné sembloit indiquer qu'il avoit servi dans l'armée, ou du moins qu'il occupoit quelque charge militaire. Sa conversation, sans être du meilleur ton, étoit celle d'un homme de sens, lorsque les terribles fantômes qu'il avoit toujours devant les yeux cessoient un moment de l'occuper; mais la moindre circonstance suffisoit pour lui rendre son tremblement convulsif. Une haie ouverte, un enclos, un fossé, étoient autant de sujets de terreur, et le sifflet du berger qui rassembloit son troupeau étoit pour lui le signal du brigand qui appeloit sa bande. La vue même d'un gibet, en lui apprenant qu'un voleur venoit d'être pendu, ne manquoit jamais de lui rappeler qu'il en restoit encore d'autres à pendre!

J'aurois été bientôt fatigué de la compagnie de cet original, sans la diversion qu'elle faisoit à la tristesse de mes pensées. D'ailleurs quelques-unes des histoires effrayantes qu'il racontoit avoient par elles-mêmes une sorte d'intérêt qu'augmentent encore la bonne foi et la crédulité du nar-

rateur. Une nouvelle preuve de sa bizarrerie et de son excessive défiance vint me fournir l'occasion de m'amuser un peu à ses dépens. Dans ses récits, plusieurs des malheureux voyageurs qui venoient à tomber au milieu d'une bande de voleurs n'éprouvoient ce désastre que pour s'être laissés séduire par la mise élégante et la conversation agréable d'un étranger; celui-ci leur avoit proposé de faire route ensemble, et sa compagnie sembloit leur promettre amusement et protection; il chantoit et parloit tour à tour pour leur faire oublier l'ennui du voyage, avoit soin qu'ils ne fussent pas écorchés dans les auberges, et leur faisoit remarquer les erreurs qui s'étoient glissées dans les mémoires, jusqu'à ce qu'enfin, sous prétexte de leur montrer un chemin plus court, il attirât ses trop confiantes victimes dans quelque forêt, où, rassemblant tout à coup ses camarades par un coup de sifflet, il jetoit son manteau, se montroit sous son véritable costume, celui de capitaine de la bande des voleurs; soudain ceux-ci sortoient en foule de leur repaire, et, le pistolet à la main, venoient demander aux imprudents voyageurs la bourse ou la vie. Vers la conclusion d'une semblable histoire, dont le récit sembloit augmenter encore les terreurs paniques du pauvre trembleur, qui sans doute l'avoit déjà

racontée cent fois, j'observois qu'il me regardoit toujours avec un air de doute et de défiance, comme s'il réfléchissoit tout à coup qu'il se pourroit qu'au moment même il se trouvât auprès d'un de ces hommes dangereux dont parloit son histoire : aussitôt que ces idées se glissoient dans son esprit, il s'éloignoit précipitamment de moi, se retiroit de l'autre côté de la grande route, regardoit devant, derrière et autour de lui, examinoit ses armes, et sembloit se préparer à la fuite ou au combat, selon la circonstance.

La défiance qu'il manifestoit dans ces occasions sembloit n'être que momentanée, et me paroissoit trop plaisante pour que je pensasse à m'en offenser. D'ailleurs dans ce temps-là on pouvoit avoir l'apparence d'un homme comme il faut, et n'en être pas moins un voleur de grand chemin. La division des états n'étant pas aussi marquée alors qu'elle l'est depuis cette époque, la profession de l'aventurier poli qui vous escamotoit votre argent à la bassette ou au jeu de boules, étoit souvent unie à celle du brigand avoué qui, à Bagshol ou à Feuchley, demandoit la bourse ou la vie à son confrère le dameret. Il y avoit aussi une teinte de férocité dans les mœurs du temps, qui depuis a été bien adoucie ou s'est évanouie entièrement. Il me semble que ceux qui avoient

perdu tout espoir embrassoient alors avec moins de répugnance toute espèce de moyen de réparer les torts de la fortune.

Nous n'étions plus au temps, il est vrai, où Anthony-a-Wood déploroit l'exécution de deux beaux garçons pleins d'honneur et de courage qui furent pendus sans pitié à Oxford, parce que leur détresse les avoit forcés de lever des contributions sur les chemins. Cependant les environs de la métropole étoient alors en grande partie couverts de bruyères, et les cantons de province moins peuplés étoient fréquentés par cette classe de bandits (dont l'existence sera un jour inconnue) qui faisoient leur métier avec une sorte de courtoisie. Semblables à Gibbet, dans le *Stratagème des Petits-Maîtres* [1], ils se piquoient d'être les gens les mieux élevés de la route, et d'apporter une grande politesse dans l'exercice de leur vocation. Un jeune homme dans ma position ne pouvoit donc s'indigner beaucoup d'une méprise qui le faisoit comprendre dans la classe de ces aimables déprédateurs. Au contraire, je m'amusois à éveiller et à endormir tour à tour les craintes et les soupçons de mon brave, et je me plaisois à jeter encore plus de trouble et de dérangement dans une cervelle que la nature n'avoit pas trop bien

[1] Comédie.

organisée. Lorsque, séduit par la franchise de mes manières, il me sembloit dans une sécurité parfaite, je lui faisois une ou deux questions sur le but de son voyage ou sur la nature de l'affaire qui l'occasionoit; c'en étoit assez pour lui faire prendre l'alarme, et il s'empressoit aussitôt de gagner le large. Voici, par exemple, une conversation que nous eûmes ensemble sur la force et sur la vigueur comparative de nos chevaux.

— Oh! Monsieur, dit mon compagnon, j'avoue que pour le galop mon cheval ne peut pas le disputer au vôtre. Mais permettez-moi de vous dire que le trot est le véritable pas du cheval de poste, et qu'au trot je pourrois vous défier si nous étions près d'une ville. Je parierois une bouteille de Porto que je vous vaincrois à la course (caressant son Bucéphale avec ses éperons).

— Contentez-vous, Monsieur: voici une plaine qui me paroît favorable.

— Hem... hem..., reprit mon ami en hésitant. Je n'aime pas à fatiguer inutilement mon cheval. On ne sait pas ce qui peut arriver en cas d'alarmes... D'ailleurs, Monsieur, quand j'ai dit que j'étois prêt à parier, j'entendois si nos chevaux eussent été également chargés : je suis sûr que le vôtre porte environ trente livres de moins que le mien.

— Qu'à cela ne tienne, Monsieur. Combien peut peser ce porte-manteau! — Mon po... po... porte-manteau? reprit-il en tremblant; oh! très-peu... rien... Ce ne sont que quelques chemises et quelques paires de bas.

— A le voir, je croirois qu'il pèse davantage; et je parie la bouteille de Porto qu'il fait toute la différence de la charge de mon cheval à celle du vôtre.

— Vous vous trompez, Monsieur, je vous assure. En vérité, vous vous trompez, reprit-il en se retirant de l'autre côté de la route, comme c'étoit son usage dans ces occasions alarmantes.

— Je suis prêt à risquer la bouteille, lui dis-je en le suivant; et qui plus est, je parie dix contre un qu'avec votre porte-manteau en croupe je vous devance encore à la course.

A cette proposition, qui ne lui sembloit que trop claire, mon homme trembla de tous ses membres. De rouge pourpre son nez devint pâle et jaunâtre, et la peur fit disparoître pour un instant les traces que le vin y avoit laissées; ses dents claquoient fortement, et il sembloit attendre, dans l'agonie de la terreur, que je donnasse le coup de sifflet pour rassembler toute ma bande. Comme je vis qu'il ne pouvoit plus parler, et qu'il avoit même peine à se tenir sur son cheval, je m'empressai de le rassurer en lui demandant

quel étoit un clocher que je commençois à distinguer à quelque distance, et en lui faisant observer que nous étions si près d'un village, que nous n'avions plus à craindre de faire de mauvaises rencontres sur la route. Ces paroles lui rendirent un peu de courage : sa figure s'épanouit, son nez reprit sa couleur naturelle; mais je m'aperçus qu'il avoit de la peine à oublier ma téméraire proposition, et que je lui semblois encore un peu suspect. Je vous ennuie de tous ces détails, et vous parle aussi longuement du caractère de cet homme, et de la manière dont je m'amusai à ses dépens, parce que ces circonstances, quelque frivoles qu'elles fussent, eurent par la suite une grande influence sur des incidents que j'étois loin de prévoir, et que je vous raconterai lorsque j'en serai à cette époque de ma vie. Mais alors la conduite de cet homme ne m'inspira que du mépris, et me confirma dans l'opinion que, de tous les sentiments qui dégradent l'humanité et font souffrir cruellement celui qui les éprouve, il n'en est point de plus inquiétant, de plus pénible et de plus méprisable que la poltronnerie.

CHAPITRE IV.

« L'Anglais répète sans rougir
« Que l'Écossais est misérable.
« Voilà pourquoi le pauvre diable
« Accourt chez lui pour s'enrichir. »
CHURCHILL.

Il existoit à cette époque un ancien usage qui, je crois, n'est plus observé aujourd'hui. Les voyages de long cours se faisant à cheval et par conséquent à petites journées, il étoit d'usage de passer le dimanche dans quelque ville où le voyageur pût entendre le service divin, et son cheval jouir du jour de repos, institution également louable par son double motif. Une autre coutume, qui rappeloit l'ancienne hospitalité anglaise, étoit que le maître d'une auberge un peu considérable, pour célébrer aussi le septième jour, invitât les hôtes qui se trouvoient chez lui à partager son dîner de famille. Cette invitation étoit ordinairement acceptée avec plaisir. Les personnes du plus haut rang ne croyoient pas déroger en prenant place à la table du bon aubergiste; et la bouteille de vin qu'on demandoit après dîner, pour boire à sa santé, étoit la seule récompense

qu'on lui offrît, et le seul article qu'il fût permis de payer.

J'étois né citoyen du monde, et mon goût m'appeloit toujours où je pouvois m'instruire dans la connoissance de l'homme; je n'avois d'ailleurs aucune prétention de dignité, et je ne manquois jamais d'accepter l'hospitalité du dimanche, soit qu'elle me fût offerte à l'Ours blanc, au Lion d'or, ou au Grand-Cerf. L'honnête aubergiste, qui ce jour-là se croyoit un grand personnage, tout fier de voir assis à sa table les hôtes qu'il servoit tous les jours, donnoit souvent carrière à sa bonne humeur, et ne négligeoit rien pour égayer ses convives. Le magister, l'apothicaire, le procureur et le ministre lui-même, ne dédaignoient pas de prendre part à ce festin hebdomadaire. Les voyageurs, arrivant des différentes parties du royaume, et ne différant souvent pas moins par leurs manières que par leur langage, formoient presque toujours une réunion piquante qui ne pouvoit manquer de plaire à l'observateur, en lui offrant une légère esquisse des mœurs et du caractère de plusieurs contrées différentes.

C'étoit un de ces jours solennels, et dans une semblable occasion, que je me trouvois avec mon craintif compagnon de voyage dans la ville de Darlingtone, dépendant de l'évêché de Durham, et nous allions prendre place à la table de l'auber-

giste de l'Ours noir, dont la face rubiconde annonçoit un bon vivant, lorsque notre hôte nous informa, d'un ton qui pouvoit tenir lieu d'apologie, qu'un gentilhomme écossais devoit dîner avec nous.

— Un gentilhomme!... Quelle sorte de gentilhomme! dit précipitamment mon compagnon, dont l'imagination, toujours prête à s'alarmer, pensoit sans doute alors aux gentilshommes de grand chemin.

— Parbleu, une espèce écossaise de gentilhomme, reprit notre hôte. Ils sont tous nobles, comme vous savez, même sans une chemise sur le dos. Mais celui-ci a un air d'aisance : je le crois un marchand de bestiaux.

— Qu'il vienne; j'y consens de tout mon cœur, répondit mon ami; et se tournant vers moi, il me communiqua ses réflexions.

— Je respecte les Écossais, Monsieur; j'aime et j'honore ce peuple à cause de ses excellents principes. On dit qu'il est pauvre et malpropre, mais il est honnête, et des gens dignes de foi m'ont assuré qu'on ne connoissoit pas en Écosse le vol des grands chemins.

— C'est parce qu'ils n'ont rien à perdre, dit l'hôte avec le sourire de l'amour-propre satisfait.

— Non, non, répondit une voix forte derrière lui, c'est parce que vos maraudeurs et vos douaniers anglais, que vous avez envoyés au delà de

la Tweed, se sont emparés du métier, et n'ont rien laissé à faire aux gens du pays.

— Bien dit monsieur Campbell, reprit l'aubergiste, je ne vous croyois pas si près de nous, mais vous savez qu'il faut de temps en temps le petit mot pour rire.... Et comment vont les marchés dans le midi.

— Comme à l'ordinaire, dit M. Campbell: les sages vendent et achètent, et les fous sont vendus et achetés.

— Oui, mais les sages et les fous dînent, reprit notre hôte jovial, et voici une pièce de bœuf que nous ferons bien d'attaquer.

En disant ces mots, il saisit son large couteau, s'assigna, suivant l'usage, la place d'honneur, s'assit sur sa grande chaise, d'où il pouvoit dominer sur toute la table, et se mit à servir ses convives.

C'étoit la première fois que je voyois un Écossais; et, dès mon enfance, j'avois été nourri de préjugés contre cette nation. Mon père, comme vous le savez, étoit d'une ancienne famille du Northumberland, qui avoit toujours résidé à Osbaldistone-Hall, dont je n'étois pas alors très-éloigné. Déshérité par son père en faveur de son frère cadet, il en avoit toujours conservé un si vif ressentiment, qu'il ne parloit presque jamais de la famille dont il descendoit, et qu'il ne trouvoit rien de plus ridicule et de plus absurde que de s'enor-

gueillir de ses ancêtres. Toute son ambition étoit d'être appelé William Osbaldistone, le premier, où du moins l'un des premiers négociants de Londres; et il fût descendu en droite ligne de Guillaume-le-Conquérant, que sa vanité eût été moins flattée que d'entendre le bruit et l'agitation que son arrivée causoit à la Bourse. Il désiroit que je restasse dans l'ignorance de ma noble origine, dans la crainte que mes sentiments ne fussent pas d'accord avec les siens sur ce sujet. Mais ses desseins, comme il arrive aux projets les mieux combinés, furent renversés jusqu'à un certain point par un être que son orgueil n'eût jamais cru capable de les contrarier. Sa nourrice, vieille bonne femme du Northumberland, qui lui étoit attachée dès l'enfance, étoit la seule personne de son pays natal pour laquelle il eût conservé de l'affection; et quand la fortune lui avoit souri, le premier usage qu'il avoit fait de ses faveurs avoit été d'assurer une honnête aisance à Mabel Rickets, et de la faire venir auprès de lui. A la mort de ma mère, c'étoit elle qui avoit été chargée d'avoir pour moi ces soins, ces tendres attentions que l'enfance exige de la tendresse maternelle. Ne pouvant parler à son maître, qui le lui avoit défendu, des bruyères et des vallons de son cher Northumberland, elle s'en dédommageoit avec moi, et me faisoit le récit des scènes de sa jeunesse, et

des traditions conservées dans le pays. Je l'écoutois avec l'avidité de l'enfance; je crois voir encore la vieille Mabel, la tête légèrement agitée par le tremblement de l'âge, avec sa coiffe aussi blanche que la neige; les traits un peu ridés, mais conservant encore cet air de santé qu'elle devoit à l'habitude des travaux champêtres. Je crois la voir regarder, en soupirant, par la fenêtre, les murs de brique et la rue étroite, lorsqu'elle finissoit sa chanson favorite, que je préférois alors et pourquoi ne dirois-je pas la vérité?... que je préfère encore à tous les grands airs des opéras italiens.

« Quand reverrai-je nos vieux chênes,
« Le lierre et ses riants festons
« Suspendus aux rameaux des frênes ?
« Leur verdure est cent fois plus belle sur nos monts! »

Mabel, dans ses légendes, déclamoit toujours contre la nation écossaise avec toute l'animosité dont elle étoit capable. Les habitants de la frontière opposée remplissoient, dans ses récits, le rôle que les ogres et les géants aux bottes de sept lieues jouent ordinairement dans les contes des nourrices. Falloit-il s'en étonner? N'étoit-ce pas Douglas le Noir qui avoit égorgé lui-même l'héritier de la famille d'Osbaldistone, le jour que cet infortuné venoit de prendre possession du bien de ses pères, en le surprenant, lui et ses

vassaux, au milieu d'une fête qu'il avoit donnée à cette occasion? N'étoit-ce pas Wat le Diable qui, du temps de mon bisaïeul, s'étoit emparé, dans les environs de Lanthorn, de tous les troupeaux paissant dans nos campagnes? Et n'avions-nous pas mille trophées qui, suivant la version de la vieille Mabel, attestoient quelle vengeance éclatante nous en avions tirée! Sir Henri Osbaldistone, cinquième du nom, n'avoit-il pas enlevé la belle Jessy de Fairnington, et, nouvel Achille, n'avoit-il pas défendu sa Briséis contre les forces réunies des plus vaillants chefs de l'Écosse? Ne nous étions-nous pas toujours signalés dans les combats que l'Angleterre avoit livrés à sa rivale? Les guerres du nord avoient été la source de tous nos malheurs et de toute notre gloire.

A force d'entendre répéter ces histoires pendant mon enfance, je finis par regarder l'Écosse comme l'ennemie naturelle de l'Angleterre; et mes préventions furent encore augmentées par les discours que j'entendois quelquefois tenir à mon père. Il s'étoit engagé dans de vastes spéculations, et avoit acheté des bois immenses qui appartenoient à de riches propriétaires du fond de l'Écosse. Il répétoit sans cesse qu'il les trouvoit beaucoup plus empressés à conclure des marchés et à exiger des arrhes considérables;

qu'à remplir eux-mêmes leurs engagements. Il soupçonnoit aussi les négociants écossais qu'il étoit obligé d'employer pour agents dans ces occasions, de s'être approprié, dans les bénéfices, une part beaucoup plus considérable que celle qui devoit leur revenir. En un mot, si Mabel se plaignoit des guerriers écossais des anciens temps, M. Osbaldistone ne se déchaînoit pas avec moins de violence contre les artifices de ces modernes Sinons; tous deux m'inspirèrent, sans le savoir, une aversion sincère pour les habitants du nord de la Grande-Bretagne, et dès lors je les regardai comme un peuple cruel et sanguinaire en temps de guerre, perfide en temps de paix, avare, intéressé, fourbe et de mauvaise foi dans les affaires, et n'ayant point de bonnes qualités, à moins qu'on ne dût ce nom à une férocité qui ressembloit à du courage dans les combats, et à une duplicité qui leur tenoit lieu de prudence dans les affaires. Pour justifier ou du moins pour excuser ceux qui m'avoient donné de semblables préjugés, je dois faire remarquer que les Écossais ne rendoient pas alors plus de justice aux Anglais. Les deux nations couvoient secrètement les étincelles d'une haine nationale, étincelles dont un démagogue a voulu former une flamme terrible qui manqua d'embraser les

deux royaumes, et qui, j'espère, est à présent heureusement éteinte dans ses propres cendres [1].

C'étoit donc avec une impression défavorable que je regardois le premier Écossais que je rencontrai. Son extérieur répondoit beaucoup à l'idée que je m'étois formée des hommes de sa nation. Il avoit les traits durs, ces formes athlétiques qui les caractérisent, avec ce ton national et cette manière lente et pédantesque qu'ils prennent en parlant, et qui provient du désir de déguiser la différence de leur idiome ou de leur dialecte. Je remarquois aussi la défiance et la brusquerie de ses compatriotes dans les réponses qu'il faisoit aux questions qui lui étoient adressées; mais je ne m'attendois pas à trouver dans un Écossais cet air de supériorité qu'il ne paroissoit pas affecter, mais qui sembloit le mettre naturellement au-dessus de la société dans laquelle le hasard l'avoit conduit. Son habillement étoit aussi grossier qu'il pouvoit l'être, quoique cependant il fût propre et décent; et, dans un temps où le moindre gentilhomme faisoit de grandes dépenses pour sa toilette, il annonçoit la médiocrité, sinon la misère. Sa conversation prouvoit qu'il s'occupoit du commerce de bestiaux, métier peu distingué; cependant, malgré ces désavantages, il sembloit traiter le reste de la compagnie avec

[1] Ce passage semble avoir été écrit du temps de Wilkes.

cet air froid de politesse et de condescendance qui annonce une supériorité réelle ou imaginaire dans celui qui le prend sans affectation. Quand il donnoit son opinion sur quelque point, c'étoit d'un ton tranchant, comme si ce qu'il disoit ne pouvoit être ni réfuté, ni même révoqué en doute. Notre aubergiste et ses hôtes du dimanche, après avoir fait un ou deux efforts pour soutenir leur sentiment, dans l'espérance de l'emporter, grâce à la force de leurs poumons, finissoient par céder à l'autorité imposante de M. Campbell, qui s'emparoit ainsi de la conversation, et la dirigeoit à son gré. Je fus tenté, par curiosité, de lui disputer moi-même le terrain, me fiant à la connoissance que j'avois acquise du monde pendant mon séjour en France, et à l'éducation assez distinguée que j'avois reçue. Sous le rapport littéraire, je vis qu'il ne pouvoit pas même entrer en lutte, et que les talents incultes, mais énergiques, qu'il avoit reçus de la nature, n'avoient jamais été polis par l'éducation; mais je le trouvois beaucoup plus au fait que je ne l'étois moi-même de l'état actuel de la France, du caractère du duc d'Orléans, qui venoit d'être nommé régent du royaume, et de celui des ministres dont il étoit entouré; ses remarques fines, caustiques, et souvent même satiriques, étoient celles d'un homme qui avoit étudié attentivement l'état politique de cette nation.

Quand la conversation venoit à tourner sur la politique, Campbell gardoit un silence et une modération qui pouvoient être commandés par la prudence. Les divisions des wighs et des torys agitoient alors toute l'Angleterre et l'ébranloient jusque dans ses fondements. Un puissant parti, appuyant en secret les prétentions du roi Jacques, menaçoit la dynastie d'Hanovre à peine établie sur le trône. Toutes les auberges retentissoient des cris des jacobites et de leurs adversaires, et comme la politique de notre hôte étoit de ne jamais se quereller avec de bonnes pratiques, mais de les laisser se chamailler comme bon leur sembloit, sa table étoit tous les dimanches le théâtre de discussions aussi violentes et aussi animées que s'il avoit traité le conseil général de la ville. Le ministre et l'apothicaire, avec un petit homme qui ne parloit pas de son état, mais qu'à certains gestes assez expressifs, je pris pour le barbier, embrassèrent la cause des épiscopaux et des Stuarts. Le collecteur des taxes, comme son devoir l'y obligeoit, et le procureur, qui ambitionnoit une place lucrative dépendant de la couronne, ainsi que mon compagnon de voyage, qui prenoit la plus grande part à la discussion, ne défendoient pas avec moins de chaleur la cause du roi Georges et de la succession protestante. Les arguments étant épuisés, on en vint aux cris,

puis aux serments, puis aux querelles : enfin les deux partis en appelèrent à M. Campbell, dont chacun d'eux brûloit de s'assurer l'approbation.

— Vous êtes Écossais! Monsieur, crioit un parti; un gentilhomme de votre nation doit se déclarer pour les droits héréditaires.

— Vous êtes presbytérien! Monsieur, disoit le parti opposé; vous ne sauriez être partisan du pouvoir absolu.

— Messieurs, dit notre oracle lorsqu'il put obtenir un moment de silence, je ne doute pas que le roi Georges ne mérite la prédilection de ses amis, et s'il parvient à se maintenir sur le trône, eh bien, il pourra faire le cher collecteur intendant de la couronne, et donner à notre ami M. Quitam la place de commissaire général; il pourra aussi accorder quelque bonne récompense à ce brave monsieur qui est assis sur son portemanteau, qu'il préfère à une chaise : mais, sans contredit, le roi Jacques est aussi une bienveillante personne; et si les cartes venoient à se mêler, et que le jeu tournât pour lui, il pourroit, s'il le vouloit, nommer le révérend ministre archevêque de Cantorbery, le docteur Mixit premier chirurgien de sa maison, et confier sa barbe royale aux soins de notre ami Latherum. Mais, comme je doute fort qu'aucun des deux souverains donnât un verre de vin à Robert Campbell,

quand même il le verroit mourir de soif, je donne ma voix à Jonathan Brown, notre hôte, et je le proclame roi et prince des échansons, à condition qu'il ira nous chercher une autre bouteille aussi bonne que la dernière.

Cette saillie fut reçue avec des applaudissements unanimes, et lorsque M. Brown eut rempli la condition qu'on avoit mise à son élévation, il ne manqua pas d'apprendre à ses convives que tout pacifique qu'étoit M. Campbell, il n'en étoit pas moins aussi vaillant qu'un lion. Croiriez-vous qu'à lui seul il a mis en fuite sept brigands qui l'attaquèrent sur la route de Wiston-Tryste?

— Vous vous trompez, mon cher, dit Campbell en l'interrompant; ils n'étoient que deux; encore étoient-ce deux poltrons qui ne se doutoient pas de leur métier.

Comment, Monsieur, dit mon compagnon de voyage en rapprochant de Campbell sa chaise, ou plutôt son porte-manteau, est-il réellement bien possible que seul vous ayez mis en fuite deux brigands!

— Très-possible, Monsieur, reprit Campbell, et je ne vois pas qu'il y ait rien là d'extraordinaire. Je n'en aurois pas craint quatre de cette sorte.

— En vérité, Monsieur, reprit mon ami, je

serois charmé d'avoir le plaisir de faire route avec vous. Je vais dans le nord, Monsieur.

Cette information gratuite et volontaire sur la route qu'il comptoit prendre, la première que j'eusse entendu donner par mon compagnon, ne parut pas faire beaucoup d'impression sur l'Écossais, qui ne répondit pas à sa confiance.

— Nous ne pouvons pas voyager ensemble, reprit-il sèchement, vous êtes sans doute bien monté, Monsieur; et moi, je voyage maintenant à pied, ou sur un bidet montagnard qui fait à peine deux milles à l'heure.

En disant ces mots, il jeta sur la table le prix de la bouteille de vin qu'il avoit demandée, et il s'apprêtoit à sortir, lorsque mon compagnon l'arrêta, et le prenant par le bouton de son habit, le tira dans une embrasure de croisée. Je crus entendre qu'il lui réitéroit sa demande de l'accompagner, ce que M. Campbell sembloit refuser.

— Je vous défraierai de tout, Monsieur, dit le voyageur, qui pour le coup croyoit avoir trouvé un argument irrésistible.

— C'est impossible, dit Campbell d'un air de dédain, j'ai affaire à Rothbury.

— Mais je ne suis pas très-pressé; je puis me détourner un peu, et je ne regarde pas à un jour pour m'assurer un bon compagnon de voyage.

— En vérité, Monsieur, dit Campbell, je ne saurois vous rendre le service que vous semblez désirer. Je voyage, ajouta-t-il en levant fièrement la tête, je voyage pour mes affaires particulières; et si vous voulez suivre mon conseil, vous ne vous réunirez pas aux étrangers que vous rencontrerez sur la route, et vous ne direz à personne le chemin que vous comptez prendre. Alors, sans plus de cérémonie, il dégagea son bouton, malgré les efforts du voyageur pour le retenir; et s'approchant de moi: Votre ami, Monsieur, me dit-il, est trop communicatif, attendu la nature du dépôt qui lui est confié.

— Monsieur, repris-je, n'est point mon ami; c'est un voyageur que j'ai rencontré sur la route. Je ne connois ni son nom ni ses affaires, et vous paroissez beaucoup plus avant que moi dans sa confiance.

— Je voulois seulement dire, reprit-il précipitamment, qu'il paroît être un peu trop empressé à offrir l'honneur de sa compagnie à ceux qui ne la désirent pas.

M. Campbell, sans faire d'autres observations, se contenta de me souhaiter un bon voyage, et la compagnie se retira.

Le lendemain, je me séparai de mon timide compagnon de voyage; car je quittai la grande route du nord, pour prendre plus à l'ouest dans

la direction du château d'Osbaldistone, résidence de mon oncle. Comme il sembloit toujours entretenir quelques soupçons sur mon compte, je ne saurois dire s'il fut content ou fâché de mon départ. Quant à moi, ses frayeurs avoient cessé de m'amuser, et, à dire le vrai, ce fut avec la plus grande joie que je me vis débarrassé de lui.

—

CHAPITRE V.

« Que mon cœur bat lorsque je voi
« La nymphe sur son palefroi
« Courir gaîment dans nos campagnes,
« Gravir les rocs et les montagnes,
« Et poursuivre le daim léger
« Sans courir le moindre danger. »

La Chasse, par SOMERVILLE.

En approchant de ces lieux, que je me représentois comme le berceau de ma famille, j'éprouvois cet enthousiasme que des sites sauvages et romantiques inspirent aux amants de la nature. Délivré du babil importun de mon compagnon, je pouvois remarquer la différence que présentoit le pays avec celui que j'avois traversé jusqu'alors. Au lieu de dormir au milieu des saules et des roseaux, les rivières, qui méritoient enfin ce nom, rouloient leurs ondes sous l'ombrage d'un bois planté par la nature, tantôt se précipitoient du haut d'une colline, tantôt serpentoient dans ces vallées charmantes qui s'ouvroient sur la route de distance en distance, et sembloient inviter le voyageur à explorer leurs détours. Les monts Chéviots s'élevoient devant moi dans leur imposante majesté, non pas avec cette variété sublime

de rocs et de vallées qui caractérise les montagnes du premier ordre, mais n'offrant qu'une masse immense de rochers en sommets arrondis, dont le sombre aspect et l'étendue sans bornes avoient un caractère de grandeur propre à frapper l'imagination.

C'étoit au milieu de ces montagnes qu'étoit située la vallée étroite au bout de laquelle s'élevoit le château de mes pères. Une partie des propriétés immenses qui en dépendoient avoit été depuis long-temps aliénée par la prodigalité ou par l'inconduite de mes ancêtres; mais il en restoit encore assez pour que mon oncle fût regardé comme l'un des plus riches propriétaires du comté. J'avois appris, par quelques informations sur la route, qu'à l'exemple des autres seigneurs du pays, il employoit la plus grande partie de sa fortune à remplir avec le plus grand faste les devoirs d'une hospitalité prodigue, ce qu'il regardoit comme essentiel pour soutenir la dignité de sa famille.

J'avois déjà aperçu, du haut d'une éminence, le château d'Osbaldistone, antique et vaste édifice, qui sortoit du milieu d'un bois de chênes druidiques, et je me dirigeois de ce côté avec toute la diligence que les sinuosités et le mauvais état de la route me permettoient de faire, lorsque mon cheval, tout fatigué qu'il étoit, dressa l'oreille

aux aboiements répétés d'une meute de chiens qui se faisoient entendre dans l'éloignement. Je ne doutai point que la meute ne fût celle de mon oncle, et je me rangeai de côté dans le dessein de laisser passer les chasseurs sans les interrompre, persuadé que ce seroit fort mal choisir mon temps que de me présenter à mon oncle au milieu d'une partie de chasse, et résolu, quand ils seroient passés, d'aller attendre leur retour au château. Je m'arrêtai donc sur une éminence, et, éprouvant ce genre d'intérêt que cet amusement champêtre est si propre à inspirer, j'attendis avec quelque impatience l'approche des chasseurs.

Le renard, lancé vivement et presque aux abois, déboucha d'un taillis qui fermoit le côté droit de la vallée. Sa queue traînante, sa peau roide et tendue, son pas qui ne s'allongeoit plus qu'avec peine, tout annonçoit qu'il succomberoit bientôt, et le corbeau carnivore, suspendu sur sa tête, sembloit déjà le regarder comme sa proie. Le pauvre renard traversa la rivière qui coupe la petite vallée, et il se traînoit le long d'un ravin de l'autre côté de ses bords sauvages, lorsque la meute s'élança hors du taillis avec le piqueur et trois ou quatre cavaliers. Les chiens se précipitèrent sur ses traces, et les chasseurs les suivirent au grand galop, malgré l'inégalité du terrain. C'étoient des jeunes gens, grands et ro-

bustes, bien montés, et portant tous une veste verte, une culotte de peau et une casquette jaune, uniforme d'une association de chasse formée sous les auspices de sir Hildebrand Osbaldistone. Voilà mes cousins sans doute, pensai-je en moi-même, lorsqu'ils passèrent devant moi; à quelle réception dois-je m'attendre parmi ces dignes successeurs de Nemrod? Il est peu probable que moi, qui n'ai jamais chassé de ma vie, je me trouve heureux dans la famille de mon oncle! Une nouvelle apparition interrompit ces réflexions.

C'étoit une jeune personne dont la figure pleine de grâce et d'expression étoit animée par l'ardeur de la chasse. Elle montoit un superbe cheval noir de jais, et tacheté par l'écume qui jaillissoit du mors; elle portoit un costume alors peu commun, et qui ressembloit à celui de notre sexe, et qu'on a depuis appelé costume d'équitation ou d'amazone, mode qui s'étoit introduite pendant mon séjour en France, et qui étoit entièrement nouvelle pour moi. Ses longs cheveux noirs flottoient au gré du vent, ayant, dans le feu de la chasse, brisé le lien qui les tenoit prisonniers. Un ravin escarpé et inégal, à travers lequel elle dirigeoit son cheval avec une adresse et une présence d'esprit admirables, la retarda dans sa course, et j'eus le temps de contempler

ses traits brillants et animés, auxquels la singularité de son habillement sembloit encore prêter un nouveau charme. En passant devant moi, son cheval fit un bond irrégulier, au moment où, arrivée sur un terrain uni, elle piquoit des deux pour rejoindre la chasse. Je saisis cette occasion pour m'approcher d'elle, sous prétexte de la secourir; mais j'avois bien vu qu'elle ne couroit pas le moindre danger, et la belle amazone ne témoigna pas même la plus légère frayeur. Elle me remercia néanmoins par un sourire de mes bonnes intentions, et je me sentis encouragé à mettre mon cheval au même pas que le sien, et à rester à côté d'elle. Les cris triomphants des chasseurs, et le son bruyant du cor nous annoncèrent qu'il n'étoit plus nécessaire de nous presser, puisque la chasse étoit finie. L'un des jeunes gens que j'avois déjà vus s'approcha de nous, agitant dans l'air la queue du renard d'un air de triomphe, et semblant narguer ma belle compagne.

— Je vois, dit-elle, je vois fort bien, mais ne faites pas tant de bruit. Si Phébé n'avoit pas été dans un sentier rocailleux, ajouta-t-elle en caressant le cou de son cheval, vous n'auriez pas lieu de tant chanter victoire.

Le jeune chasseur étoit alors tout prêt d'elle, et je remarquai qu'ils me regardèrent tous les

deux, et parlèrent entre eux à voix basse, la jeune personne paroissant le prier de faire quelque chose qui sembloit lui déplaire, ce qu'il témoignoit par un air de retenue et de circonspection qui tenoit presque de la mauvaise humeur. Elle tourna aussitôt la tête de son cheval de mon côté, en disant : C'est bon, c'est bon, Thornclif, si vous ne le voulez pas, ce sera moi, voilà tout. Monsieur, ajouta-t-elle en me regardant, je cherchois à décider ce jeune homme, modèle de politesse et de galanterie, à s'informer auprès de vous si, dans le cours de vos voyages dans cette contrée, vous n'auriez pas entendu parler d'un de nos amis, M. Frank Osbaldistone, que nous attendions depuis quelques jours.

Je fus trop heureux de trouver une occasion aussi favorable pour me faire connoître, et j'exprimai ma reconnoissance d'une demande aussi obligeante.

— En ce cas, Monsieur, reprit-elle, comme la politesse de mon cher cousin semble être encore endormie, vous voudrez bien me permettre, quoique cela ne soit pas trop convenable, de me constituer maîtresse des cérémonies, et de vous présenter le jeune seigneur Thornclif Osbaldistone, et Diana Vernon, qui a aussi l'honneur d'être la parente de votre charmant cousin.

Il y avoit un mélange de finesse, de simplicité

et d'ironie dans la manière dont miss Vernon prononça ces paroles. Je m'empressai de lui renouveler mes remercîments, et de lui témoigner combien je me félicitois d'avoir eu le bonheur de les rencontrer. A parler vrai, le compliment étoit tourné de manière que miss Vernon pouvoit aisément s'en approprier la plus grande partie; car Thornclif sembloit être une espèce de campagnard aussi rustre que grossier, et sans la moindre éducation. Il me serra pourtant la main, et fit alors connoître son intention de me quitter pour aller aider ses frères à compter les chiens, et à rassembler la meute, intention qu'il eut l'air de communiquer à miss Vernon, sans penser à s'en servir pour s'excuser auprès de moi.

— Le voilà, dit miss Vernon, en le suivant des yeux, le voilà le prince des maquignons et des palefreniers! Mais ils sont tous de même, et par cet aimable personnage vous pouvez juger de toute la famille.

Avez-vous lu Markham?

— Markham! Je ne me rappelle même pas avoir entendu parler d'un auteur de ce nom.

— N'avoir pas lu Markham! Pauvre ignorant! ne savez-vous donc pas que c'est l'Alcoran de la tribu sauvage dans laquelle vous venez résider! Markham! l'auteur le plus célèbre qui ait jamais écrit sur la fauconnerie! je commence à déses-

pérer de vous, et je crains bien que vous ne connoissiez pas davantage les noms plus modernes de Gibson et de Bartlet.

— Non, en vérité, miss Vernon.

— Et vous ne rougissez pas! Allons, je vois qu'il faudra vous renier pour notre cousin. Vous ne savez donc pas ferrer un cheval, le panser et l'étriller?

— J'avoue que je laisse ce soin au maréchal, ou au valet d'écurie.

— Incroyable insouciance! Et savez-vous du moins éverrer un chien, où l'écourter, rappeler un faucon et le dresser au leurre; ou bien....

— De grâce, épargnez ma confusion; j'avoue que je ne possède aucun de ces rares talents.

— Au nom du Ciel, monsieur Frank, que savez-vous faire?

— Presque rien, miss Vernon : quand mon cheval est sellé je le monte, et voilà toute ma science.

— Encore est-ce quelque chose, dit miss Vernon en mettant son cheval au galop.

Il y avoit une espèce de palissade informe qui barroit le chemin, et je m'avançois pour l'ouvrir, lorsque miss Vernon la franchit en souriant; je me fis un point d'honneur de la suivre, et en un instant je fus à ses côtés.

— Allons, je vois qu'il ne faut pas encore perdre

tout espoir, et qu'on pourra finir par faire quelque chose de vous. A vous dire le vrai, je craignois que vous ne fussiez un Osbaldistone très-dégénéré. Mais qui peut vous amener dans le château aux ours; car c'est ainsi que les voisins ont baptisé votre manoir. Vous êtes libre de rester à Londres, je suppose.

Le ton amical que ma charmante compagne prenoit avec moi m'encouragea à imiter sa familiarité, et, charmé de l'intimité qui s'établissoit entre nous, je lui répondis à voix basse :— Il est possible, miss Vernon, que j'eusse regardé ma résidence à Osbaldistone-Hall comme une sévère pénitence d'après le portrait que vous m'avez fait de ses habitants, s'il n'y avoit pas une exception dont vous ne m'avez point parlé.

— Ah! Rashleigh? dit miss Vernon.

— Non, en vérité; je pensois, excusez-moi, à une personne qui est beaucoup plus près de moi.

— Je suppose qu'il seroit convenable de ne pas faire semblant de vous comprendre; mais à quoi bon ces simagrées? Votre compliment mérite bien une révérence; comme je suis à cheval, vous voudrez bien m'en dispenser pour le moment, quitte plus tard à faire valoir vos droits. Mais sérieusement je mérite votre exception; car, au milieu de vos ours de cousins, je vous

assure que sans moi vous trouveriez à peine à qui parler dans le château, à l'exception pourtant du vieux prêtre et de Rashleigh.

— Et qu'est-ce donc que Rashleigh, au nom du Ciel ?

— Rashleigh est un personnage qui voudroît que tout le monde fût comme lui; car alors il seroit comme tout le monde. C'est le plus jeune des fils de sir Hildebrand. Il est environ de votre âge; mais il n'est pas si..... Il n'est pas bien, en un mot. En revanche, la nature lui a donné une pincée de bon sens, et l'éducation y a ajouté une assez bonne dose d'instruction. Il est ce que nous appelons un homme d'esprit dans ce pays, où les hommes d'esprit sont rares. Son père le destine à l'église, mais il ne paroît nullement pressé d'entrer dans les ordres.—Vous le trouverez l'homme le plus aimable que vous ayez vu, pendant une semaine au moins. S'il vouloit prendre pour maîtresse une femme qui fut aveugle, il seroit sûr d'en faire la conquête; mais les yeux détruisent le charme qui enchante l'oreille. Bon Dieu! nous voici déjà dans la cour du vieux château, qui paroît aussi sauvage et aussi gothique qu'aucun de ses habitants! On ne fait pas grande toilette à Osbaldistone, mais j'ai si chaud, qu'il faut que je me débarrasse de tout cet attirail, et ce chapeau est si lourd et si incommode, continua-t-elle en l'ôtant! et ses beaux

cheveux flottèrent en boucles d'ébène sur son charmant visage. Moitié riant, moitié rougissant, elle les rejeta des deux côtés de son front, avec sa main blanche et bien faite. S'il y avoit de la coquetterie dans cette action, elle étoit bien déguisée par un air d'indifférence. Je ne pus m'empêcher de dire que, jugeant de la famille par ce que je voyois, je serois en effet tenté de croire la toilette fort inutile.

— Voilà qui est galant, reprit miss Vernon, quoique je n'eusse pas encore dû vous entendre, mais vous trouverez une meilleure excuse pour un peu de négligence, lorsque vous verrez les oursons parmi lesquels vous allez vivre. L'art auroit tant à faire pour corriger chez eux la nature qu'ils ne l'emploient même pas, et ils ont du moins l'avantage de ne pas se donner de peine pour être hideux. Mais la vieille cloche va sonner le dîner dans un instant. Le son annonce qu'elle est tant soit peu fêlée; mais c'est une merveille que cette cloche! Savez-vous bien qu'elle a sonné d'elle-même le jour du débarquement du roi Guillaume, et mon oncle, respectant son talent prophétique, n'a jamais voulu qu'on la réparât. Allons, galant chevalier, commencez votre servage, et tenez mon palefroi, jusqu'à ce que je vous envoie un de mes écuyers.

Elle dit, me jeta la bride comme si nous nous

connoissions depuis l'enfance, sauta en bas de cheval, traversa la cour en courant, et entra par une petite porte latérale, me laissant dans l'admiration de sa beauté et dans l'étonnement de ses manières franches et ouvertes, qui sembloient d'autant plus extraordinaires à une époque où la cour du grand monarque Louis XIV donnoit le ton à toute l'Europe, et où le beau sexe affichoit à l'extérieur une réserve et une circonspection admirable. Je faisois une assez triste figure au milieu de la cour du vieux château, monté sur un cheval, et en tenant un autre par la bride. L'édifice n'étoit pas de nature à intéresser un étranger, si j'eusse été disposé à l'admirer attentivement. Les quatre façades étoient de différente architecture, et avec leurs grandes fenêtres grillées, leurs tourelles avancées et leurs massives architraves, elles ressembloient assez à l'intérieur d'un couvent, ou à l'un des plus vieux et des plus gothiques colléges d'Oxford. J'appelai un valet, mais ce fut inutilement, et ma patience avoit d'autant plus sujet de s'exercer que je voyois tous les domestiques, tant mâles que femelles, passer la tête par les différentes fenêtres du château, puis la retirer aussitôt, comme des lapins dans une garenne, sans que j'eusse jamais le temps de faire un appel direct à l'attention d'aucun d'eux. Le retour des chiens et des chasseurs me tira enfin

d'embarras, et je parvins non sans peine à remettre les brides entre les mains d'un lourdaud de valet, et à me faire conduire par un autre rustre devant sir Hildebrand. Ce manant me rendit ce service avec autant de grâce et de bonne volonté qu'un paysan qui est forcé de servir de guide à une patrouille ennemie, et je fus obligé de le serrer de près pour l'empêcher de déserter et de m'abandonner dans le labyrinthe de passages obscurs et étroits qui conduisoient dans la salle où je devois être admis devant mon oncle.

Nous arrivâmes à la fin dans une longue salle voûtée et pavée de grands carreaux de pierre, où régnoit une longue file de tables de chêne, trop lourdes et trop massives pour qu'il fût jamais possible de les remuer, et sur lesquelles le dîner étoit servi. Ce vénérable appartement, qui depuis des siècles étoit la salle de festin de la famille des Osbaldistone, offroit de tous côtés les marques de leurs exploits. Des peaux de renards, de daims et de blaireaux étoient rangées le long des murs, et servoient en même temps de tapisserie et de trophées. Parmi quelques restes de vieilles armures qui avoient probablement servi jadis contre les Écossais, on voyoit suspendues des armes servant à une guerre moins dangereuse, des arbalètes, des fusils de différentes formes et de différentes grandeurs, des lances, des épieux de

chasseur, enfin tous les instruments en usage soit pour prendre, soit pour tuer le gibier. Quelques vieux tableaux enfumés étoient suspendus de distance en distance, représentant des dames et des chevaliers, honorés sans doute, et renommés dans leur temps; les héros, avec leur longue barbe et leurs vastes perruques, paroissant de vrais foudres de guerre; et les dames regardant avec un doux sourire le bouquet de roses qu'elles tenoient à la main, et que la bière de mars dont il avoit été plusieurs fois arrosé avoit couvert d'une teinte jaunâtre qui ajoutoit singulièrement à l'effet qu'il produisoit.

J'avois à peine eu le temps de jeter un coup d'œil rapide sur toutes ces merveilles, que douze domestiques en livrée entrèrent en tumulte dans la salle, et se donnèrent beaucoup de mouvement, chacun d'eux s'occupant beaucoup plus de diriger ses camarades que d'agir lui-même; les uns jetoient des bûches dans le feu pétillant, qui s'élançoit, moitié flammes, moitié fumée, le long d'une immense tuyau de cheminée caché par une pièce d'architecture massive, sur laquelle le ciseau de quelque artiste du Northumberland avoit gravé les armes de la famille. Pour qu'elles ressortissent mieux, on les avoit fait peindre ensuite en rouge, mais des couches successives de fumée, amoncelées pendant des siècles, en avoient



un peu changé la couleur primitive. D'autres domestiques rangeoient les bouteilles, les verres et les carafes. Tous couroient, se coudoyoient, se renversoient l'un l'autre, faisant, suivant l'usage, peu de besogne et beaucoup de bruit. A la fin, quand, après bien des peines, tout fut à peu près disposé pour la réception des convives, les aboiements des chiens, le claquement des fouets, le bruit des grosses bottes de chasse semblables à celles de la statue dans le Festin de Pierre, annoncèrent leur arrivée. Le tumulte augmenta parmi les domestiques : les uns crioient de se ranger pour faire place à sir Hildebrand, les autres de fermer les portes battantes qui donnoient sur une espèce de galerie. Enfin la porte d'entrée s'ouvrit, et je vis se précipiter pêle-mêle dans la salle huit chiens, le chapelain du château, l'Esculape du village, mes six cousins et mon oncle.

CHAPITRE VI.

« D'un bruit confus la salle retentit;
« Les voici tous, aucun ne se rassemble :
« Avec orgueil ils s'avancent ensemble. »

PENROSE.

SIR Hildebrand Osbaldistone ne s'étoit pas pressé de venir embrasser son neveu, dont il devoit avoir appris l'arrivée depuis quelque temps; mais il avoit pour excuse des occupations importantes. — Je t'aurois vu plus tôt, mon neveu, s'écria-t-il, mais il falloit bien que je commençasse par faire rentrer mes meutes dans leur chenil. Sois le bienvenu, mon garçon. Tiens, voilà ton cousin Percy, ton cousin Thornclif et ton cousin John; et puis par là ton cousin Dick, ton cousin Wilfred, et..... Attends, où est Rashleigh? Ah! le voici......... allons, Thornclif, dérange-toi donc, et laisse-nous voir un peu ton frère.....Ah! voici ton cousin Rashleigh.......... Ainsi donc ton père a enfin pensé au vieux château et au vieux sir Hildebrand?.... Vaut mieux tard que jamais.... Encore une fois, sois le bienvenu, mon garçon, et en voilà assez...... Où est ma petite Diana?...... Ah! la voici qui entre..... C'est ma nièce Diana,

la fille du frère de ma femme, la plus jolie fille de nos vallées...N'importe laquelle vient après... Ah! çà, disons deux mots au dîner à présent.

Pour avoir quelque idée de la personne qui tenoit ce langage, représentez-vous, mon cher Tresham, un homme d'environ soixante ans, dans un accoutrement de chasse qui jadis avoit pu être richement brodé, mais considérablement terni par les pluies successives qu'il avoit essuyées depuis. Sir Hildebrand, malgré la rudesse ou plutôt la brusquerie de ses manières, avoit vécu à la cour dans sa jeunesse; il avoit servi dans l'armée qui campa dans les plaines de Hounslow, avant la révolution qui renversa du trône la maison des Stuarts; et, grâce peut-être à sa religion, il avoit été fait chevalier par le malheureux Jacques II; mais s'il avoit ambitionné d'autres faveurs, il fut forcé de renoncer à l'espoir de les obtenir, lors de la crise terrible qui enleva la couronne à son protecteur; et, depuis cette époque, il avoit vécu retiré dans ses terres. Cependant, malgré son ton rustique et grossier, sir Hildebrand avoit encore l'extérieur d'un homme bien né; il étoit au milieu de ses fils comme le débris d'une colonne d'ordre corinthien, couvert d'herbe et de mousse, à côté des masses de pierre brutes et informes de Stonhenge, ou de tout autre temple de druïdes. Les fils étoient

bien ces blocs lourds et raboteux que l'art n'a jamais polis. Grands, forts, et d'une figure régulière, les cinq aînés paroissoient être privés du souffle de Prométhée, et des grâces extérieures qui, dans le grand monde, font quelquefois excuser l'absence de l'intelligence. Ce qui dominoit le plus en eux c'étoit un air de bonne humeur et de contentement qui étoit toujours peint sur leur figure, et ils n'avoient qu'une prétention, celle d'être les premiers chasseurs du comté. Le robuste Gyas et le robuste Cloanthe ne se ressembloient pas plus dans Virgile, que les robustes Percy, Thorncliff, John, Dick et Wilfred Osbaldistone ne se ressembloient entre eux.

Mais, pour compenser une uniformité aussi extraordinaire dans les productions, dame nature sembloit s'être étudiée à jeter un peu de variété dans l'extérieur et dans le caractère du dernier des fils de sir Hildebrand, et Rashleigh formoit, sous tous les rapports, tant au moral qu'au physique, un contraste frappant, non-seulement avec ses frères, mais même avec la plupart des hommes que j'avois vus jusqu'alors. Quand Percy, Thorncliff et compagnie eurent tour à tour salué, grimacé, et présenté leur épaule plutôt que leur main, à mesure que leur père me les nommoit, Rashleigh s'avança, et m'exprima sa joie de faire ma connoissance, avec l'aisance et la politesse d'un

homme du monde. Son extérieur n'étoit pas très-prévenant : il étoit petit, et tous ses frères sembloient descendre du géant Anak; ils étoient assez bien faits, et Rashleigh étoit presque difforme. Par suite d'un accident qui lui étoit arrivé dans son enfance, il boitoit au point que plusieurs personnes prétendoient que c'étoit l'obstacle qui s'opposoit à ce qu'il entrât dans les ordres, l'église de Rome, comme on sait, n'admettant dans la cléricature aucune personne mal conformée. D'autres disoient cependant que ce n'étoit qu'une mauvaise habitude qu'il avoit contractée, et que le vice de sa démarche n'étoit pas suffisant pour que ce fût un titre d'exclusion qui l'empêchât de prendre les ordres.

Les traits de Rashleigh étoient tels qu'après les avoir vus une fois, vous n'auriez jamais pu les bannir de votre mémoire, et que vous vous les rappeleriez sans cesse avec un sentiment de curiosité pénible mêlée de dégoût et de haine. Ce n'étoit pas sa figure en elle-même qui produisoit cette forte impression. Ses traits, quoique irréguliers, n'étoient pas vulgaires, ses yeux noirs et animés, et ses sourcils noirs et épais empêchoient qu'il ne fût d'une laideur insignifiante. Mais il y avoit dans ses yeux une expression de malice et de dissimulation, et quand on le provoquoit, de férocité tempérée par la prudence, qui

ne pouvoit échapper au physionomiste le moins pénétrant, et que la nature avoit peut-être rendue si prononcée par la même raison qu'elle a donné la sonnette au serpent venimeux. Pour compenser ces désavantages extérieurs, Rashleigh avoit la voix la plus douce, la plus mélodieuse que j'aie jamais entendue, et la manière dont il s'exprimoit servoit encore à faire ressortir la beauté de son organe. A peine eut-il dit une phrase que je reconnus la vérité du portrait que m'en avoit fait miss Vernon, et je ne doutai point qu'il ne fût en effet sûr de faire la conquête d'une maîtresse dont les oreilles seules pourroient juger sa cause. Il alloit se placer auprès de moi à dîner; mais miss Vernon, qui étoit chargée de faire les honneurs de la table, trouva moyen de me faire asseoir entre elle et M. Thornclif, et je n'ai pas besoin de dire que je favorisai cet arrangement de tout mon pouvoir.

— J'ai besoin de vous parler, dit-elle, et j'ai placé exprès l'honnête Thornclif entre Rashleigh et vous, « *Tel que le matelas sur une citadelle pour arrêter les boulets du canon.* » Vous n'oubliez pas sans doute que je suis votre plus ancienne connoissance dans cette famille spirituelle: puis-je vous demander, à ce titre, comment vous nous trouvez tous?

— Voilà une question bien étendue, miss Ver-

non; et comment oserois-je y répondre, lorsque j'arrive à peine dans le château?

— Oh! la philosophie de notre famille est superficielle. Il est bien des nuances délicates caractérisant les individus qui exigent l'attention d'un observateur : mais les espèces, c'est le mot technique des naturalistes, je crois, les espèces se distinguent au premier coup d'œil.

— S'il faut dire ce que je pense, il me semble qu'à l'exception de M. Rashleigh tous mes cousins ont à peu près le même caractère.

— Oui, ils tiennent tous plus ou moins de l'ivrogne, du garde-chasse, du querelleur, du jockey et du sot; mais comme on dit qu'il est impossible de trouver sur le même arbre deux feuilles exactement semblables, de même ces heureux ingrédients, n'étant pas répartis dans la même quantité sur chaque individu, forment une agréable variété pour ceux qui aiment à étudier les caractères.

— Et voudriez-vous bien me donner une esquisse de ces portraits.

— Oh! volontiers, et je vais vous les peindre tous dans un grand portrait de famille. Percy, le fils aîné, tient plus de l'ivrogne que du garde-chassse, du querelleur, du jockey et du sot. Thorncliff se rapproche plus du querelleur que du garde-chasse, du jockey, du sot et de l'ivrogne. John,

qui dort pendant des semaines entières dans les bois, tient plutôt du garde-chasse. Le jockey se retrouve en grande partie dans Dick, qui court jour et nuit à bride abattue, et fait plus de deux cents milles pour voir une course de chevaux. Et la sottise domine tellement sur toutes les autres qualités de Wilfred, qu'on peut l'appeler un sot parfait.

— Voilà une collection précieuse, miss Vernon, et les différences individuelles appartiennent à une classe fort intéressante; mais sir Hildebrand ne trouvera-t-il pas place dans le tableau?

— J'aime mon oncle, répondit-elle; il a voulu me rendre service : qu'il s'y soit mal pris ou non, je ne dois considérer que son intention. Ainsi je lui dois de la reconnoissance, et je vous laisse le soin de tracer vous-même son portrait lorsque vous le connoîtrez mieux.

— Allons, pensai-je en moi-même, je suis bien aise du moins qu'elle ménage quelqu'un. Qui se seroit jamais attendu à une satire aussi amère de la part d'une jeune personne dont tous les traits respirent la douceur et la bonté.

— Vous pensez à moi, dit-elle en fixant sur moi ses yeux pénétrants, comme si elle vouloit percer jusqu'au fond de mon âme!

— Je l'avoue, repris-je un peu embarrassé, et ne m'attendant pas à cette question. Puis, cher-

chant à donner un tour plus galant à la franchise de mon aveu : « Comment est-il possible que je pense à autre chose, placé comme j'ai le bonheur de l'être ? »

Miss Vernon sourit avec une expression de fierté concentrée qui n'appartenoit qu'à elle. Je dois vous informer une fois pour toutes, monsieur Osbaldistone, que m'adresser des compliments c'est faire de l'esprit en pure perte ; ne prodiguez donc pas inutilement vos jolies choses. Elles sont utiles aux beaux messieurs qui voyagent dans la province ; c'est comme ces colifichets que les navigateurs emportent pour apprivoiser les habitants sauvages de pays nouvellement découverts. N'épuisez pas tout de suite votre précieuse marchandise ; vous en trouverez un précieux débit dans le Northumberland. Vos jolies phrases plairont beaucoup aux belles du pays ; réservez-les ; auprès de moi elles seroient inutiles, car je connois fort bien leur véritable valeur.

Je restai muet et confondu.

— Vous me rappelez dans ce moment, dit miss Vernon, en reprenant sa gaîté et son enjouement, ce conte des fées dans lequel un marchand trouve tout l'argent qu'il avoit apporté au marché changé tout à coup en pièces d'ardoise. J'ai décrédité par une malheureuse observation toute la denrée de vos beaux compliments. Mais allons,

n'en parlons plus. Votre mine est bien trompeuse, monsieur Osbaldistone, si vous ne pouvez pas m'entretenir de choses beaucoup plus agréables que ces *fadeurs* que tout jeune homme se croit obligé de réciter à une pauvre fille. Eh pourquoi? parce qu'*elle* porte une robe et de la gaze, tandis qu'*il* porte un bel habit brodé. Efforcez-vous d'oublier mon malheureux sexe; appelez-moi Tom Vernon, si vous voulez, mais parlez-moi comme à votre ami, à votre compagnon; vous ne sauriez croire combien je vous en saurai gré.

— Vous m'offrez un attrait bien puissant, répondis-je.

— Encore, reprit-elle en levant le doigt; je vous ai dit que je ne souffrirois pas l'ombre d'un compliment. Et maintenant, quand vous aurez fait raison à mon oncle qui vous menace de ce qu'il appelle un rouge-bord, je vous dirai ce que vous pensez de moi.

Lorsqu'en respectueux neveu j'eus vidé le verre que me présentoit mon oncle, et que la conversation qui s'engagea sur la chasse du matin, le bruit continuel des verres et des fourchettes, et l'attention exclusive que le cousin Thornclif, à ma droite, et le cousin Dick qui étoit à la gauche de miss Vernon, apportoient à la grande affaire qui les occupoit alors, nous permirent de reprendre notre tête à tête : — A présent, lui dis-je, per-

mettez-moi de vous demander franchement, miss Vernon, ce que vous supposez que je pense de vous? Je pourrois vous dire ce que j'en pense réellement; mais vous m'avez interdit les éloges.

— Je n'ai pas besoin de votre assistance. Je suis assez magicienne pour vous dire vos pensées. Il n'est pas nécessaire que vous m'ouvriez votre cœur, je le connois. Vous me croyez une étrange fille, un peu coquette, très-inconséquente, désirant attirer l'attention par la liberté de ses manières et par la bizarrerie de sa conversation, parce qu'elle est privée de ce que le *Spectateur* appelle les grâces plus douces du sexe. Peut-être même pensez-vous que j'ai le projet de vous pétrifier d'admiration. Si tels sont vos sentiments, et je n'en puis douter, je suis bien fâchée de vous dire que, pour cette fois, votre pénétration est en défaut, et que vous vous trompez étrangement. Toute la confiance que j'ai eue en vous, je l'aurois aussi aisément accordée à votre père, s'il eût pu m'entendre. En vérité, je me trouve aussi isolée au milieu de cette heureuse famille, je suis dans une aussi grande disette d'auditeurs intelligents, que Sancho dans la Sierra Morena; aussi; quand l'occasion s'en présente, il faut que je parle ou que je meure. Je vous assure pourtant que je ne vous aurois pas dit un mot des renseignements curieux que je vous ai donnés sur le

caractère de vos aimables cousins, s'il ne m'avoit pas été parfaitement indifférent qu'on sût ma façon de penser à leur égard.

— C'est bien cruel à vous, miss Vernon, de ne pas vouloir me laisser la moindre illusion, et de me rappeler que je n'ai encore aucun droit à votre confiance. Mais puisque vous ne voulez pas que je puisse attribuer à votre amitié les communications que vous m'avez faites, je dois les recevoir au titre qu'il vous plaira. Vous n'avez pas compris M. Rashleigh Osbaldistone dans vos portraits de famille.

Il sembla que cette remarque la faisoit trembler, et elle se hâta de répondre, en baissant la voix : — Pas un mot sur Rashleigh ! il a l'oreille si fine, quand son amour-propre est intéressé, qu'il nous entendroit même à travers la massive personne de Thornclif, toute bourrée qu'elle est de bœuf et de jambon.

— Oui, repris-je; mais avant de faire la question, j'ai regardé derrière la cloison vivante qui me séparoit de lui, et je me suis aperçu que la chaise de M. Rashleigh étoit vide. Il a quitté la table.

— Ne vous y fiez pas, reprit miss Vernon. Croyez-moi : lorsque vous voulez parler de Rashleigh, commencez par monter sur le sommet d'Otterscope-Hill, d'où vous pouvez voir à vingt



milles à la ronde. Placez-vous sur la pointe même du rocher, parlez bien bas; et après tout cela, ne soyez pas encore trop certain que l'oiseau indiscret qui vole sur votre tête ne lui aura pas rapporté vos discours. Rashleigh a entrepris mon éducation; il a été mon maître pendant quatre ans; je suis aussi fatiguée de lui qu'il l'est de moi, et nous ne sommes fâchés ni l'un ni l'autre de voir arriver l'instant de notre séparation.

— M. Rashleigh doit donc bientôt partir?

— Oui, dans quelques jours; ne le saviez-vous pas? Il paroît que votre père est beaucoup plus discret que sir Hildebrand. Voici toute l'histoire. Lorsque mon oncle apprit que vous alliez venir demeurer chez lui pendant quelque temps, et que votre père désiroit que l'un de ses neveux, qui donnent de si belles espérances, vînt remplir la place lucrative vacante chez lui, grâce à votre obstination, monsieur Françis, le bon chevalier tint une cour plénière de toute sa maison, y compris le sommelier, le maître-d'hôtel et le garde-chasse. Cette vénérable assemblée, composée des pairs et des officiers de *service* d'Osbaldistone-Hall, ne fut pas convoquée, comme bien vous pouvez croire, pour élire votre remplaçant; car toute l'arithmétique de cinq des concurrents se bornant à savoir calculer les chances pour ou contre dans un combat de coqs, Rashleigh étoit le seul qui réunît les qualités nécessaires pour la place en

question. Mais il falloit une sanction solennelle pour transformer Rashleigh de pauvre prêtre qu'il devoit être en opulent banquier, et pour lui permettre de s'engraisser à la Bourse, au lieu de mourir de faim dans l'Église; ce ne fut pas sans peine que l'assemblée donna son consentement à une dégradation aussi manifeste.

— Je conçois les scrupules. Mais comment furent-ils surmontés?

— Par le désir général de se débarrasser de Rashleigh. Quoique le plus jeune de la famille, il a pris, je ne sais comment, un ascendant irrésistible sur tous les autres: il les conduit tous à son gré, et chacun sent sa dépendance, sans pouvoir s'en affranchir. Si quelqu'un veut lui résister, il est sûr d'avoir sujet de s'en repentir avant la fin de l'année; et si vous lui rendez un important service, vous vous en repentirez souvent encore plus.

— S'il en est ainsi, repris-je en riant, je dois prendre garde à moi, car je suis la cause involontaire du changement de sa situation.

— Oui, et qu'il en soit content ou fâché, gare à vous! Mais voici les radis et les fromages qui arrivent [1]. On va porter la santé du roi et de l'Église; c'est le signal de la retraite pour les

[1] C'est un troisième service qui, avec la salade, précède immédiatement le dessert en Angleterre.

(*Note du Traducteur.*)

chapelains et pour les dames; et moi, seul représentant de mon sexe au château, je dois me retirer, suivant l'usage.

Elle disparut à ces mots, me laissant dans l'étonnement de la finesse, de la causticité et de la franchise qu'elle déployoit dans la conversation. Je désespère de pouvoir vous donner la moindre idée de son caractère, quoique j'aie, autant que possible, imité son langage. C'étoit un mélange de simplicité naïve, de finesse naturelle et de hardiesse incroyable; toutes ces teintes différentes fondues heureusement ensemble, et animées encore par le jeu d'une physionomie charmante, formoient l'ensemble le plus parfait. Il ne faut pas croire que, quelque étranges, quelque singulières que me parussent ses manières libres et familières, un jeune homme de vingt-deux ans sût mauvais gré à une jeune fille de dix-huit de n'avoir pas avec lui toute la réserve convenable. Au contraire, j'étois flatté de la confiance de miss Vernon; et quoiqu'elle m'eût bien déclaré que, si elle me l'avoit accordée, c'étoit uniquement parce que j'étois le premier à qui elle eût trouvé assez d'intelligence pour la comprendre, je n'en persistois pas moins à attribuer cette préférence à quelque autre motif. Avec la présomption de mon âge, présomption que mon séjour en France n'avoit certainement

pas diminuée, je m'imaginois qu'une figure régulière et un extérieur prévenant, avantages que j'avois la générosité de m'accorder, étoient des titres assez puissants pour être le confident d'une jeune beauté. Ma vanité plaidant avec autant de chaleur pour justifier le choix de miss Vernon, le juge ne pouvoit pas être sévère, ni lui faire un reproche d'une franchise qui me sembloit suffisamment justifiée par mon propre mérite; et, déjà charmé de sa figure et de son esprit, je le fus encore plus du jugement et de la pénétration dont elle avoit fait preuve dans le choix d'un ami.

Lorsque miss Vernon eut quitté l'appartement, la bouteille circula ou plutôt vola autour de la table avec une rapidité incroyable. Élevé chez une nation étrangère, j'avois conçu la plus grande aversion pour l'intempérance, vice trop commun alors, et même encore à présent, parmi mes compatriotes. Les propos qui assaisonnoient ces orgies étoient tout aussi peu de mon goût, et si quelque chose pouvoit me les faire paroître encore plus révoltants, c'étoit de les entendre proférer par des personnes de ma famille. Je saisis donc cette occasion favorable, et voyant derrière moi une petite porte entr'ouverte, conduisant je ne savois où, je m'esquivai adroitement, ne pouvant souffrir plus long-temps de voir un père donner lui-même à ses enfants l'exemple

d'un excès honteux, et tenir avec eux les discours les plus grossiers. Je fus poursuivi, comme je m'y attendois, et traité comme déserteur des drapeaux de Bacchus. Quand j'entendis les cris de ohé! ohé! et le bruit des bottes pesantes de mes cousins qui sembloient vouloir me lancer comme un cerf, je vis clairement que je serois pris si je ne gagnois pas le large. J'ouvris donc aussitôt une fenêtre que j'aperçus sur l'escalier, et qui donnoit sur un jardin aussi gothique que le château; et comme la hauteur n'excédoit pas six pieds, je sautai sans hésiter sur une plate-bande, et j'entendis derrière moi les cris de ohé! ohé! Il est sauvé, il est sauvé! J'enfilai une allée, puis une autre, puis une troisième, toujours courant à toutes jambes, jusqu'à ce que, me voyant à l'abri de toute poursuite, je ralentis un peu le pas pour jouir de la fraîcheur de l'air que les fumées du vin que j'avois été obligé de prendre, ainsi que la précipitation de ma retraite, contribuoient à me rendre doublement agréable.

Comme je me promenois de côté et d'autre, je rencontrai le jardinier qui labouroit une plate-bande avec une bêche, et je m'arrêtai pour le regarder travailler: — Bon soir, mon ami.

— Bon soir, bon soir, répondit l'homme sans lever la tête, et avec un accent qui indiquoit en même temps son extraction écossaise.

— Voilà un bien beau temps pour vous, mon ami.

— Il n'y a pas beaucoup à s'en plaindre, répondit-il avec cette circonspection que les jardiniers mettent d'ordinaire à louer même le temps le plus beau. Alors, levant la tête, comme pour voir qui lui parloit, il porta la main à son bonnet écossais d'un air de respect, et ajouta : — Eh! Dieu me préserve! c'est aussi rare qu'une belle tulipe de voir dans le jardin, à l'heure qu'il est, un beau *Jistocorps* brodé!

— Un beau...... ?

— *Jistocorps.* C'est une jaquette comme la vôtre, donc. Ils ont autre chose à en faire là-bas en haut. C'est de la déboutonner pour faire place au bœuf et au vin rouge. Car, Dieu merci! ils ne font que manger et boire pendant toute la soirée.

— On ne fait pas assez bonne chère dans votre pays, mon ami, pour être tenté de tenir table aussi long-temps, n'est-ce pas?

— Allez donc, Monsieur, on voit bien que vous ne connoissez pas l'Écosse! Ce n'est pas la bonne chère qui nous manque. Est-ce que nous n'avons pas les meilleurs poissons, la meilleure viande, les meilleures volailles, sans parler de nos navets et de nos autres légumes? Mais c'est que nous sommes modérés de la bouche,

tandis qu'ici sur les vingt-quatre heures, ils en passent plus de douze à table. Il n'y a pas jusqu'à leurs jours de jeûne et d'abstinence...... Tiens, est-ce qu'ils n'appellent pas cela jeûner quand ils ont les meilleurs poissons qu'ils font venir d'Hartlepool et de Sunderland, et puis encore des truites, du saumon, est-ce que je sais; enfin, je jeûnerois bien tous les jours comme cela, moi. Je vous dis que c'est une abomination que leur jeûne; et puis les messes et les matines de ces pauvres dupes...... Mais chut! car votre honneur est sans doute un *romain* tout comme les autres.

— Non, mon ami, j'ai été élevé dans la religion réformée, je suis presbytérien.

— Presbytérien! s'écria-t-il en même temps que ses traits grossiers prenoient l'expression du plus grand contentement; et pour témoigner plus efficacement sa joie, et me faire voir que son amitié ne se bornoit pas à des paroles, il tira de sa poche une grande tabatière de corne, et m'offrit une prise avec la grimace la plus fraternelle.

Je ne voulus pas le refuser; et lui demandai ensuite, s'il y avoit long-temps qu'il étoit au château.

— Voilà près de vingt ans que j'y suis, comme les martyrs à Éphèse, exposé aux bêtes sauvages, dit-il en regardant le vieux manoir. Oh!

mon Dieu oui, tout autant, comme je m'appelle André Fairservice.

— Mais, André, si votre religion et votre tempérance souffrent tant d'être témoin des rits de l'église romaine et des excès de vos maîtres, il me semble que vous n'auriez pas dû rester aussi long-temps à leur service; il vous eût été facile de trouver des maîtres qui mangeassent moins et qui fussent plus orthodoxes dans leur culte. Je présume que ce n'est pas faute de talent si vous n'êtes pas placé d'une manière plus satisfaisante pour vous !

— Il ne me sied pas de parler de moi-même, dit André en regardant autour de lui avec beaucoup de complaisance; mais c'est que, voyez-vous, je suis de la paroisse de Drepdayly, où l'on fait venir les choux sous cloche, et c'est vous dire qu'on entend un peu son métier......... Et, à vous dire le vrai, voilà vingt ans que je remets de terme en terme à tirer ma révérence; mais quand le jour arrive, il y a toujours quelque chose à fleurir que je voudrois voir en fleur, ou quelque chose à mûrir que je voudrois voir mûr ; et puis le temps se passe, et puis me voilà. Je vous dirois bien que je m'en irai pour sûr à la Chandeleur prochaine, mais c'est qu'il y a vingt ans que je disois la même chose, et je veux que

le diable m'emporte, Dieu me préserve! si je ne me crois pas ensorcelé dans cette maison. S'il faut dire le fin mot à votre honneur, c'est qu'André n'a pas pu trouver de meilleure place. Mais si votre honneur pouvoit me trouver quelque condition où je pusse entendre la pure doctrine, puis avoir une petite maison, un bon fricot, et dix livres par an pour mes gages, et où il n'y eût pas de femme pour compter les pommes, je serois bien obligé à votre honneur.

— Bravo, André; je vois que vous êtes fort modéré dans vos prétentions, mais on diroit que vous n'aimez pas les femmes.

—Non, non, Dieu me préserve!..... C'est la peste de tous les jardiniers, depuis le père Adam. Il leur faut des pommes, des pêches, des abricots; été ou hiver, ça leur est égal, elles sont toujours à nos trousses. Mais, Dieu soit loué! nous n'avons pas ici de cette chienne d'engeance, sauf votre respect, à l'exception de la vieille Marthe, qui est toujours assez contente quand je donne quelques grappes de groseilles aux marmots de sa sœur lorsqu'ils viennent prendre le thé avec elle les dimanches, et quand je lui donne de temps en temps dans la semaine une bonne poire pour son dessert.

— Vous oubliez votre jeune maîtresse.

— Quelle maîtresse que j'oublie, donc?

— Votre jeune maîtresse, miss Vernon.

— Quoi! miss Vernon? Elle n'est pas ma maîtresse, Monsieur. Je voudrois qu'elle fût sa maîtresse; et je souhaite qu'elle ne soit pas la maîtresse d'une certaine personne avant qu'il soit long-temps. Oh! c'est une fine matoise celle-là!

— En vérité! lui dis-je en cherchant à lui cacher l'intérêt que j'éprouvois. Vous paroissez connoître tous les secrets de cette famille, André?

— Si je les connois je sais les garder. Ils ne travailleront pas dans ma bouche comme de la bierre en bouteille, je vous en réponds. Miss Diana est... Mais qu'elle soit ce qu'elle voudra, ça ne me fait ni froid ni chaud.

Et il se remit à bêcher avec la plus grande ardeur.

— Qu'est miss Vernon, André? Je suis un ami de la famille, et j'aimerois à le savoir.

— Tout autre que ce qu'elle devroit être, à ce que je crains, dit André en fermant un œil et en branlant la tête d'un air grave et mystérieux....... Quelque chose de louche; votre honneur me comprend.

— Non, en vérité, mon cher André, et je voudrois que vous vous expliquassiez plus clairement. En disant ces mots, je lui glissai une demi-couronne dans la main; elle fit son effet: André me remercia par un sourire ou plutôt par une grimace,

et commença par mettre la pièce dans la poche de sa veste : alors en homme qui savoit n'avoir point de monnoie à rendre, il regarda en appuyant ses deux bras sur sa bêche ; et donnant à ses traits l'air de la plus importante gravité, il me dit avec un sérieux qui dans toute autre occasion m'eût paru comique : — Il faut donc que vous sachiez, Monsieur, puisque cela vous importe à savoir, que miss Vernon est.....

Il s'arrêta tout court, allongeant ses joues jusqu'à ce que sa mâchoire et son menton prissent à peu près la figure d'un casse-noisette; il fit craquer fortement ses dents, ferma encore un œil, fronça le sourcil, branla la tête, et parut croire que sa physionomie avoit achevé l'explication que sa langue n'avoit pas encore commencée.

— Grands dieux! m'écriai-je; est-il possible? Si jeune, si belle, et déjà perdue!

— Oui, vous pouvez le dire; perdue corps et âme : vous savez qu'elle est papiste, eh bien! elle est encore.... Et il garda le silence, comme effrayé de ce qu'il alloit dire.

— Parlez, Monsieur, lui dis-je vivement; je veux absolument savoir ce que tout cela veut dire.

— Eh bien! elle est... André regarda autour de de lui, s'approcha de moi, et ajouta du ton du plus grand mystère : La plus grande jacobite de tout le comté.

—Quoi! est-ce là tout?

—André me regarda d'un air étonné en m'entendant traiter aussi légèrement une information aussi importante; puis, marmottant entre ses dents: — Dieu me préserve! c'est pourtant tout ce que je sais de pire sur son compte. Il reprit sa bêche, comme le roi des Vandales dans le dernier conte que Marmontel vient de publier.

CHAPITRE VII.

Bardolph.— Le shériff est à la porte avec une grosse escorte.
HENRY IV, 1re *partie*.

Je découvris, non sans peine, l'appartement qui m'étoit destiné; et m'étant concilié les bonnes grâces des domestiques de mon oncle, en employant des moyens qu'ils étoient le plus capables d'apprécier, je m'y renfermai pour le reste de la soirée, ne me souciant pas d'aller rejoindre mes aimables parents, qui, à ce que j'en jugeai par les cris et par le tapage qui continuoient à se faire entendre dans la salle du banquet, n'étoient guère d'agréables compagnons pour un homme sobre.

Quelle pouvoit être l'intention de mon père, en m'envoyant demeurer au milieu d'une famille aussi singulière? C'étoit dans ma position la réflexion la plus naturelle, et ce fut la première à laquelle je me livrai. A la réception que m'avoit faite mon oncle, je ne pouvois douter que je ne dusse faire un assez long séjour près de lui; son hospitalité fastueuse, mais mal entendue, le rendoit assez indifférent sur le nombre de ceux qui mangeoient à sa table; mais il étoit clair que ma

présence ou mon absence ne lui causoit pas plus d'émotion que celle du dernier de ses gens, et beaucoup moins que la maladie ou la guérison d'un de ses chiens. Mes cousins étoient de véritables oursons dans la compagnie desquels je pouvois perdre, si je voulois, l'amour de la tempérance et de la sobriété, sans en retirer d'autre avantage que d'apprendre à éverrer les chiens, à panser les chevaux et à poursuivre les renards. Je ne pouvois trouver qu'une raison qui expliquât la conduite de mon père, et c'étoit probablement la véritable. Il regardoit la vie que l'on menoit à Osbaldistone-Hall comme les conséquences naturelles et inévitables de l'oisiveté et de l'indolence, et il vouloit, en me faisant voir un spectacle dont il savoit que je serois révolté, me décider, s'il étoit possible, à prendre une part active dans son commerce. En attendant, il recevroit chez lui Rashleigh Osbaldistone; mais il avoit cent moyens de lui faire avoir une place avantageuse, dès qu'il voudroit s'en débarrasser. En un mot, quoique j'éprouvasse un certain remords de conscience de voir, par suite de mon obstination, Rashleigh, dont miss Vernon m'avoit fait un portrait si défavorable, sur le point de travailler dans la maison de mon père, et peut-être même de s'insinuer dans sa confiance, je le faisois taire en réfléchissant que mon père n'en-

tendoit pas que personne se mêlât de ses affaires; qu'il étoit difficile de le tromper ou de l'éblouir, et que d'ailleurs je n'avois que des préventions, peut-être injustes, contre ce jeune homme, préventions qui m'avoient été inspirées par une jeune fille étourdie et bizarre, qui parloit sans réfléchir, et qui sans doute ne s'étoit pas donné la peine d'approfondir le caractère qu'elle prétendoit condamner. Alors mes réflexions se tournoient sur miss Vernon, sur son extrême beauté, sur sa situation critique, se trouvant livrée à elle-même, au milieu d'une espèce de bande de sauvages, à l'âge où il sembloit qu'elle devoit avoir le plus besoin de conseils; enfin sur son caractère, qui offroit cette variété attrayante qui pique notre curiosité, et excite notre attention en dépit de nous-mêmes. Demeurer avec une jeune personne si singulière, la voir tous les jours, à tous les moments; vivre avec elle dans la plus grande intimité, c'étoit une diversion bien agréable à l'ennui que ne pouvoient manquer d'inspirer les somnifères habitants d'Osbaldistone-Hall; mais combien aussi cette situation seroit dangereuse! Cependant, malgré tous les efforts de ma prudence, je ne pus me décider à me plaindre beaucoup des nouveaux périls que j'allois courir. Je fis taire d'ailleurs mes scrupules en formant intérieurement des projets admirables.

Je serois toujours sur mes gardes, toujours plein de réserve; je m'observerois quand je serois avec miss Vernon, et tout iroit assez bien. Je m'endormis dans ces réflexions, miss Vernon ayant naturellement ma dernière pensée.

Je ne puis vous dire si son image me poursuivit pendant la nuit; car j'étois fatigué, et je dormis profondément. Mais ce fut la première personne à qui je pensai le lendemain, lorsqu'à la pointe du jour je fus réveillé en sursaut par les sons bruyants du cor de chasse. En un instant je fus sur pied, je fis seller mon cheval, et je courus dans la cour où les hommes, les chiens et les chevaux étoient déjà prêts. Mon oncle, qui peut-être ne s'attendoit pas à trouver un chasseur très-adroit dans la personne de son neveu, qui avoit pendant toute sa jeunesse pourri dans les écoles ou dans un bureau, parut surpris de me voir, et il me sembla qu'il ne me m'accueilloit pas avec la même cordialité que la veille. — Te voilà, garçon? La jeunesse est téméraire. Mais prends garde à toi. Rappelle-toi la vieille chanson :

« Qui galope comme un fou
« Sur le bord d'un précipice
« Peut bien s'y casser le cou. »

Je crois qu'il y a peu de jeunes gens, et ce sont de très-austères moralistes, qui n'aimeroient

pas mieux se voir reprocher une légère peccadille que d'entendre mettre en doute leur habileté à monter à cheval. Comme je ne manquois ni d'adresse ni de courage dans cet exercice, je fus piqué de la remarque de mon oncle, et je le priai de suspendre son jugement jusqu'après la chasse.

— Ce n'est pas cela, garçon ; tu es bon cavalier, je n'en doute pas ; mais prends garde. Ton père t'a envoyé ici en me chargeant de te dompter, et je crois qu'il faut que je te mène par la bride, si je ne veux pas que quelqu'un te mène par le licou.

Comme cette pièce d'éloquence étoit inintelligible pour moi ; que d'ailleurs il ne sembloit pas que l'intention de l'orateur fût que j'en fisse mon profit, l'ayant débitée à demi-voix, et que ces paroles mystérieuses paroissoient simplement exprimer quelque réflexion qui passoit par la tête de mon très-honoré oncle, je conclus ou qu'elles avoient rapport à ma désertion de la veille, ou que les hautes régions de mon oncle n'étoient pas encore parfaitement remises de la longue séance qu'il avoit faite la veille. Je me contentai de bien me promettre que s'il remplissoit mal les devoirs de l'hospitalité, je ne serois pas longtemps son hôte, et je m'empressai de saluer miss Vernon, qui s'avançoit de mon côté. Mes cousins

approchèrent aussi de moi; mais, comme je les vis occupés à critiquer mon accoutrement, depuis la ganse de mon chapeau jusqu'aux éperons de mes bottes, ne pouvant souffrir, dans leur ridicule patriotisme, tout ce qui avoit une apparence étrangère, je me gardai bien de les distraire; et, sans paroître remarquer leurs grimaces et leurs chuchotements, sans même les honorer d'un regard de mépris, je m'attachai à miss Vernon, comme à la seule personne avec qui il fût possible de causer. A cheval, à ses côtés, je partis avec toute la troupe pour le théâtre futur de nos exploits. C'étoit un taillis épais, situé sur le côté d'une immense vallée entourée de montagnes. Pendant le chemin je fis observer à Diana que mon cousin Rashleigh n'étoit pas avec nous. — Oh! me répondit-elle, c'est un grand chasseur; mais c'est comme Nemrod qu'il chasse, et son gibier est l'homme.

Les chiens furent alors lancés dans le taillis, et encouragés par les cris des chasseurs. Tout s'agitoit, tout se remuoit. Mes cousins furent bientôt trop occupés de l'affaire importante qui alloit se décider pour faire attention à moi. Seulement j'entendis Dick, le jockey, dire tout bas à Wilfred, le sot : Regardons si notre cousin français ne va pas tomber.

—Français? répondit Wilfred en ricanant, oh!

oui, car il a une drôle de ganse à son chapeau.

Cependant Thornclif, qui, malgré sa grossièreté, ne sembloit pas entièrement insensible à la beauté de sa parente, parut décidé à nous tenir compagnie de beaucoup plus près que ses frères, peut-être pour épier ce qui se passoit entre miss Vernon et moi, peut-être aussi pour avoir le plaisir d'être témoin de ma chute. Si c'étoit là son motif, il fut trompé dans son attente. Un renard étant parti à quelque distance, malgré le mauvais présage de la ganse française de mon chapeau, je fus toujours le premier à sa poursuite, et j'excitai l'admiration de mon oncle et de miss Vernon, et le dépit de ceux qui s'étoient bien promis de rire à mes dépens. Cependant maître renard, après nous avoir fait courir pendant plusieurs milles, parvint à nous échapper, et les chiens furent en défaut. Il m'étoit facile de remarquer l'impatience que miss Vernon éprouvoit d'être suivie d'aussi près par Thornclif Osbaldistone; et comme, aussi active que résolue, elle n'hésitoit jamais à prendre les moyens les plus prompts pour satisfaire un désir ou un caprice, elle lui dit d'un ton de reproche: — Je suis étonnée, Thornclif, que vous restiez pendu toute la matinée à la croupe de mon cheval, quand vous savez que les terriers ne sont pas bouchés du côté du moulin de Woolverton.

— Je n'en sais rien, en vérité, miss Diana; car hier même le meunier m'a juré qu'il les avoit bouchés à midi.

— Oh! fi, Thornclif, devriez-vous vous en rapporter à la parole d'un meunier? Voilà trois fois en huit jours que nous manquons le renard à cause de ces maudits terriers : voulez-vous que ce soit encore la même chose aujourd'hui, lorsqu'avec votre jument grise vous pourriez y aller en cinq minutes?

— Eh bien, miss Diana, je vais aller à Woolverton; si les terriers ne sont pas bouchés, je vous promets que je punirai le meunier de son imprudence, et que je lui frotterai bien les épaules.

— Allez, mon cher Thornclif, frottez-le d'importance. Allez, partez vite. Thornclif partit au galop. — On va te frotter toi-même, ce qui remplira tout aussi bien mon but......... Je dois vous apprendre à tous la discipline et l'obéissance....... Savez-vous, monsieur Francis, que je vais lever un régiment? Oh! mon Dieu, oui. Thornclif sera mon sergent-major; Dick, mon maître d'équitation, et Wilfred, avec son bredouillement, qui dit trois syllabes à la fois sans en prononcer une, sera mon tambour.

— Et Rashleigh?

— Rashleigh sera mon espion en chef.

— Et ne trouverez-vous pas aussi quelque moyen de m'employer, charmant colonel ?

— Vous serez, si vous voulez, quartier-maître du régiment. Mais vous voyez que les chiens ont perdu la voie aujourd'hui. Allons, monsieur Francis, la chasse n'est pas digne de vous. Suivez-moi, je veux vous montrer une très-belle vue.

Et en effet elle me conduisit sur le sommet d'une jolie colline d'où la perspective étoit très-étendue. Elle commença par jeter les yeux autour d'elle pour s'assurer qu'il n'y avoit personne près de nous ; et faisant avancer son cheval derrière un bouquet d'arbres qui nous masquoit la partie de la vallée où nos chasseurs poursuivoient leur proie : — Voyez-vous là-bas une montagne qui s'élève en pointe à une hauteur prodigieuse ?

— Au bout de cette longue chaîne de collines ? Je la vois parfaitement.

— Et voyez-vous un peu sur la droite comme une espèce de tâche blanche ?

— Très-bien, je vous assure.

— Cette tache blanche est un roc appelé Hawkesmore-Crag, et Hawkesmore-Crag est en Écosse.

— En vérité, je n'aurais jamais cru que nous fussions aussi près de l'Écosse.

— On ne peut pas plus près, et votre cheval vous-y conduira en deux heures.

— Je ne lui en donnerai pas la peine. Mais il me semble que la distance est bien de dix-huit milles à vol d'oiseau.

— Vous prendrez ma jument, si vous la croyez moins fatiguée. Je vous dis qu'en deux heures vous pouvez être en Écosse.

— Et moi, je vous dis que j'ai si peu d'envie d'y être, que si la tête de mon cheval passoit de l'autre côté des limites, je ne donnerois pas à la queue la peine de la suivre. Q'irois-je faire en Écosse?

— Pourvoir à votre sûreté, s'il faut parler net. M'entendez-vous à présent, monsieur Francis.

— Point du tout. Vos paroles sont pour moi des oracles, car je n'y comprends rien.

— Alors, en vérité, il faut ou que vous me fassiez l'injustice de vous défier de moi, et que vous soyez un fieffé hypocrite, le pendant de Rashleigh en un mot, ou que vous ne sachiez rien de ce qu'on vous impute. Mais non, à votre air sérieux, je vois que vous êtes de bonne foi. Bon Dieu, quelle gravité! j'ai peine à ne pas rire en vous regardant.

— D'honneur, miss Vernon, lui dis-je impatienté de sa gaîté d'enfant, je n'ai pas la moindre idée de ce que vous voulez dire. Je suis heureux de vous procurer quelque sujet d'amusement, mais j'ignore absolument en quoi il consiste.

La chose est loin d'être risible, après tout, dit miss Vernon en reprenant son sang-froid; mais c'est qu'il y a des personnes qui ont la figure si plaisante quand la curiosité les travaille! Parlons sérieusement : connoissez-vous un nommé Moray, Morris, ou quelque nom semblable?

— Non pas que je me rappelle.

— Réfléchissez un moment. N'avez-vous pas voyagé dernièrement avec quelqu'un de ce nom?

— Le seul voyageur qui m'ait accompagné quelque temps sur la route est un original dont l'âme sembloit être dans son porte-manteau.

— C'étoit donc comme l'âme du licencié Pédro Garcias, qui étoit parmi les ducats que contenoit la bourse de cuir. Quoi qu'il en soit, cet homme a été volé, et il a porté une accusation contre vous, qu'il suppose auteur ou complice de la violence qui lui a été faite.

— Vous plaisantez, miss Vernon!

— Non, je vous assure. La chose est comme je vous le dis.

— Et me croyez-vous capable, m'écriai-je dans un transport d'indignation que je ne cherchai pas à dissimuler, me croyez-vous capable de mériter une semblable accusation?

— Oh! mon Dieu, quelle horreur! vous m'en demanderiez raison, je crois, si j'avois l'avantage d'être homme. Mais qu'à cela ne tienne; provo-

quez-moi, si vous le voulez. Je suis en état de me battre aussi bien que de franchir une barrière.

— Dieu me préserve de manquer de respect au colonel d'un régiment de cavalerie, lui répondis-je, rougissant de mon emportement, et cherchant à tourner la chose en plaisanterie..... Mais, de grâce, expliquez-moi ce nouveau badinage.

— Ce n'est pas un badinage; vous êtes accusé d'avoir volé cet homme, et mon oncle et moi nous avions cru l'accusation fondée.

— En vérité, je suis fort obligé à mes amis de la bonne opinion qu'ils ont de moi.

— Allons, cessez, s'il est possible, de tant vous agiter, et de humer l'air comme un cheval ombrageux.... Avant de prendre le mors aux dents, écoutez au moins jusqu'au bout.... Vous n'êtes pas accusé d'un vol honteux.... Bien loin de là. Cet homme est un agent du gouvernement. Il portoit, tant en numéraire qu'en billets, l'argent nécessaire pour payer les troupes en garnison dans le nord; et le bruit court qu'on lui a pris aussi des dépêches d'une grande importance.

— Ainsi donc c'est du crime de haute trahison, et non pas d'un simple vol, que je suis accusé?

— Oui, sans doute, et c'est un crime qui, comme vous le savez, couvre souvent de gloire,

aux yeux de bien des gens, celui qui a le courage de l'exécuter. Vous trouverez une foule de personnes dans ce pays, et cela sans aller bien loin, qui regardent comme un mérite de nuire, par tous les moyens possibles, au gouvernement de la maison de Hanovre.

— Mes principes de morale et de politique, miss Vernon, ne sont pas d'une nature aussi accommodante.

— En vérité, je commence à croire que vous êtes tout de bon un presbytérien, et qui pis est, un hanovrien. Mais que comptez-vous faire?

— Réfuter à l'instant même cette atroce calomnie. Devant qui a-t-on porté cette singulière accusation?

— Devant le vieux juge Inglewood, qui ne vouloit pas trop la recevoir. Il a envoyé un exprès à mon oncle, sans doute pour lui conseiller de vous faire vite passer en Écosse, et de vous mettre hors de la portée de la loi. Mais mon oncle sait fort bien que sa religion et son ancien attachement au roi Jacques le rendent suspect au gouvernement actuel, et que si l'on venoit à savoir qu'il eût favorisé la fuite d'un criminel de lèse-majesté il seroit désarmé, et, ce qui lui seroit beaucoup plus sensible, probablement démonté, comme papiste, comme jacobite, et comme personne suspecte.

— Je conçois en effet que plutôt que de perdre ses chevaux il abandonneroit son neveu.

— Son neveu, ses nièces, ses fils, ses filles, s'il en avoit, et toute la génération, reprit Diana; ainsi ne vous fiez pas à lui, et même une seule minute, mais poussez votre cheval à toute bride, et fuyez avant qu'on exécute la prise de corps.

— Oui, je vais partir; mais c'est pour aller droit à la maison de ce juge Inglewood. Où demeure-t-il?

— A environ trois milles d'ici; là-bas, derrière ces plantations, vous pouvez voir la tourelle du château.

— J'y serai dans quelques minutes, dis-je en mettant mon cheval au galop.

— J'irai avec vous pour vous montrer le chemin, dit miss Vernon en me suivant.

— Y pensez-vous, miss Vernon? il n'est pas... excusez la franchise d'un ami, il n'est pas convenable que vous m'accompagniez dans une pareille circonstance.

— Je vous comprends, dit miss Vernon en rougissant un peu, c'est parler clairement; et après un moment de réflexion, elle ajouta : et je crois qu'en effet votre objection prouve de l'amitié.

— Ah! miss Vernon, pouvez-vous me croire insensible à l'intérêt que vous me témoignez,

répondis-je avec chaleur? Votre offre obligeante me pénètre de reconnoissance; mais je ne dois pas vous laisser écouter la voix de votre générosité. C'est une occasion trop publique. C'est presque la même chose que de se présenter devant une cour de justice.

— Et quand ce seroit une cour de justice, croyez-vous que je ne m'y présenterois pas pour protéger un ami? Vous n'avez personne pour vous défendre. Vous êtes étranger; et dans ce pays, sur les frontières du royaume, les juges rendent quelquefois de singulières décisions. Mon oncle n'a pas le moindre désir de se mêler de cette affaire. Rashleigh est absent, et quand même il seroit ici, on ne peut pas savoir quel parti il prendroit; les autres sont trop stupides pour pouvoir vous être d'aucun secours, quand ils en auroient la volonté. Bref, je suis la seule personne qui puisse vous servir, et, toute réflexion faite, j'irai avec vous. Je ne suis pas une belle dame, pour avoir peur des termes barbares de la chicane, et des perruques à trois marteaux.

— Mais, ma chère miss Vernon...

— Mais, mon cher monsieur Francis, restez tranquille, et laissez-moi faire; car lorsque je prends le mors aux dents il n'y a plus de frein qui puisse m'arrêter.

Flatté de l'intérêt qu'une aussi charmante per-

sonne sembloit prendre à mon sort, mais sentant quel ridicule ce seroit jeter sur nous deux que d'amener avec moi une fille de dix-huit ans pour me servir d'avocat, et ne voulant pas l'exposer aux traits mordants de la médisance, je m'efforçai de combattre encore sa résolution. Elle me répondit d'un ton décidé que mes efforts étoient absolument inutiles; qu'elle étoit une Vernon, c'est-à-dire d'une famille qui, pour rien au monde, ne voudroit abandonner un ami malheureux, et que tous mes beaux discours à ce sujet pouvoient être fort bons pour des *miss* bien jolies, bien prudentes, bien réservées, telles qu'il en fourmilloit à Londres, mais qu'ils ne s'adressoient pas à une obstinée provinciale, accoutumée à faire toutes ses volontés et à n'écouter jamais que sa tête.

Tout en parlant, nous approchions toujours du lieu de la résidence de M. Inglewood, et miss Vernon, pour m'empêcher de continuer mes remontrances, se mit à me faire le portrait du magistrat et de son clerc. Inglewood étoit, suivant sa description, un jacobite blanchi, c'est-à-dire un homme qui, après avoir long-temps refusé de prêter le serment à la nouvelle dynastie, comme la plupart des autres gentilshommes du comté, avoit fini par s'y soumettre pour obtenir la permission d'exercer les fonctions de juge de paix.

— Il l'a fait, me dit-elle, à la prière de tous les seigneurs des environs, qui voyoient à regret le palladium de leurs plaisirs, les lois sur la chasse, près de tomber en désuétude, faute d'un magistrat pour les faire exécuter, le tribunal de justice le plus voisin étant celui du maire de Newcastle, qui, aimant beaucoup mieux manger le gibier sur sa table que de le poursuivre dans les bois, protégeoit le braconnier au détriment du chasseur. Voyant donc qu'il étoit urgent que l'un d'eux sacrifiât ses scrupules au bien général, les gentilshommes du comté de Northumberland jetèrent les yeux sur Inglewood, qui, d'un caractère naturellement apathique et indolent, paroissoit devoir se prêter sans beaucoup de répugnance à tous les *credo* politiques. Après avoir trouvé M. Inglewood pour porter le nom de juge, il fallut chercher quelqu'un pour en remplir les fonctions : c'étoit bien le corps du tribunal, mais il falloit lui trouver une âme à présent pour diriger et animer ses mouvements. Un malin procureur de Newcastle, nommé Jobson, parut fort en état de conduire la machine. Ce Jobson, qui, pour varier ma métaphore, trouve que c'est un fort bon métier que de vendre la justice à l'enseigne du bon M. Inglewood, et dont les émoluments dépendent de la quantité d'affaires qui passent par ses mains, soutire tant qu'il peut l'argent

des pauvres plaideurs, et met tant de zèle à faire venir pour les moindres causes les parties devant le tribunal, que l'honnête juge ne sait où donner de la tête. Enfin il n'y a pas une marchande de pommes, à dix milles à la ronde, qui puisse régler son compte avec la fruitière sans une audience que le juge lui accorde à contre-cœur, mais que son malin clerc, M. Joseph Jobson, sait le forcer de donner. La scène la plus risible, c'est lorsque les affaires qu'ils ont à juger, telle que la vôtre, par exemple, ont quelque rapport à la politique. M. Joseph Jobson (et sans doute il a des raisons pour cela) est un zélé défenseur de la religion protestante et un chaud partisan de la nouvelle dynastie. D'un autre côté, le juge, qui conserve une espèce d'attachement d'instinct pour les opinions qu'il professoit avant le jour où il se relâcha quelque peu de ses principes, dans la vue patriotique de faire exécuter la loi contre les destructeurs sans patente des lièvres et des perdrix, se trouve assez embarrassé quand le zèle de son clerc l'entraîne dans des procédures judiciaires qui lui rappellent son ancienne croyance; et au lieu de seconder les efforts de Jobson, il ne manque jamais de lui opposer l'inactivité et l'indolence. Ce n'est pas qu'il manque entièrement d'énergie : au contraire, pour quelqu'un dont le principal plaisir est de boire et de manger, il est assez gai

et assez alerte; mais c'est ce qui rend sa nonchalance factice encore plus comique. Dans ces sortes d'occasions, Jobson, comme un vieux cheval poussif qui se voit condamné à traîner une lourde charrette, s'essouffle et se démène pour mettre le juge en mouvement, tandis que le poids de la voiture résiste aux efforts réitérés de l'impuissant quadrupède qui ne peut réussir à l'ébranler : mais ce qui désespère le pauvre bidet, c'est que cette même machine qu'il trouve si difficile de mettre en mouvement, roule quelquefois toute seule, malgré les ruades du limonier, lorsqu'il s'agit de rendre service à quelques-uns des *anciens* amis de M. Inglewood. M. Jobson s'emporte beaucoup alors, et répète partout qu'il dénonceroit le juge au conseil d'état près le département de l'intérieur, sans l'amitié particulière qu'il porte à M. Inglewood et à sa famille.

Comme miss Vernon terminoit cette singulière description, nous nous trouvâmes devant la maison de M. Inglewood, vieil et gothique édifice dont l'extérieur avoit quelque chose d'imposant.

CHAPITRE VIII.

« Ma foi, Monsieur, dit le docteur,
« Je trouve que votre cuisine
« Exhale un parfum enchanteur;
« Et quand vers elle on s'achemine
« On se croiroit chez un seigneur. »
BUTLER.

Nous trouvâmes dans la cour un domestique à la livrée de sir Hildebrand, qui tint nos chevaux, et nous entrâmes dans la maison. Je fus très-étonné, et ma belle compagne parut l'être encore davantage, de rencontrer sous le péristyle Rashleigh Osbaldistone, qui, de son côté, sembloit ne pas éprouver moins de surprise de nous voir.

—Rashleigh, dit miss Vernon sans lui donner le temps de faire aucune question, vous avez entendu parler de l'affaire de M. Francis Osbaldistone, et vous venez sans doute d'en entretenir M. Inglewood?

—Oui, dit Rashleigh avec son flegme ordinaire, c'est ce qui m'avoit fait venir. Je me suis efforcé, ajouta-t-il en me saluant, de rendre à mon cousin tous les services qui dépendoient de moi; mais je suis fâché de le rencontrer ici.



— En qualité de parent et d'ami, monsieur Osbaldistone, vous devriez être plutôt charmé de m'y voir lorsque l'atteinte qu'on veut porter à ma réputation exige ma présence en ces lieux.

— Il est vrai; mais, d'après ce que disoit mon père, j'aurois cru qu'en vous retirant momentanément en Écosse jusqu'à ce que l'affaire fût assoupie.....

Je répondis avec chaleur : que je n'avois pas de ménagement à garder, et que, loin de vouloir assoupir cette affaire, je venois pour dévoiler une insigne calomnie, et que j'étois résolu d'en approfondir la cause.

— M. Francis est innocent, Rashleigh; il brûle de se disculper, et je viens le défendre.

— Vous, ma jolie cousine. Il me semble que je pourrois être plutôt l'avocat de M. Francis, avocat sinon aussi éloquent, du moins aussi zélé, et peut-être plus convenable.

— Oui; mais deux têtes valent mieux qu'une, comme vous savez.

— Surtout une tête telle que la vôtre, ma charmante Diana, répondit Rashleigh en s'avançant et en lui prenant la main avec une tendre familiarité qui me le fit paroître encore mille fois plus hideux que la nature ne l'avoit fait. Miss Vernon le tira à l'écart, et ils parlèrent ensemble à demi-voix : elle paroissoit lui faire une demande à

laquelle il ne vouloit ou ne pouvoit point accéder. Je n'ai jamais vu de contraste aussi frappant entre l'expression de deux figures. La colère se peignit bientôt dans tous les traits de miss Vernon : ses yeux s'animèrent, le rouge lui monta au visage, elle roidit ses bras, et, frappant du pied, elle sembloit écouter avec autant de mépris que d'indignation les excuses qu'à l'air de déférence de Rashleigh, à son sourire respectueux et composé, je jugeai qu'il lui faisoit. A la fin elle s'éloigna de lui en disant d'un ton d'autorité : Je le veux absolument.

— Cela m'est impossible, entièrement impossible. Le croiriez-vous, monsieur Osbaldistone, dit-il en s'adressant à moi?

— Êtes-vous fou, s'écria-t-elle en l'interrompant?

— Le croiriez-vous? répéta Rashleigh sans l'écouter. Miss Vernon prétend non-seulement que je connois votre innocence, dont en effet personne ne peut être plus convaincu que je ne le suis, mais que je dois même connoître les véritables auteurs du vol fait à ce Morris. Est-ce raisonnable, monsieur Osbaldistone?

— Ce n'est pas à M. Osbaldistone qu'il faut en appeler, Rashleigh, dit miss Vernon : il ne connoît pas comme moi toute l'étendue des informations qu'il vous est facile d'obtenir.

— En vérité, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite.

— De la justice, Rashleigh, de la justice, c'est tout ce que je demande.

— Vous agissez en tyran, Diana, répondit-il avec une sorte de soupir, — en tyran capricieux, et vous gouvernez vos sujets avec une verge de fer. Il faudra bien faire ce que vous désirez. Mais vous ne devez pas être ici; vous savez que vous ne le devez pas. Il faut que vous retourniez avec moi.

Alors, quittant Diana, qui sembloit indécise; et se tournant de mon côté, il me dit du ton le plus affectueux : — Ne doutez pas de l'intérêt que je prends à tout ce qui vous concerne, monsieur Osbaldistone. Si je vous quitte dans ce moment, c'est pour aller agir efficacement pour vous. Mais il faut que vous employiez votre influence sur ma cousine pour l'engager à retourner au château; sa présence ne peut vous être utile, et nuiroit sans doute à sa réputation.

— J'en suis convaincu comme vous, Monsieur, répondis-je; j'ai prié plusieurs fois miss Vernon de retourner sur ses pas, mais c'est inutilement que je l'en ai pressée.

— J'ai fait mes réflexions, dit miss Vernon après un moment de silence, et je ne m'en irai pas que je ne vous aie vu hors des griffes des Phi-

listins. Rashleigh a ses raisons pour parler de la sorte; mais nous nous connoissons bien tous les deux. Rashleigh, je ne m'en irai pas..... Je sais, ajouta-t-elle d'un ton plus doux, qu'en restant ici ce sera un motif de plus pour vous de faire diligence.

— Restez donc, fille obstinée, dit Rashleigh ; vous ne connoissez que trop bien votre pouvoir sur moi. Il sortit à ces mots, monta à cheval, et partit au même instant.

— Grâce au Ciel ! le voilà parti, dit Diana. A présent, allons chercher le juge de paix.

— Ne ferions-nous pas mieux d'appeler un domestique ?

— Non, non, je connois le chemin. Il faut tomber sur lui à l'improviste. Suivez-moi.

Elle me prit par la main, monta quelques marches, traversa un petit passage, et entra dans une espèce d'antichambre tapissée de vieilles mappemondes, de plans d'architecture et d'arbres généalogiques. Une grande porte battante donnoit de cette salle dans la salle à manger de M. Inglewood, d'où nous entendîmes ce refrain d'une vieille chanson, entonné par une voix dont le timbre convenoit parfaitement aux chansons de table :

« Mais qui dit non à gentille fillette
« Doit voir son vin se changer en poison. »

— Grand Dieu! dit miss Vernon, est-ce que le cher juge a déjà dîné? Je ne croyois pas qu'il fût si tard.

Il avoit en effet dîné. Son appétit s'étoit éveillé ce jour-là plus tôt qu'à l'ordinaire, et il avoit avancé son dîner d'une heure, de sorte qu'il s'étoit mis à table à midi, l'usage étant alors de dîner à une heure en Angleterre. — Nous sommes en retard, dit Diana, mais restez ici; je connois la maison, et je vais appeler un domestique; votre brusque apparition pourroit déplaire à présent au vieux Inglewood, qui n'aime pas qu'on le dérange quand il cause avec sa bouteille; et elle s'échappa à ces mots, me laissant incertain si je devois avancer ou me retirer. Il m'étoit impossible de ne pas entendre une partie de ce qui se disoit dans l'appartement voisin, et entre autres, diverses excuses pour ne pas chanter, prononcées par une voix qui ne m'étoit pas entièrement inconnue : — Ne pas chanter, Monsieur? Par Notre-Dame! vous chanterez. Comment! vous avez avalé de l'eau-de-vie plein ma noix de coco montée en argent, et vous me dites que vous ne pouvez pas chanter!........ Monsieur, l'eau-de-vie feroit parler et chanter même un chat. Ainsi vite une chanson, ou videz ma maison à l'instant même....... Croyez-vous que vous viendrez m'en-

nuyer de vos chiennes de déclarations, et me dire ensuite que vous ne pouvez pas chanter?

— La décision est parfaitement juste, dit une autre voix, qu'à son ton flûté et méthodique je présumai être celle du clerc, et la partie doit s'y conformer. La loi a prononcé : *canet*, il chantera.

— Qu'il l'exécute donc, dit le juge, ou par Saint-Christophe, je lui fais avaler plein ma noix de coco d'eau salée, conformément aux statuts établis ou à établir à cet égard.

La crainte de l'eau salée fit ce que les prières n'auroient pu faire; et mon ancien compagnon de voyage, car je ne pouvois plus douter que ce ne fût lui, d'une voix assez semblable à celle d'un criminel qui chante son dernier psaume, entonna cette lamentable complainte :

« Écoutez, gens de bien,
« Ma malheureuse histoire ;
« Il s'agit d'un vaurien :
« Mais voudrez-vous le croire.

« Armé d'un pistolet
« Ce gibier de potence
« Sur la route arrêtoit
« Piéton et diligence.

« C'étoit à bout portant
« Que sans cérémonie
« Il alloit demandant
« Ou la bourse ou la vie. »

Je doute que le pauvre diable, dont la mésaventure est célébrée dans ce chant pathétique, ait été plus effrayé à la vue de l'impudent voleur que le chanteur le fut à la mienne; car, fatigué d'attendre qu'un domestique vînt m'annoncer, et ne voulant pas, s'il venoit quelqu'un, avoir l'air d'écouter aux portes, j'entrai dans la salle au moment où mon ami, M. Morris, puisque c'est ainsi qu'on m'avoit dit qu'il se nommoit, commençoit le quatrième couplet de sa triste ballade. La note sonore qu'il alloit attaquer se changea en un sourd murmure de consternation, lorsqu'il se vit aussi près d'un homme dont le caractère ne lui sembloit guère moins suspect que celui du héros de son cantique; et à le voir, les yeux fixes, les joues tirées et la bouche béante, on eût dit que je tenois à la main la tête de la Gorgone.

Le juge, dont les yeux s'étoient fermés par l'influence somnifère de la chanson, se réveilla en sursaut, lorsqu'elle cessa tout à coup, et sauta sur sa chaise d'étonnement en voyant que la compagnie s'étoit augmentée d'une personne pendant son recueillement momentané. Le clerc, que je reconnus à sa tournure, n'étoit pas moins agité; car, assis en face de M. Morris, le tremblement convulsif de ce pauvre homme avoit passé dans

tous ses membres, quoiqu'il n'en connût pas la cause.

Voyant qu'aucun d'eux n'avoit la force de parler, je rompis le silence : — Je m'appelle Francis Osbaldistone, monsieur Inglewood : j'apprends qu'un niais est venu porter plainte devant vous contre moi; et ose m'accuser d'avoir pris part à un vol qui lui a été fait.

—Monsieur, dit le juge un peu plus sèchement, ce sont des affaires dont je ne parle jamais à dîner. Il y a temps pour tout, et il faut bien qu'un juge de paix dîne tout comme un autre.

Soit dit en passant, la rotondité de M. Inglewood sembloit prouver que le zèle du bien public ne lui avoit pas souvent fait oublier cette nécessité.

— Veuillez, Monsieur, excuser mon importunité; mais comme ma réputation est compromise et que le dîné paroît être terminé...

— Il n'est pas terminé, Monsieur, reprit le magistrat; la digestion est aussi nécessaire à l'homme que la nourriture, et je vous proteste qu'il est impossible que mon dîner me profite si l'on ne m'accorde pas deux heures d'un repos tranquille pour me livrer à une gaîté innocente, et faire circuler modérément la bouteille.

— Votre honneur m'excusera, dit M. Jobson,

qui, pendant que nous parlions, avait tiré sa plume et son écritoire; mais comme ce monsieur paroît un peu pressé, et que c'est un cas de félonie..... car le susdit attentat est *contra pacem domini regis*....

—Eh! au diable *domini regis!* dit le juge impatienté. J'espère que ce n'est pas un crime de lèse-majesté de parler ainsi; mais c'est qu'en vérité il y a de quoi devenir fou de se voir persécuté de la sorte!... Avec vos assignations et vos enquêtes, et vos contraintes et vos prises de corps, vous ne me laissez pas un moment de repos. Je vous déclare, monsieur Jobson, que vous, et les huissiers, et la justice de paix, je vous enverrai tous au diable un de ces jours.

—Votre honneur voudra bien considérer la dignité de la charge qu'elle exerce. Un des juges *quorum* et des *custos rotulorum!* Une charge dont sir Édouard Coke disoit avec raison : Toute la chrétienté n'a rien de pareil, pourvu qu'elle soit bien remplie.

—Allons, dit le juge flatté de cet éloge sur l'importance de sa charge, et noyant le reste de sa mauvaise humeur dans un verre de vin d'Espagne, qu'il vida d'un seul trait, — terminons vite cette affaire, et qu'il n'en soit plus question. Approchez, Monsieur. Vous, Morris, chevalier de la triste figure, est-ce là la personne que vous

accusez d'être complice du vol qui vous a été fait?

— Moi, Monsieur? reprit Morris, qui n'avoit pas encore pu parvenir à recueillir ses esprits.— Je n'accuse point..... Je ne dis rien contre monsieur.

— Alors nous annulons votre plainte, Monsieur, voilà tout, et un embarras de moins. Faites passer la bouteille. Servez-vous, monsieur Osbaldistone.

Jobson entendoit trop bien ses intérêts pour souffrir que l'affaire se terminât ainsi : Que voulez-vous dire, monsieur Morris?... Voilà votre propre déclaration...... L'encre n'est pas encore sèche, et vous voudriez la rétracter d'une manière aussi scandaleuse!

— Et sais-je, moi, bégaya mon poltron tout tremblant, combien il y a de brigands cachés dans la maison pour le soutenir! J'ai lu tant de choses là-dessus dans *les Vies des voleurs*, par Johnson. Et, tenez.... la por... la porte s'ouvre.

Elle s'ouvrit en effet, et miss Vernon entra : — En vérité, magistrat, il règne un bel ordre dans votre maison! Pas un domestique à qui parler.

— Ah! s'écria le juge dans un transport de joie qui prouvoit que ni Thémis ni Comus ne lui faisoient oublier ce qu'il devoit à la beauté. Ah!

la charmante miss Vernon, la fleur du Cheviot et des frontières, vient donc voir comment le vieux garçon conduit son ménage? Soyez la bienvenue, ma chère, comme les fleurs au mois de mai.

— Il est bien tenu, votre ménage! Pas une âme pour vous introduire!

—Ah ! les pendards, ils profitent de ce que je suis en affaire.... mais pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt? Votre cousin Rashleigh a dîné avec nous, et il s'est enfui comme un poltron, nous n'avions pas encore fini de vider la première bouteille. Mais vous n'avez pas dîné. Je vais vous faire servir quelque chose de bon, de délicat, comme toute votre petite personne, et ce sera bientôt fait.

— Je ne puis rester, monsieur Inglewood. Je suis venue avec mon cousin Francis Osbaldistone, que voici, et il faut que je lui montre le chemin pour retourner au château, ou il se perdra infailliblement dans les montagnes.

— Hum! est-ce que c'est de là que vient le vent, répondit le juge,

« Elle lui montra le chemin,
« Le chemin,
« Le joli chemin d'amourette. »

N'y a-t-il donc pas aussi quelque bonne for-

tune pour les vieux garçons, ma charmante rose du désert?

— Pas aujourd'hui ; mais si vous voulez être un bon juge, et arranger bien vite l'affaire de Frank, j'amènerai mon oncle dîner avec vous la semaine prochaine, et nous rirons de bon cœur.

— Je serai prêt, ma perle de la Tyne. Mais puisque vous me promettez de revenir, je ne veux pas vous retenir plus long-temps. Je suis entièrement satisfait de l'explication de M. Frank. Il y a eu quelque méprise que nous éclaircirons dans un autre moment.

— Excusez-moi, Monsieur, lui dis-je, mais je ne connois pas encore la nature de l'accusation qu'on m'a intentée.

— Oui, Monsieur, dit le clerc, que l'arrivée de Diana avait jeté dans la consternation, mais qui reprit courage en se voyant soutenu par la personne dont il devoit le moins attendre de secours; oui, Monsieur, et Dalton dit que quiconque est accusé d'un crime capital ne pourra être acquitté qu'après un jugement en forme, et que préalablement il devra fournir caution ou être mis en prison, payant au clerc du juge de paix les honoraires d'usage pour l'acte de cautionnement ou pour le mandat d'arrêt.

Le juge, se voyant aussi vivement pressé, me donna enfin quelques mots d'explication.

Il paroît que les différentes plaisanteries que j'avois imaginées pour exciter les terreurs paniques de Morris avoient fait une vive impression sur son imagination; c'étoit la base sur laquelle son accusation reposoit, et c'étoit d'après cela que sa tête avoit travaillé, et avoit cru voir dans un simple badinage un complot prémédité. Il paroît aussi que le jour même que je le quittai il avoit été arrêté dans un endroit solitaire par deux hommes masqués, bien montés et armés jusqu'aux dents, qui lui avoient enlevé son cher compagnon de voyage, le porte-manteau.

L'un d'eux, à ce qu'il lui sembla, avoit beaucoup de mon air et de ma tournure, et pendant qu'ils se consultoient entre eux, il crut entendre l'autre lui donner le nom d'Osbaldistone. La déclaration portoit encore qu'ayant pris des informations sur les principes de la famille qui portoit ce nom, ledit déclarant avoit appris qu'ils étoient des plus équivoques, le ministre presbytérien chez qui il s'étoit arrêté après sa funeste rencontre lui ayant fait entendre que tous les membres de cette famille n'avoient jamais cessé d'être papistes et jacobites depuis le temps de Guillaume-le-Conquérant.

D'après toutes ces puissantes raisons, il m'accusoit d'être complice de l'attentat commis sur sa personne, ajoutant qu'il voyageoit alors pour le

gouvernement, qu'il étoit chargé de papiers importants et d'une somme considérable dont la majeure partie consistoit en billets de banque qu'il devoit remettre, suivant ses instructions, à certaines personnes en place et possédant la confiance du ministère en Écosse.

Ayant entendu cette accusation extraordinaire, je répondis que les circonstances sur lesquelles elle étoit fondée n'étoient pas de nature à pouvoir autoriser aucun magistrat à attenter à ma liberté. Je convins que je m'étois un peu amusé des terreurs de M. Morris, mais que, s'il avoit eu le moindre bon sens, il eût vu dans ce badinage plutôt un motif de sécurité que de crainte. J'ajoutai que je ne l'avois pas retrouvé depuis l'instant de notre séparation, et que si le malheur dont il se plaignoit lui étoit réellement arrivé, je n'avois pris aucune part à une action aussi indigne de mon caractère et du rang que je tenois dans la société : que l'un des voleurs s'appelât Osbaldistone, ou que ce nom eût été prononcé dans le cours de la conversation qu'ils tinrent ensemble, c'étoit une circonstance sans aucun poids. Quant à la défaveur qu'on vouloit jeter sur mes principes, j'étois prêt à prouver, à la satisfaction du juge, du clerc, et du témoin lui-même, que j'étois de la même religion que son ami le ministre presbytérien, que j'avois été élevé en

sujet fidèle dans les principes de la révolution, et que comme tel je demandois la protection des lois, protection qui avoit été assurée par ce grand événement.

Le juge s'agitoit sur sa chaise, ouvroit sa tabatière, et sembloit fort embarrassé, lorsque l'ancien procureur Jobson, avec toute la volubilité de sa profession, lut le règlement rendu dans la trente-quatrième année du règne d'Édouard III, par lequel les juges de paix sont autorisés à arrêter toutes personnes suspectes, et à les mettre en prison. Le drôle tourna même mes propres aveux contre moi : disant « que puisque je convenois que j'avois pris le caractère d'un voleur ou d'un malfaiteur, je m'étois volontairement soumis aux soupçons dont je me plaignois, et que je m'étois exposé à la susdite accusation en revêtant ma conduite des couleurs et de la livrée du crime. »

Je combattis son jargon et ses arguments avec autant d'indignation que de mépris, et finis par dire que si ma parole ne suffisoit pas, j'étois prêt à fournir caution, et que le juge ne pouvoit pas rejeter ma demande sans encourir une grande responsabilité.

— Pardonnez-moi, mon bon monsieur, pardonnez-moi, dit l'insatiable clerc, c'est un cas où l'accusé ne peut pas être admis à fournir cau-

tion; car l'arrêté rendu dans la troisième année du règne d'Édouard III dit positivement.....

M. Jobson alloit encore nous fatiguer de ses citations judiciaires lorsqu'un domestique entra, et lui remit une lettre. Il ne l'eut pas plus tôt parcourue qu'il s'écria avec ce ton d'importance d'un homme accablé d'affaires : — Bon Dieu! mais je n'aurai donc pas un instant de repos?..... Il faut que je sois de tous les côtés en même temps..... En vérité, je n'y puis suffire..... Je voudrois bien qu'on pût trouver quelque personne intègre pour m'aider dans l'exercice de mes fonctions.

— Dieu m'en préserve! dit le juge entre ses dents, c'est déjà bien assez d'un....

— La lettre que je reçois est pour une affaire pressante....

— Encore des affaires! s'écria le juge alarmé.

— Celle-ci m'est personnelle, reprit gravement M. Jobson : le vieux Gaffer Rutledge de Crimes-Hill, est cité à comparoître dans l'autre monde, et il m'envoie prier de mettre ordre à ses affaires dans celui-ci.

— Partez, partez vite, s'écria M. Inglewood, charmé du répit que l'absence de son clerc lui donneroit.

— Mais cependant, dit Jobson en revenant sur ses pas, si ma présence est nécessaire ici, j'aurai expédié le mandat d'arrêt en une minute, et le

constable est en bas. Vous avez entendu, ajouta-t-il en baissant la voix, l'opinion de M. Rashleigh.... Il parloit si bas, que je n'entendis pas la fin de la phrase.

— Je vous dis que non, non, et mille fois non, s'écria le juge nous ne ferons rien jusqu'à votre retour.... Allons, passez la bouteille, monsieur Morris. Ne vous laissez pas abattre, monsieur Osbaldistone....; et vous, ma rose du désert, un petit verre de vin pour ranimer les couleurs de vos jolies petites joues.

Diana sortit de la rêverie dans laquelle elle avoit paru plongée pendant cette discussion. — Non, juge, répondit-elle, en affectant une gaîté folâtre que son ton démentoit, je craindrois de faire passer mes couleurs sur un endroit de ma figure où elles ne paroîtroient pas avec beaucoup d'avantage. Mais je ne vous en ferai pas moins raison; et elle remplit un verre d'eau, qu'elle but précipitamment.

Quoique son agitation fût visible et qu'elle donnât de fréquents signes d'impatience, à peine y fis-je attention, car j'étois contrarié au dernier point des nouveaux obstacles qui empêchoient d'examiner sur-le-champ l'impertinente accusation qu'on m'avoit intentée. Mais le juge ne vouloit pas entendre parler d'affaires en l'absence de son clerc, incident qui paroissoit lui causer

autant de joie qu'un jour de congé à un écolier. Il continua à faire tous ses efforts pour égayer ses hôtes, qui, chacun par des raisons différentes, n'étoient pas fort disposés à partager sa bonne humeur. — Allons, maître Morris, vous n'êtes pas le premier homme qui ait été volé, je crois.... Vos soupirs ne vous rendront pas ce que vous avez perdu... Et vous, monsieur Frank Osbaldistone, vous n'êtes pas le premier étourdi qui ait crié halte-là à un honnête homme. Il y avoit Jack Winterfield, dans mon jeune temps, qui voyoit la meilleure compagnie du comté. On ne rencontroit que lui aux courses de chevaux et aux combats de coqs. J'étois compère et compagnon avec Jack... Passez la bouteille, monsieur Morris: on s'altère à force de parler... Il n'y avoit pas de jour que je ne vidasse une bouteille avec lui; bonne famille, bon cœur, bon et honnête garçon, à l'exception de la peccadille qui causa sa mort... Nous boirons à sa mémoire, Monsieur; pauvre Jack Winterfield! Et puisque nous parlons de lui et de ces sortes de choses, et puisque mon damné clerc nous a débarrassés de sa présence, et que nous pouvons causer librement entre nous, monsieur Osbaldistone, si vous m'en croyez, à votre place j'arrangerois cette affaire à l'amiable; la loi est sévère, très-sévère.... Malgré toutes ses protections, le pauvre Jack a été pendu. Et

pourquoi ? Simplement pour avoir soulagé un gros fermier des environs, qui revenoit d'un marché voisin, du prix de la vente de quelques bestiaux.... Eh bien! voilà M. Morris qui est un bon diable; rendez-lui son porte-manteau, et qu'il n'en soit plus question.

Les yeux de Morris s'animèrent à cette proposition, et il commençoit à bégayer l'assurance qu'il ne désiroit la mort de personne, lorsque je coupai court à tout accommodement, en me plaignant amèrement de l'insulte que me faisoit le juge en paroissant me soupçonner coupable du crime que j'étois venu dans l'intention expresse de désavouer. Le juge ne savoit trop que répondre, lorsqu'un domestique vint annoncer qu'un étranger demandoit à parler à son honneur; et la personne qu'il avoit ainsi désignée entra dans la chambre sans plus de cérémonie.

CHAPITRE IX.

« L'un des voleurs revient ! tenons-nous sur nos gardes....
« Mais pourqooi me troubler ? Si près de la maison,
« Sans peine je pourrai le mettre à la raison. »

La Veuve.

— Un étranger ! répéta le juge ; que ce ne soit pas pour affaire, ou.....!

L'étranger lui-même coupa court à ses protestations.

— L'affaire qui m'amène est d'une nature importante, répondit monsieur Campbell, car c'étoit lui, ce même Écossais que j'avois vu à Northallerton ; — je prie votre honneur d'y donner sans tarder toute l'attention qu'elle mérite. — Je crois, monsieur Morris, ajouta-t-il en lançant sur lui un regard ferme et presque menaçant, je crois que vous savez bien qui je suis ; vous n'avez sans doute pas oublié ce qui s'est passé lors de notre dernière rencontre sur la route.

Morris étoit retombé dans la stupeur ; le frisson lui prit, ses dents claquèrent, et il donna tous les signes de la plus grande consternation.

Allons, prenez courage, dit M. Campbell, et ne faites pas claquer vos dents comme des

castagnettes. Je ne vois pas ce qui pourroit vous empêcher de dire à M. le juge que vous me connoissez, et que vous savez que je suis un homme d'honneur : vous devez venir dans mon pays, et j'aurai peut-être alors occasion de vous rendre service à mon tour.

— Monsieur, — Monsieur, — je vous crois homme d'honneur, et de plus comme vous dites, bien partagé du côté de la fortune. Oui, monsieur Inglewood, ajouta-t-il en s'efforçant vainement de donner un peu de fermeté à sa voix, je crois réellement que cet homme est tel que je viens de dire.

— Et que me veut-il? demanda le juge un peu sèchement. Un homme en amène un autre comme les rimes dans « *la Maison que Jack a bâtie* », et je ne puis avoir ni repos ni entretien paisibles.

— Au contraire, Monsieur, reprit Campbell, je viens pour abréger une procédure qui vous tourmente.

— Par mon âme ! alors soyez le bienvenu autant que jamais Écossais le fut en Angleterre : mais continuez, et dites-nous de suite tout ce que vous avez à nous apprendre.

— Je présume que cet homme vous a dit qu'il y avoit avec lui une personne du nom de

Campbell, lorsqu'il eut le malheur de perdre sa valise?

— Non, dit le juge, il n'a jamais prononcé ce nom.

— Ah! je conçois, je conçois, monsieur Morris, reprit M. Campbell; vous avez craint de compromettre un étranger qui n'entend rien aux formes judiciaires de ce pays; je vous sais gré de votre attention; mais, comme j'apprends que mon témoignage est nécessaire pour la justification de M. Francis Osbaldistone, injustement soupçonné, je vous dispense de cette précaution; vous voudrez donc bien dire à M. Inglewood s'il n'est pas vrai que nous avons voyagé ensemble pendant plusieurs milles, par suite des prières réitérées que vous m'en aviez faites à Northallerton, et que d'abord je n'avois pas voulu écouter, mais renouvelées encore avec de nouvelles instances lorsque je vous rencontrai sur la route près de Cloberry-Allers, que je me décidai, pour mon malheur, à faire un long détour afin de vous accompagner sur la route.

— C'est l'exacte et triste vérité, répondit Morris en baissant la tête pour donner son assentiment à cette longue déclaration, à laquelle il se soumit avec une triste docilité.

— Comme je présume encore, vous déclarerez

à sa Seigneurie que personne ne peut mieux que moi porter témoignage, puisque j'étois près de vous pendant toute l'affaire?

— Personne mieux que vous, assurément, reprit Morris avec un profond soupir étouffé.

— Et pourquoi diable ne l'avez-vous donc pas secouru, dit le juge, puisque, d'après la déposition de M. Morris, il n'y avoit que deux voleurs? Vous étiez deux contre deux, et vous paroissez l'un et l'autre de vigoureux gaillards?

— Veuillez observer, Monsieur, dit Campbell, que j'ai aimé toute ma vie la paix et la tranquillité. M. Morris, qui, à ce qu'on m'a dit, sert ou a servi dans les armées de Sa Majesté, et porteur, à ce qu'il paroît, d'une somme considérable, eût pu s'amuser à se défendre, s'il eût voulu; mais moi, qui n'avois qu'un très-petit bagage, et qui suis d'un naturel pacifique, je ne me souciois pas de risquer ma vie en voulant opposer quelque résistance.

Je regardai Campbell pendant qu'il prononçoit ces paroles, et je ne me rappelle pas avoir jamais vu de contraste plus frappant que celui qu'offroit l'expression de hardiesse et d'intrépidité qui animoit son regard et l'air de simplicité et de douceur qui respiroit dans son langage. Je crus même remarquer sur ses lèvres un léger sourire ironique par lequel il sembloit témoi-

gner involontairement son dédain pour le caractère tranquille et pacifique qu'il jugeoit à propos de prendre, et je ne pus m'empêcher de croire que s'il avoit été témoin de la violence faite à Morris, ce n'avoit pas été comme compagnon de souffrance, ni même comme simple spectateur.

Peut-être le juge conçut-il aussi de semblables soupçons, car il s'écria au même instant : — Sur mon âme, voilà une étrange histoire!

L'Écossais parut deviner ce qui lui passoit dans l'esprit; car il changea de ton et de manière, et bannissant cette affectation hypocrite d'humilité qui lui avoit si mal réussi, il dit avec plus de franchise et de naturel : — A dire le vrai, je suis du nombre de ces bonnes gens qui ne se soucient point de se battre, à moins qu'ils n'aient quelque chose à défendre; et mon bagage se trouvoit être fort léger lorsque nous rencontrâmes ces misérables. Mais afin que votre honneur ajoute plus de foi à ma déclaration, en connoissant mieux mon caractère, veuillez, je vous prie, jeter les yeux sur cette pièce.

M. Inglewood prit le papier, et lut à demi-voix : — Je certifie par ces présentes que le porteur de cet écrit, Robert Campbell de ***,.... (de quelque endroit que je ne puis pas prononcer, dit le juge en s'interrompant,......) est une personne de bonne famille, et d'une réputation irré-

prochable, allant en Angleterre pour ses affaires, etc., etc. Donné et scellé de notre main, à notre château d'Inver... Inverra... rara. — ARGYLE.

— C'est un certificat, Monsieur, que j'ai cru devoir demander à ce digne seigneur (il porta la main à la tête, comme pour toucher son chapeau), Mac-Callummore.

— Mac-Callum qui, Monsieur? demanda le juge.

— Mac-Callummore, qu'on appelle en Angleterre le duc d'Argyle.

— Je sais très-bien que le duc d'Argyle est un seigneur du plus grand mérite, aimant véritablement son pays. Je fus un de ceux qui se rangèrent de son côté en 1714, lorsqu'il débusqua le duc Marlborough de son commandement. Je voudrois qu'il y eût plus de seigneurs qui lui ressemblassent. C'étoit alors un honnête tory qui professoit les mêmes principes qu'Ormond; et il s'est soumis au gouvernement actuel, comme je l'ai fait moi-même, pour la tranquillité publique; car je ne saurois penser que ce grand homme n'ait eu d'autre motif, comme ses ennemis le prétendent, que la crainte de perdre sa place et son régiment. Son attestation, monsieur Campbell, est parfaitement satisfaisante; et maintenant, qu'avez-vous à nous dire au sujet du vol?

— Deux mots seulement, monsieur Inglewood;

c'est que M. Morris pourroit en accuser l'enfant nouveau-né, ou m'en accuser moi-même, avec autant de raison qu'il en accuse ce jeune gentilhomme. Je viens librement vous faire ma déposition, et je jure qu'elle est sincère. Je déclare donc que non-seulement la personne qu'il prit pour M. Osbaldistone étoit un homme plus petit et plus gros que monsieur, mais qu'encore, car le hasard me fit apercevoir sa figure dans un moment où son masque se détacha, il avoit des traits tout différens. Et je crois, ajouta-t-il, en regardant fixement M. Morris avec une expression qui fit trembler le pauvre accusateur, je crois que M. Morris conviendra que j'étois plus en état que lui d'examiner ceux qui nous attaquoient, ayant, j'ose le croire, mieux conservé mon sang-froid.

— J'en conviens, Monsieur, j'en conviens parfaitement, dit M. Morris en se rejetant en arrière, dès qu'il vit M. Campbell s'approcher de lui pour appuyer son appel. Je suis prêt, Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Inglewood, à rétracter ma déposition contre M. Osbaldistone, et je vous prie, Monsieur, de lui permettre d'aller vaquer à ses affaires, et à moi aussi, Monsieur, d'aller vaquer aux miennes. M. Campbell désire peut-être vous parler en particulier, et je suis très-pressé de partir.

— Dieu soit loué! voilà toujours une affaire de

moins, dit le juge en jetant au feu les déclarations. A présent, vous êtes entièrement libre, monsieur Osbaldistone; et vous, monsieur Morris, vous voilà tranquille.

— Oui, dit Campbell en regardant Morris, qui approuvoit les observations du juge par une piteuse grimace, tranquille comme un reptile sous la herse d'un laboureur. Mais ne craignez rien, monsieur Morris, nous allons partir ensemble; je vous escorterai jusqu'à la grande route, où nous nous séparerons; et, si nous ne nous revoyons pas bons amis en Écosse, ce sera votre faute.

— Avec ce même regard de consternation et de détresse que jette le criminel condamné à mort, lorsqu'on vient lui annoncer que la charrette l'attend, M. Morris se leva; mais quand il fut sur ses jambes, il parut hésiter : — Je vous dis de ne rien craindre, répéta Campbell; je vous tiendrai parole. Que savez-vous si nous ne pourrions pas apprendre quelque part des nouvelles de votre valise, si, au lieu de rester là planté comme un terme, vous voulez suivre de bons conseils? Nos chevaux sont prêts; dites adieu à M. Inglewood, et partons.

Morris nous fit ses adieux, sous l'escorte de M. Campbell; mais il paroît que ses craintes revinrent l'assaillir dans l'antichambre; car j'enten-

dis Campbell lui réitérer ses assurances de protection.—Par l'âme de mon corps, vous êtes aussi en sûreté que l'enfant dans le sein de sa mère... Comment diable! vous avez de la barbe, et vous n'avez pas plus de courage qu'une perdrix! Allons venez avec moi, et soyez homme une fois pour toutes.

La voix se perdit dans l'éloignement, et l'instant d'après, nous entendîmes les pas des chevaux qui sortoient de la cour.

La joie que M. Inglewood éprouva de voir se terminer si facilement une affaire qui lui eût donné beaucoup de trouble et d'embarras fut un peu tempérée par la réflexion que son clerc pourroit bien n'être pas très-content à son retour. Je vais avoir Jobson sur les épaules pour ces papiers. Peut-être n'aurois-je pas dû les brûler, après tout. Mais bah! j'en serai quitte pour lui payer ce qu'un procès eût pu lui valoir, et tout sera fini. A présent, miss Vernon, quoique je sois dans mon jour d'indulgence, et que je n'aie voulu faire arrêter personne, j'ai bien envie de décerner une prise de corps contre vous, et de vous confier à la garde de la mère Blakes, ma vieille femme de charge; nous enverrions chercher ma voisine mistress Musgrave, les miss Dawkins, et vos voisins; et pendant que le violon s'accorderoit, Frank Osbaldistone et moi, nous viderions ensemble quelques bouteilles pour nous mettre en train.

— Grand merci, magistrat, reprit miss Vernon; mais il faut que nous retournions sur-le-champ à Osbaldistone-Hall, où l'on ne sait pas ce que nous sommes devenus, pour tirer mon oncle de l'inquiétude qu'il éprouve sur le sort de mon cousin, ce qui est absolument la même chose que s'il s'agissoit d'un de ses fils.

— Je le crois sans peine, dit le juge; car lorsqu'Archie, son fils aîné, finit si déplorablement dans cette malheureuse affaire de sir John Fenwich, le vieux Hildebrand confondoit toujours son nom avec ceux de ses cinq autres enfants, et il se plaignoit de ne pouvoir jamais se rappeler lequel de ses fils avoit été pendu. Ainsi, hâtez-vous d'aller consoler sa sollicitude paternelle. Mais écoutez, charmante fleur du printemps, dit-il en prenant Diana par la main, et en l'attirant vers lui, une autre fois laissez la justice avoir son tour, sans venir mettre votre joli doigt dans son vieux pâté tout plein de fragments de latin, de chicane, et de tous les latins possibles. Diana, ma belle, en montrant le chemin aux autres dans ces marais, prenez garde de vous perdre, mon joli feu follet.

Le juge se tourna alors de mon côté, et me secouant la main avec beaucoup de cordialité :

— Vous paroissez être un bon garçon, monsieur Frank, me dit-il, et je me rappelle très-

bien votre père. Nous avons été ensemble au collége. Écoutez, mon garçon, à l'avenir ne bavardez pas tant avec les voyageurs que vous rencontrerez sur la grande route. Que diable! tous les sujets du roi ne sont pas forcés d'entendre la plaisanterie, et il ne faut pas badiner avec la justice... Ah çà, Monsieur, je vous recommande Diana. Cette pauvre enfant, elle se trouve presque isolée sur cette vaste boule du monde, libre de chevaucher et de courir partout où bon lui semble. Ayez-en bien soin, ou morbleu je me battrois avec vous, quoique j'avoue que ce ne seroit pas peu d'embarras pour moi. Et maintenant adieu; allez-vous-en, et laissez-moi avec ma pipe de tabac et mes méditations. Que dit la chanson?

« Les feuilles du tabac
« Sont bientôt consumées.
« Après quelques années
« L'homme a beau faire.... crac!
« Ses forces sont usées.

« Du jeune âge l'ardeur
« S'évapore en fumée;
« Vieillesse surannée
« Ressemble, par malheur,
« A la braise étouffée. »

Je fus charmé des étincelles de bon sens et de sentiment qui échappoient au juge au milieu de

son indolence sensuelle; je l'assurai que je profiterois de ses avis, et pris congé de l'honnête magistrat et de son toit hospitalier.

Nous trouvâmes dans la cour le domestique de sir Hildebrand que nous avions rencontré en arrivant, et à qui Rashleigh avoit dit de nous attendre. Nous partîmes aussitôt, et gardâmes le silence; car, à dire le vrai, j'étois encore si étourdi des événements extraordinaires qui s'étoient succédé dans le cours de la matinée, que je n'étois pas en état de le rompre. A la fin miss Vernon s'écria, comme si elle ne pouvoit plus contenir les réflexions qui l'agitoient :

Rashleigh est un homme étonnant, inconcevable, et surtout bien à craindre! Il fait tout ce qu'il veut; tous ceux qui l'entourent ne sont que des marionnettes qu'il fait agir à son gré : il a un acteur prêt à jouer tous les rôles qu'il imagine, et son esprit inventif lui fournit des expédients qui ne manquent jamais de lui réussir.

— Vous croyez donc, lui dis-je, répondant plutôt à ce qu'elle vouloit dire qu'à ce qu'elle disoit réellement, vous croyez donc que M. Campbell, qui, arrivé si à propos, a enlevé mon brave accusateur comme un faucon enlève une perdrix, étoit un agent de M. Osbaldistone.

— Je le soupçonne, reprit Diana, et je doute fort qu'il fût venu si à point nommé, si le hasard

ne m'eût pas fait rencontrer Rashleigh dans la cour de M. Inglewood.

— En ce cas, c'est à vous que je dois tous mes remercîments, ma belle libératrice.

— Oui, mais supposons que vous les ayez payés et que je les ai reçus, ajouta-t-elle avec un gracieux sourire, car je n'ai nulle envie de les entendre, ou bien, si vous le voulez, réservez-les pour ma première insomnie, je réponds de leur effet. En un mot, monsieur Frank, je désirois trouver l'occasion de vous être utile, je suis charmée qu'elle se soit offerte, et n'ai qu'une grâce à vous demander en retour, c'est de n'en plus parler. — Mais quel est cet homme qui vient au grand galop à votre rencontre, monté sur son petit bidet? Eh! Dieu me pardonne, c'est l'homme subalterne de la loi, l'honnête M. Joseph Jobson.

En effet c'étoit M. Jobson lui-même qui venoit en toute hâte, et, comme nous le vîmes bientôt, de très-mauvaise humeur. Il s'approcha de nous, et arrêta son cheval pour nous parler.

Ainsi, Monsieur.... Ainsi, miss Vernon... Oui... Je vois ce que c'est. La caution a été acceptée pendant mon absence.... Je voudrois bien savoir qui a dressé l'acte, voilà tout. Si monsieur le juge emploie souvent cette forme de procédure, je lui conseille de chercher un autre clerc, voilà tout; car bien certainement je donnerai ma démission.

—Oh! ne lui faites pas une semblable menace, monsieur Jobson, reprit Diana, car il est homme à vous prendre au mot. Mais comment se porte le fermier Rutledge? J'espère que vous l'avez trouvé en état de vous dicter son testament.

Cette question sembla augmenter la rage de l'homme de loi. Il regarda miss Vernon avec un air de dépit et de ressentiment si prononcé que je fus violemment tenté de lui appliquer mon fouet sur les épaules; mais heureusement je sus me contenir en songeant au peu d'importance d'un semblable individu.

Le fermier Rutledge, Miss, dit le clerc à qui l'indignation ôtoit presque l'usage de la parole, le fermier Rutledge se porte aussi bien que vous. Il n'a jamais été malade, et c'est un horrible tour qu'on a voulu me jouer.

—Est-il possible, reprit miss Vernon, en affectant le plus grand étonnement?

—Oui, Miss, reprit le scribe en fureur; et ce brutal de fermier m'a appelé chicaneur..... Chicaneur, Madame.....! Et il m'a dit que je ne cherchois qu'à soutirer de l'argent! Et je ne vois pas pourquoi ce reproche s'adresseroit plutôt à moi qu'à tout autre de mes confrères, Madame..... A moi qui suis clerc de la justice de paix, en vertu des lois rendues dans la trente-troisième année du règne d'Henri VIII, et dans la première de celui

de Guillaume,..... du roi Guillaume, Madame, de glorieuse et éternelle mémoire, de ce grand roi qui nous a délivrés des papistes et des prétendants, miss Vernon.

— C'est un drôle bien hardi, que ce Gaffer Rutledge, reprit Diana, qui se plaisoit à augmenter sa rage. Mais s'en est-il tenu aux paroles, mon bon monsieur Jobson? Êtes-vous bien sûr qu'il ne vous a pas battu?

— Me battre, Miss? Vos réflexions sont bien singulières. J'aurois voulu voir qu'il eût osé me toucher! Je suis étonné, Madame....

— Je suis étonné, Monsieur, que vous vous permettiez de parler d'une manière aussi inconvenante à miss Vernon, lui dis-je en l'interrompant; et si vous ne changez pas de ton je pourrai bien vous châtier moi-même.

— Me châtier, Monsieur!..... Moi, Monsieur! savez-vous bien à qui vous parlez?

— Oui, Monsieur, fort bien. Vous dites que vous êtes clerc de la justice de paix; Gaffer Rutledge dit que vous êtes un chicaneur, et je ne vois rien dans tout cela qui vous autorise à être impertinent à l'égard d'une dame.

Miss Vernon mit la main sur mon bras, et s'écria : — Non, monsieur Frank, je ne souffrirai pas que vous maltraitiez M. Jobson. Il ne m'inspire pas assez de charité pour vous per-

mettre de le toucher seulement du bout de votre fouet. Comment ! je suis sûr qu'il vivroit là-dessus au moins pendant trois mois. D'ailleurs vous avez déjà blessé suffisamment sa sensibilité; vous l'avez appelé impertinent.

— Je m'inquiète peu de ce qu'il dit, Miss, dit le clerc d'un ton un peu moins insolent : impertinent n'est pas un mot qui puisse être matière à procès, mais chicaneur est un terme hautement injurieux; Gaffer Rutledge l'apprendra à ses dépens, lui et tous ceux qui le répéteront malheureusement pour troubler la paix publique et m'enlever ma bonne réputation.

— Que dites-vous là, monsieur Jobson, reprit Diana, ne savez-vous pas qu'où il n'y a rien le roi lui-même perd ses droits? Et quant à votre réputation, si quelqu'un veut vous l'enlever, laissez-le faire; ce sera une triste acquisition pour lui; je vous féliciterai d'en être débarrassé.

— Très-bien, Madame.... Bonsoir, Madame..... Il y a des lois contre les papistes, voilà tout, et tout iroit bien mieux si elles étoient strictement exécutées. Par le trente-quatrième statut d'Édouard VI, il y a des peines décrétées contre toute personne qui se trouveroit avoir des manuels, des graduels ou des légendes...... Il y a des peines contre les papistes qui refusent de prêter serment... Il y en a contre ceux qui

entendent la messe. Voyez le trente-troisième statut de la reine Élisabeth, et le troisième du roi Jacques. Tout catholique doit, en payant double taxe, faire enregistrer.....

—Voyez la nouvelle édition des Statuts, revus, corrigés et augmentés, par Joseph Jobson, greffier de la justice de paix, dit miss Vernon.

—Ainsi donc, continua Jobson,—car je parle pour vous Diana Vernon, fille non mariée, et papiste, vous êtes tenue de vous rendre à votre demeure, par le plus court chemin, sous peine d'être regardée comme coupable de félonie envers le roi. Vous êtes tenue de demander passage aux bacs publics et de n'y pas rester plus d'un flux et reflux, et à moins de le trouver dans de tels lieux, vous devez marcher chaque jour dans l'eau jusqu'aux genoux, en essayant d'atteindre la rive opposée.

—C'est, je suppose, dit miss Vernon, une sorte de pénitence protestante pour mes erreurs de catholique. Eh bien! je vous remercie de l'information, monsieur Jobson, et m'en vais au plus vite, bien résolue de garder dorénavant le logis. Adieu, mon bon monsieur Jobson, miroir de la courtoisie judiciaire!

—Bonsoir, bonsoir, Madame, et rappelez-vous qu'il ne faut pas plaisanter avec la loi.

Et nous continuâmes notre chemin.

— N'est-il pas cruel, dit miss Vernon, pour des personnes honnêtes et bien nées, de se voir exposées à l'impertinence officielle d'un méchant coureur d'affaires?.... Et pourquoi? Parce que notre croyance est celle que tout le monde professoit il n'y a pas beaucoup plus de cent ans... Car assurément notre religion a du moins l'avantage de l'ancienneté.

— J'étois violemment tenté de lui briser les os, répondis-je.

— Vous auriez agi en franc étourdi ; et cependant si mon poing avoit été un peu plus lourd, je crois que je lui en aurois fait sentir la pesanteur. Ah! il y a trois choses pour lesquelles je suis bien à plaindre.

— Et quelles sont ces trois choses, miss Vernon?

— Me promettez-vous toute votre compassion si je vous les dis?

— En pouvez-vous douter, m'écriai-je en rapprochant mon cheval du sien, et éprouvant un intérêt que je ne cherchai pas à déguiser.

— Eh bien, voici mes trois sujets de plainte, car, après tout, il est doux d'inspirer la compassion. D'abord, je suis fille et ne suis pas garçon, et je passerois pour folle si je faisois la moitié des choses qui me passent par la tête;

tandis qu'avec votre heureuse prérogative de faire tout ce que vous voulez, je pourrois me livrer à mes caprices, et exciter encore des transports d'admiration.

— Voilà un point sur lequel je ne saurois vous plaindre autant que vous le désirez; car le malheur est si général qu'il vous est commun avec la moitié du genre humain, et l'autre moitié.....

— Est si bien partagée qu'elle est jalouse de ses prérogatives, interrompit miss Vernon; j'oubliois que vous êtes partie intéressée. Chut! ajouta-t-elle, voyant que j'allois parler. Je me doute que ce doux sourire est la préface d'un joli compliment que vous préparez sur les avantages que retirent les amis et les parens de Diana Vernon de ce qu'elle est née un de leurs ilotes; mais épargnez-vous la peine de le prononcer, mon cher cousin, et voyons si nous nous entendrons mieux sur le second point de la plainte que je porte contre la fortune. Comme diroit ce vilain procureur que nous quittons, je suis d'une secte opprimée et d'une religion proscrite, et loin que ma dévotion me fasse honneur, parce que j'adore Dieu comme l'adoroient mes ancêtres, mon cher ami le juge Inglewood peut m'envoyer à la maison de correction, et me dire

ce que le vieux Pembroke dit à l'abbesse de Wilton lorsqu'il s'empara de son couvent : Allez filer, femme, allez filer.

— Ce n'est pas un mal sans remède, dis-je gravement. Consultez quelques-uns de nos ministres les plus éclairés, ou plutôt consultez votre jugement, miss Vernon; et vous verrez que les points sur lesquels notre religion diffère de celle dans laquelle vous avez été elevée.....

— Chut! dit miss Vernon et mettant un doigt sur la bouche, chut! pas un mot de cela. Abandonner la foi de mes pères!.... Me conseilleriez-vous, si j'étois homme, d'abandonner leurs bannières, lorsque le sort des combats se déclareroit contre eux, pour aller, comme un lâche, me joindre à l'ennemi triomphant?

— J'honore votre fermeté, miss Vernon; et quant aux inconvénients auxquels elle vous expose, tout ce que je puis vous dire, c'est que les blessures que nous recevons pour ne pas commettre une lâcheté portent leur baume avec elles.

— Allons, je vois que je n'ai pas beaucoup de pitié à attendre de vous, insensible que vous êtes. Le caprice d'un magistrat peut m'envoyer au premier jour battre le chanvre et filer le lin, et vous voyez cela avec la plus belle indiffé-

rence !.... Je me plains d'être condamnée à porter une coiffe et des dentelles au lieu d'un chapeau et d'une cocarde, et vous riez au lieu de prendre part à mes peines..... En vérité, il est fort inutile que je vous apprenne la troisième cause de mes regrets.

— Non, ma chère miss Vernon ; ne me retirez pas votre confiance, et je vous promets que le triple tribut de sympathie dont je vous suis redevable sera payable fidèlement et en totalité au récit de votre troisième grief, pourvu que ce ne soit pas un malheur qui vous soit commun avec toutes les femmes, ni même avec tous les catholiques d'Angleterre qui sont encore plus nombreux que nous autres protestants, par zèle pour l'église et l'état, ne serions tentés de le désirer.

— C'est un malheur, dit miss Vernon d'une voix altérée, et avec un sérieux que je ne lui avois pas encore vu, c'est un malheur qui mérite bien la compassion. Je suis, comme vous l'avez déjà pu observer, naturellement franche et sans réserve ; une bonne fille, sans prétention, sans défiance, qui voudrois n'avoir de secret pour personne, et causer librement avec ses amis ; cependant telle est la singulière position dans laquelle il a plu au destin de me placer que j'ose à peine

dire un mot, dans la crainte des conséquences qu'il peut avoir, non pas pour moi, mais pour d'autres.

— C'est en effet un malheur auquel je prends bien sincèrement part, miss Vernon, mais que je n'aurois jamais soupçonné.

—Oh! monsieur Osbaldistone, si vous saviez, si quelqu'un savoit combien il est quelquefois difficile de cacher sous un front riant un cœur au désespoir, vous auriez pitié de moi... Je fais mal peut-être de vous parler avec autant de franchise sur ma situation..... Mais vous avez de l'esprit, de la pénétration. Vous ne manquerez pas de me faire mille questions sur les événements qui sont arrivés aujourd'hui, sur la part que Rashleigh a eue à votre délivrance, sur mille autres points qui fixeront nécessairement votre attention. Moi je n'aurois pas le courage de vous répondre avec la finesse et la fausseté nécessaires; vous verriez aisément que je vous trompe; vous me croiriez fausse et dissimulée, et je perdrois votre estime et la mienne. Il vaut mieux vous dire d'avance: Ne me faites pas des questions, il n'est pas en mon pouvoir d'y répondre.

Miss Vernon dit ces mots d'un ton pénétré qui ne pouvoit manquer de faire sur moi la plus vive impression. Je l'assurai qu'elle n'avoit à craindre ni que je l'accablasse de questions im-

pertinentes, ni que je prisse en mauvaise part son refus de répondre à celles qui pourroient me paroître raisonnables, ou du moins naturelles. — J'étois trop redevable, ajoutai-je, à l'intérêt qu'elle avoit pris à mes affaires, pour abuser de l'occasion que sa bonté m'avoit offerte pour vouloir pénétrer les siennes. J'espérois seulement que si mes services pouvoient lui être utiles, elle n'hésiteroit pas à les employer.

— Je vous remercie, reprit-elle, et je vous crois sincère. Votre voix n'a pas le son du carillon monotone appelé compliment; c'est celle d'une personne qui sait à quoi elle s'engage. Si..., mais c'est impossible. Cependant, si l'occasion s'en présente, je vous demanderai si vous vous rappelez cette promesse. Quand même vous l'auriez oubliée, je ne vous en serois pas moins obligée; car il suffit que vous soyez sincère à présent. Il peut arriver bien des circonstances qui changent vos sentiments avant que je vous prie, si c'est une prière que je dois vous faire, de secourir Diana comme si vous étiez son frère.

— Fussé-je son frère, m'écriai-je, je n'aurois pas plus d'empressement à la servir! Et à présent je ne dois sans doute pas demander si c'est volontairement et par amitié que Rashleigh a travaillé à ma justification?

— Non pas à moi; mais vous pouvez le deman-

der à lui-même; et soyez sûr qu'il vous répondra *oui*, car toutes les fois qu'il peut se faire un mérite d'une bonne action, il ne manque jamais de se l'approprier.

— Et je ne dois pas demander non plus si ce Campbell n'est pas lui-même la personne qui a enlevé à M. Morris son porte-manteau, ou si la lettre que notre ami M. Jobson a reçue pendant que nous étions chez M. Inglewood n'étoit pas une ruse pour l'entraîner loin du lieu de l'action, et l'empêcher de mettre obstacle à ma délivrance? Et je ne dois pas demander.....

— Vous ne devez rien me demander à moi, dit miss Vernon; ainsi il est inutile de chercher à poser les limites que votre curiosité ne doit pas franchir. Vous devez penser de moi tout aussi favorablement que si j'avois répondu à toutes ces questions et à vingt autres encore avec ce ton libre et dégagé qu'il est si facile à Rashleigh de prendre, mais que pour moi il m'est impossible de contrefaire. Écoutez: toutes les fois que je porterai la main au menton, de cette manière, ce sera signe que je ne pourrai point m'expliquer sur le sujet qui occuperoit alors votre attention. Il faut que j'établisse des signaux de correspondance avec vous; car vous allez être mon confident et mon conseiller, à la seule exception que vous ne saurez rien de mes affaires.

— Rien de plus raisonnable, repris-je en riant; et vous pouvez compter que la sagacité de mes conseils répondra à l'étendue de votre confiance.

Telle fut à peu près la conversation qui nous occupa pendant la route, et nous arrivâmes à Osbaldistone-Hall au moment où la famille étoit déjà livrée à ses orgies.

— Qu'on nous serve à dîner dans la bibliothéque, dit miss Vernon à un domestique. Il faut bien que j'aie pitié de vous, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, et que je pourvoie à ce que vous ne mouriez pas de faim dans cette maison brutalement hospitalière, autrement je ne sais pas trop si je devrois vous montrer ma retraite. Cette bibliothéque est mon autre favori. C'est le seul coin de toute la maison où je sois à l'abri des orang-outangs, mes cousins. Ils n'y mettent jamais les pieds, dans la crainte, je crois, que les in-folio ne viennent à tomber et ne leur fracassent le crâne : car c'est la seule impression qu'ils puissent faire sur leur cervelle. Suivez-moi.

Je la suivis par un long détour de corridors et de passages, de galeries et d'escaliers, et je finis par entrer avec elle dans la bibliothéque.

CHAPITRE X.

« Dans eette solitude
« Elle venoit souvent se livrer à l'étude,
« Et pour l'instant du moins oublioit ses malheurs. »
Anonyme.

La bibliothéque d'Osbaldistone-Hall étoit une chambre obscure, dans laquelle d'antiques tablettes de bois de chêne plioient sous le poids des lourds in-folio, si chers au dix-septième siècle, d'où, s'il est permis de le dire, nous avons distillé la matière de nos in-quarto et in-octavo; qui, passés encore une fois par l'alambic, pourront, si nos enfants sont encore plus frivoles que nous, être réduits en in-douze et en in-dix-huit. La collection se composoit principalement d'auteurs classiques, de livres d'histoire, et surtout de théologie. Elle étoit dans un grand désordre. Les prêtres qui avoient rempli successivement les fonctions de chapelain au château avoient été pendant nombre d'années les seules personnes qui fussent entrées dans la bibliothéque, jusqu'à ce que l'amour de Rashleigh pour la lecture l'eût porté à troubler les vénérables insectes qui avoient tendu leurs tapisseries sur le devant des tablettes. Comme il se destinoit à l'état ecclésiastique, sa

conduite paroissoit moins absurde à son père que si c'eût été tout autre de ses enfants qui eût montré un penchant aussi étrange, et sir Hildebrand consentit à ce qu'on fit quelques réparations à la chambre, afin du moins qu'il fût possible de l'habiter. Cependant il régnoit encore un air de désordre et de vétusté dans ce vaste appartement, et les trésors de la science étoient enfouis dans une poussière épaisse qui les déroboit aux regards. La tapisserie en lambeaux, les tablettes et les livres vermoulus, le mauvais état des chaises, des pupitres et des tables ébranlées sur leur point d'appui ; l'âtre du foyer rongé de rouille et rarement animé par le feu des charbons ou la flamme d'un fagot, tout indiquoit le mépris des seigneurs du château pour la science et pour les volumes qui renferment ses trésors.

— Cet endroit vous semble un peu sauvage, dit miss Vernon en me voyant promener un regard de surprise sur l'appartement ; mais pour moi c'est un petit paradis, car j'y suis tranquille, et je ne crains pas que personne vienne m'y déranger. Rashleigh en étoit le propriétaire avec moi lorsque nous étions amis.

— Et ne l'êtes-vous plus ? fut ma question naturelle.

Son doigt se porta aussitôt sur la charmante

fossette de son menton, pour me faire sentir l'indiscrétion de ma demande.

— Nous sommes encore *alliés*, me répondit-elle, nous restons enchaînés, comme toutes les puissances confédérées, par des circonstances d'intérêt mutuel. Mais je crains que, suivant l'usage, le traité d'alliance n'ait survécu aux dispositions amicales qui l'avoient fait naître. Quoi qu'il en soit, nous sommes moins souvent ensemble, et quand il entre par cette porte, je m'enfuis par celle-ci; aussi voyant que deux personnes dans cette chambre, quelque grande qu'elle paroisse, étoient trop de moitié, il a eu la générosité de se démettre de ses droits en ma faveur; et je m'efforce de continuer à présent toute seule les études dans lesquelles il me dirigeoit autrefois.

— Et puis-je vous demander quelles sont ces études?

— Oh! vous le pouvez en toute sûreté. Vous n'avez pas à craindre de me voir lever mon petit doigt pour cette question. L'histoire et la littérature m'occupent principalement; mais j'étudie aussi la poésie et les auteurs classiques.

— Les auteurs classiques? Et les lisez-vous dans l'original?

— Tant bien que mal; Rashleigh, qui n'est pas sans instruction, m'a donné quelque teinture des langues anciennes, et de celles qui sont à

présent le plus répandues en Europe. Je vous assure que mon éducation n'a pas été entièrement négligée, quoique je ne sache ni bâtir une colerette, ni broder, ni faire un poudding, ni enfin, comme la femme du vicaire se fait un plaisir de le dire de moi, avec autant d'élégance, de bonne grâce et de politesse que de vérité, quoique je ne sache rien faire d'utile dans ce bas monde.

— Et le cours d'étude est-il de votre choix, miss Vernon, ou de celui de Rashleigh?

— Hum! dit-elle, comme si elle hésitoit de répondre à ma question? Après tout, ce n'est pas la peine de lever le doigt pour si peu de chose. Ainsi donc je vous dirai que, partie par goût, partie, par son avis, tout en apprenant à monter un cheval, et même à le seller au besoin, à franchir une barrière, à tirer un coup de fusil sans sourciller, enfin tous les talents que possèdent mes brutes de cousins, j'aimois, après ces pénibles exercices, à lire les auteurs anciens avec Rashleigh, et à m'approcher de l'arbre de la science, dont vous autres savants vous voudriez cueillir seuls les fruits, pour vous venger, je crois, de la part que notre mère commune a prise dans la grande transgression originelle.

— Et Rashleigh a pris plaisir à cultiver votre goût pour l'étude?

—Oui, je suis devenue son écolière; mais comme il ne pouvoit m'apprendre que ce qu'il savoit lui-même, il s'ensuit que je ne suis pas initiée dans la science de blanchir les dentelles ou d'ourler les mouchoirs.

—Je suppose que l'envie d'avoir une semblable écolière dut être une puissante considération pour le maître.

—Oh! si vous vous mettez à vouloir pénétrer les motifs de Rashleigh, mon doigt se lèvera, je vous en préviens. Ce n'est que sur ce qui me concerne que je puis vous répondre avec franchise. Au résumé, Rashleigh m'a cédé la jouissance exclusive de la bibliothéque, et il n'y entre jamais sans en avoir demandé et obtenu la permission : aussi ai-je pris la liberté de déposer dans cette salle quelques-uns des objets qui m'appartiennent, et que vous pouvez voir en regardant autour de vous.

—Je vous demande pardon, miss Vernon, mais j'ai beau regarder, je ne vois rien dont il soit probable que vous soyez la maîtresse.

—C'est sans doute parce que vous ne voyez pas de bergers et de bergères bien encadrés, un perroquet empaillé, ou une cage pleine d'oiseaux de Canarie, ou une boîte à ouvrage montée en or, ou une jolie toilette avec un nécessaire; ou

une épinette; ou un luth à trois cordes; ou un petit épagneul; je ne possède aucun de ces trésors, ajouta-t-elle après s'être arrêtée un instant pour reprendre haleine après une si longue énumération; mais voilà l'épée de mon ancêtre, sir Richard Vernon, tué à Shrewsbury, et cruellement calomnié par un nommé Shakspeare qui n'étoit pas sans esprit, et qui, partisan du duc de Lancastre et de ses adhérents, a dénaturé l'histoire en leur faveur. Près de cette redoutable épée est suspendue la cotte d'armes d'un autre Vernon, écuyer du prince Noir, dont le sort a été bien différent de celui de sir Richard, puisque le poëte qui prit la peine de le chanter fit plutôt preuve de bonne volonté que de talents : voici mon fusil de chasse avec une platine et un chien de nouvelle invention. Mais voilà qui parle de soi-même.

Et en parlant ainsi elle me fit remarquer un portrait en pied, peint par Vandyck, sur lequel étoit écrit en lettres gothiques : *Vernon semper viret.* — Vous paroissez surpris, me dit-elle! ne savez-vous pas que c'est notre devise, la devise des Vernon, et ne voyez-vous pas en dessous de nos armes deux flûtes croisées?

— Des flûtes! Je les aurois prises pour des sifflets d'un sou; mais ne me sachez pas mauvais gré de mon ignorance, ajoutai-je, en observant

que le rouge lui montoit au visage; il ne me siéroit pas de décrier vos armes, car je ne connois pas même les miennes.

Vous! un Osbaldistone!..... et l'avouer! s'écrie t-elle. Eh bien, Percy, Thornclif, John, Dick, Wilfred lui-même, pourront être vos maîtres : a-t-on idée d'une pareille ignorance!

Je l'avoue à ma honte, ma chère miss Vernon, les hiéroglyphes du blason sont tout aussi inintelligibles pour moi que ceux des pyramides d'Égypte.

— Comment! est-il possible? Mon oncle, mon oncle lui-même, qui a toute espèce de livre en horreur, se fait lire quelquefois Gwillim pendant les longues nuits d'hiver..... Ne pas connoître les figures du blason! à quoi pensoit donc votre père?

—Aux figures d'arithmétique, dont la plus simple lui paroît beaucoup plus importante que tout le blason de la chevalerie; mais si j'ai été assez maladroit pour ne pas reconnoître les armoiries, j'ai du moins assez de goût pour admirer ce beau portrait dans lequel je crois découvrir une ressemblance de famille avec vous.

— Est-ce réellement un beau tableau, ajouta-t-elle?

— J'ai vu plusieurs ouvrages de ce fameux ar-

tiste, répondis-je, et aucun qui me plût davantage.

—Je me connois aussi peu en peinture que vous en blason, reprit miss Vernon; mais cependant j'ai l'avantage sur vous; car j'ai toujours admiré ce portrait sans en connoître la valeur.

—Quel est le personnage qu'il représente?

—Mon grand-père, qui partagea les malheurs de Charles Ier, et, je rougis de le dire, les excès de son fils. Il dissipa follement une partie de son patrimoine; l'autre partie, mon père la vendit pour soutenir la cause de la loyauté.

—Votre père a dû beaucoup souffrir pendant les dissensions publiques?

—S'il a souffert! il a tout perdu. Sa fille, malheureuse orpheline, mange le pain des autres, soumise à leurs caprices, et forcée d'étudier leurs goûts.... Mais je suis plus fière d'avoir un tel père, que si, sacrifiant ses principes aux circonstances, plus prudent mais moins loyal, il m'eût laissée héritière de toutes les belles baronnies que sa famille possédoit autrefois.

L'arrivée des domestiques qui apportoient le dîner nous empêcha de continuer cette conversation. Notre repas ne fut pas long, et lorsqu'on eut desservi, et que les vins eurent été placés

sur la table, un domestique nous informa que M. Rashleigh avoit demandé qu'on l'avertît lorsque notre dîner seroit terminé.

— Dites-lui, répondit miss Vernon, que s'il veut descendre ici, nous serons charmés de le voir; mettez un autre verre, une autre chaise, et laissez-nous. Il faudra que vous vous retiriez avec lui lorsqu'il s'en ira, ajouta-t-elle en s'adressant à moi. Malgré toute ma libéralité, je ne puis pas accorder à un jeune homme plus de huit heures de mon temps sur les vingt-quatre; et je crois que les huit heures sont bien révolues.

— Le vieillard à la faux a couru si rapidement aujourd'hui, lui répondis-je, qu'il m'a été impossible de compter ses pas.

— Chut! dit miss Vernon, voici Rashleigh; et elle recula sa chaise, qui touchoit presque à la mienne, de manière à laisser un assez grand intervalle entre nous.

Un coup modeste frappé à la porte, une attention délicate d'ouvrir doucement lorsqu'on le pria d'entrer, une démarche en même temps humble et gracieuse, annonçoient que l'éducation que Rashleigh avoit reçue au collége de Saint-Omer répondoit bien à l'idée que je m'étois faite des manières d'un jésuite accompli. Je n'ai pas besoin de dire qu'en qualité de bon pro-

testant ces idées n'étoient pas très-favorables. — Pourquoi, dit miss Vernon, cette cérémonie de frapper à la porte, lorsque vous saviez que je n'étois pas seule?

Ces mots furent prononcés d'un ton d'impatience, comme si elle croyoit voir que l'air de réserve et de discrétion de Rashleigh couvroit quelque soupçon impertinent. — Vous m'avez appris si parfaitement la manière de frapper à cette porte, ma belle cousine, répondit Rashleigh avec le même calme et la même douceur, que l'habitude est devenue une seconde nature.

— Monsieur, reprit miss Vernon, je fais plus de cas de la sincérité que de la courtoisie.

— Courtoisie, répondit Rashleigh en style d'Amadis, est un chevalier brave, aimable, courtisan par son nom et sa profession, et très-propre à être le compagnon d'une dame.

— Mais Sincérité est le vrai chevalier, répliqua miss Vernon, et à ce titre il est le bienvenu, mon cousin. Finissons ce débat qui n'est pas fort amusant pour votre cousin Francis; asseyez-vous, et remplissez votre verre pour lui donner l'exemple. J'ai fait les honneurs du dîner pour soutenir la réputation d'hospitalité d'Osbaldistone-Hall.

Rashleigh s'assit et remplit son verre, portant ses regards de Diana sur moi, et de moi sur elle,

avec un embarras que tous ses efforts ne pouvoient entièrement déguiser. Je crus qu'il cherchoit à deviner jusqu'à quel point s'étoit étendue la confiance qu'elle avoit pu m'accorder, et je me hâtai de faire prendre à la conversation un tour qui le rassura, en lui faisant voir que Diana n'avoit point trahi ses secrets : — Miss Vernon, monsieur Rashleigh, lui dis-je, m'a commandé de vous adresser mes remercîments pour l'heureuse conclusion de la ridicule affaire que ce Morris m'avoit suscitée ; et me faisant l'injustice de craindre que ma reconnoissance ne fût pas assez vive pour me rappeler ce devoir, elle a intéressé en même temps ma curiosité, en me renvoyant à vous pour avoir l'explication du mystère auquel je parois devoir ma délivrance.

— En vérité? répondit Rashleigh ; j'aurois cru (jetant un coup d'œil perçant sur Diana) que miss Vernon m'eût servi d'interprète ; et son regard, se fixant alors sur moi, sembloit chercher à reconnoître dans l'expression de ma figure si les communications qui m'avoient été faites étoient aussi limitées que je le prétendois. Miss Vernon répondit à sa question muette par un regard décidé de mépris, tandis que, incertain si je devois repousser ses soupçons ou m'en offenser, je répondois : — Si c'est votre plaisir,

monsieur Rashleigh, de me laisser dans l'ignorance, je dois me soumettre; mais ne me refusez pas vos éclaircissements sous prétexte que j'en ai déjà obtenu; car je vous jure que je ne sais rien de relatif aux événements dont j'ai été témoin ce matin; et tout ce que j'ai pu savoir de mis Vernon, c'est que vous vous êtes employé vivement en ma faveur.

— Miss Vernon a trop fait valoir mes humbles efforts, reprit Rashleigh, quoique je n'aie rien négligé pour vous être utile. Je revenois précipitamment au château pour engager quelqu'un de notre famille à se constituer avec moi votre caution, ce qui me sembloit le moyen le plus efficace de vous servir, lorsque je rencontrai Cawmel.... Colvel.... Campbell, peu importe son nom, enfin. J'avois appris de Morris que cet homme étoit présent lorsque le vol eut lieu, et j'eus le bonheur de le décider, avec quelque peine, je l'avoue, à venir faire sa déposition pour vous disculper, et vous tirer sur-le-champ de la situation embarrassante où vous vous trouviez.

— Je vous ai une grande obligation d'avoir décidé cet homme à venir rendre témoignage en ma faveur; mais si, comme il le dit, il a été témoin du vol, je ne vois pas pourquoi il a fait

tant de difficultés pour venir en dénoncer le véritable auteur, ou disculper du moins un innocent.

— Vous ne connoissez pas, Monsieur, le caractère des Écossais, répondit Rashleigh; la discrétion, la prudence et la prévoyance sont leurs qualités dominantes; elles ne sont modifiées que par un patriotisme mal entendu, mais ardent, qui forme comme l'extérieur du boulevard moral, dont l'Écossais s'entoure et se fortifie contre les attaques du principe sublime de la philantrophie. Surmontez cet obstacle, vous trouvez une barrière encore plus difficile à franchir : l'amour de sa province, de son village, ou plutôt de sa tribu. Emportez ce second retranchement, un troisième vous arrête : son attachement pour sa propre famille, pour son père, sa mère, ses fils, ses filles, ses oncles, ses tantes, et ses cousins jusqu'au neuvième degré. C'est dans ces limites que s'épanche l'affection sociale de l'Écossais, sans que jamais elle s'étende au delà. C'est dans ces limites qu'il concentre les plus doux sentiments de la nature, sentiments qui s'affoiblissent et s'éteignent à mesure qu'ils approchent des extrémités du cercle dans lequel ils sont comme renfermés. Et vous seriez parvenu à franchir toutes ces barrières fortifiées encore par l'inclination et l'habitude, que vous vous

trouveriez arrêté par une citadelle plus forte et plus élevée, que je regarde comme imprenable : l'amour-propre, ou plutôt l'égoïsme de l'Écossais.

— Tout cela est fort éloquent, et surtout très-métaphorique, Rashleigh, dit miss Vernon qui ne pouvoit plus contenir son impatience ; je n'ai que deux objections à faire à cette belle dissertation ; d'abord elle est fausse, et quand même elle ne le seroit pas, elle n'a aucun rapport au sujet qui nous occupe.

— Cette description est exacte, ma charmante Diana, reprit Rashleigh, et, qui plus est, elle a un rapport direct au sujet. Elle est exacte, parce qu'elle n'est que le résultat d'observations profondes et réitérées faites sur le caractère d'un peuple que je puis, vous le savez vous-même, juger mieux que personne ; et elle a un rapport direct au sujet, puisqu'elle répond à la question de M. Frank, et démontre pourquoi cet Écossais circonspect, considérant que notre parent n'est ni son compatriote, ni un Campbell, ni même un de ses cousins dans aucun des degrés par lesquels ils distinguent leur généalogie ; et, par-dessus tout, ne voyant aucun avantage personnel à retirer, mais beaucoup de temps à perdre, et de peines à se donner...

— Avec beaucoup d'autres inconvénients, tout

aussi formidables, sans doute, interrompit miss Vernon, avec une ironie concentrée qui déguisoit mal son impatience,

— Oui, beaucoup d'autres encore, dit Rashleigh avec un sang-froid imperturbable. En un mot ma théorie démontre pourquoi cet homme, n'espérant aucun profit, et craignant quelques désagréments, ne céda qu'avec peine à mes instances, et se fit long-temps prier avant de consentir à venir faire sa déposition en faveur de M. Frank.

— Il me semble étonnant, observai-je, que M. Morris n'ait jamais dit au juge que Campbell étoit avec lui quand il fut attaqué par les voleurs.

— Campbell m'a dit qu'il lui avoit fait solennellement promettre de ne point parler de cette circonstance; d'après ce que je vous ai dit, vous devinez aisément ses raisons. Il désiroit retourner sur-le-champ dans son pays, sans être retardé par des procédures judiciaires qu'il eût été obligé de suivre. D'ailleurs, Campbell fait le commerce des bestiaux, et comme ses affaires sont fort étendues, et qu'il a souvent besoin de faire passer de grands troupeaux par notre comté, il ne se soucie pas d'avoir rien à démêler avec les voleurs du Northumberland qui sont les plus vindicatifs des hommes.

— Je suis prête à convenir, dit miss Vernon

d'un ton qui sembloit marquer plus qu'un simple assentiment.

— Je conviens, dis-je en résumant le sujet, de la force des raisons qui peuvent avoir fait désirer à Campbell que Morris gardât le silence; mais je ne vois pas comment il put obtenir assez d'influence sur l'esprit de cet homme pour l'engager à taire une circonstance aussi importante, au risque manifeste de faire suspecter la vérité de son histoire, si on venoit plus tard à la découvrir.

Rasleigh convint avec moi que cela étoit fort extraordinaire, et parut regretter de n'avoir pas fait plus de questions à Campbell sur ce sujet, qui lui sembloit aussi très-mystérieux. — Mais, ajouta-t-il après cette concession, êtes-vous bien sûr que Morris n'ait point dit dans sa déclaration que Campbell étoit alors avec lui?

— Je l'ai lue très-précipitamment, repris-je; mais je suis convaincu que cette circonstance n'y étoit point mentionnée, ou du moins qu'elle l'étoit si légèrement que je n'y ai point fait attention.

— C'est cela, c'est cela même, répondit Rashleigh, saisissant l'ouverture que je lui offrois, cette circonstance étoit mentionnée; mais, comme vous dites, fort légèrement: au reste il n'a pas été difficile à Campbell d'intimider Morris. Ce poltron va, m'a-t-on dit, remplir en Écosse une

petite place dépendante du gouvernement; et ayant le courage de la belliqueuse colombe ou de la souris guerrière, il peut avoir craint de mécontenter un gaillard tel que Campbell, dont la vue seule suffiroit pour l'effrayer au point de lui faire perdre la petite dose de bon sens que lui a donnée la nature. Vous avez dû remarquer que M. Campbell a quelque chose de martial et de guerrier dans la contenance.

—J'avoue que je lui ai trouvé dans la figure un air de rudesse et de fierté qui semble contraster avec sa profession. A-t-il servi dans l'armée?

—Oui... non... non pas absolument servi; mais il a, je pense, comme tous ses compatriotes, appris à manier un mousquet. Chaque Écossais est soldat, et il porte les armes depuis l'enfance jusqu'au tombeau. Pour peu que vous connoissiez votre compagnon de voyage, vous jugerez aisément qu'allant dans un pays où les habitants se font souvent justice eux-mêmes il a dû avoir grand soin d'éviter d'offenser un Écossais. Mais votre verre est encore plein, et je vois qu'en ce qui concerne la bouteille vous ne faites pas plus d'honneur que moi au nom que nous portons. Si vous voulez venir dans ma chambre, nous ferons ensemble une partie de piquet.

Nous nous levâmes pour prendre congé de

miss Vernon, qui pendant que Rashleigh parloit avoit paru plusieurs fois violemment tentée de l'interrompre. Au moment où nous allions sortir, le feu qui avoit couvé sourdement éclata tout à coup.

—Monsieur Osbaldistone, me dit-elle, vous pourrez vérifier vous-même si les insinuations de Rashleigh au sujet de MM. Campbell et Morris sont justes et fondées. Mais ce qu'il dit des Écossais est une atroce imposture : il calomnie indignement l'Écosse, et je vous prie de ne pas ajouter foi à son témoignage.

—Peut-être me sera-t-il assez difficile de vous obéir, miss Vernon; car je dois avouer que je n'ai pas été élevé dans des sentiments très-favorables pour nos voisins du Nord.

—Oubliez donc, Monsieur, cette partie de votre éducation, reprit-elle avec chaleur, et souffrez que la fille d'une Écossaise vous conjure de respecter le pays qui donna naissance à sa mère, jusqu'à ce que vous puissiez motiver vos préventions. Gardez votre haine et votre mépris pour l'hypocrisie, la duplicité et la bassesse; voilà ce qu'il faut haïr et mépriser; et voilà ce que vous pouvez trouver sans quitter l'Angleterre. Adieu, Messieurs, je vous souhaite le bonsoir.

Et elle fit un geste pour nous montrer la porte, de l'air d'une princesse qui congédie sa suite.

Nous nous retirâmes dans la chambre de Rashleigh, où un domestique nous apporta du café et des cartes. Voyant que Rashleigh vouloit ne donner que de vagues éclaircissements, je résolus de ne pas le questionner davantage. Sa conduite paroissoit enveloppée d'un mystère que je voulois approfondir; mais l'instant n'étoit pas favorable, et il falloit attendre qu'il ne fût pas aussi bien sur ses gardes. Nous commençâmes notre partie; et quoique nous l'eussions à peine intéressée, le caractère fier et ambitieux de mon adversaire perçoit jusque dans ce futile amusement. Il paroissoit connoître parfaitement les règles du jeu; mais au lieu de les suivre et de jouer *sagement*, il visoit toujours aux grands coups, et hasardoit tout dans l'espoir de faire son adversaire pic, repic ou capot. Dès que l'intervention d'une ou de deux parties de piquet, comme la musique des entr'actes au théâtre, eut interrompu le cours que la conversation avoit prise, Rashleigh parut se lasser d'un jeu qu'il ne m'avoit peut-être proposé que par politique, et nous nous mîmes à causer ensemble de choses indifférentes.

Quoiqu'il eût plus d'instruction que de véritable sagesse, et qu'il connût mieux l'esprit des hommes que les principes de morale qui doivent les diriger, jamais je ne m'étois trouvé avec une personne dont la conversation fût plus agréable

et plus séduisante. Le choix des expressions les plus heureuses et des images les plus variées ajoutoit encore au prestige d'une voix pure et mélodieuse. Il ne parloit jamais avec emphase, ni avec jactance, et il avoit l'art de ne jamais lasser la patience ni fatiguer l'attention de ceux qui l'écoutoient. J'avois vu tous ceux qui vouloient briller en société accumuler péniblement leurs idées, et, comme ces nuages qui s'amoncellent sur nos têtes et crèvent ensuite avec fracas, vous inonder d'un torrent scientifique qui s'épuise d'autant plus vite qu'il est d'abord plus rapide et plus majestueux. Mais les idées de Rashleigh se succédoient l'une à l'autre, et s'insinuoient dans l'âme de l'auditeur comme ces eaux pures et fécondes qui, jaillissant d'une source intarissable, viennent baigner la prairie en suivant une pente douce et naturelle. Retenu auprès de lui par un charme irrésistible, ce ne fut qu'à près de minuit que je pus me décider à le quitter; et lorsque je fus dans ma chambre, il m'en coûta vivement de me rappeler le caractère de Rashleigh, tel que je me l'étois représenté avant ce tête-à-tête.

Tel est, mon cher Tresham, l'effet du plaisir, qui émousse notre pénétration et endort notre jugement, que je ne puis le comparer qu'aux goûts de certains fruits, en même temps doux et acides, qui nous mettent hors d'état de faire cas des mets qui nous sont ensuite présentés.

CHAPITRE XI.

« Eh, bon Dieu, je vous prie,
« Pourquoi cet air triste et rêveur ?
« Engendre-t-on mélancolie
« Dans le château de Bulwarie,
« Dans le manoir d'un bon buveur ? »

Vieille ballade écossaise.

Le lendemain se trouvoit être un dimanche, jour qui paroissoit bien long aux habitants d'Osbaldistone-Hall; car après la célébration de l'office divin, auquel toute la famille ne manquoit jamais d'assister, chaque individu, à l'exception de Rashleigh et de miss Vernon, sembloit possédé du démon de l'ennui. Le récit de l'embarras dans lequel je m'étois trouvé la veille amusa sir Hildebrand pendant quelques minutes, et il me félicita de n'avoir pas été coucher au donjon de Morpeth, de la même manière qu'il m'eût félicité de ne m'être pas cassé une jambe en tombant de cheval.

— L'affaire a bien tourné, mon garçon; mais ne te hasarde pas tant une autre fois. Que diable, la route du roi doit être sûre pour tous les voyageurs, qu'ils soient wighs, qu'ils soient torys.

— Et croyez-vous, Monsieur, que j'aie jamais

pensé à détruire cette sécurité? En vérité, c'est la chose du monde la plus provoquante que tout le monde s'accorde à me regarder comme coupable d'un crime que je méprise, que je déteste, et qui d'ailleurs m'eût exposé à perdre justement la vie pour avoir voulu violer les lois de mon pays!

— C'est bon, c'est bon, garçon; qu'il n'en soit plus question : personne n'est forcé de s'accuser soi-même. Pardieu, tu fais bien de t'en tirer le mieux possible : du diable si je n'en ferois pas autant à ta place!

Rashleigh vint à mon secours; mais il me sembla que ses arguments étoient plutôt pour conseiller à son père de feindre d'être persuadé par mes protestations d'innocence que pour me justifier complétement.

— Dans votre maison, mon cher monsieur,... et votre propre neveu!... vous ne continuerez pas plus long-temps, j'en suis sûr, à blesser ses sentiments en paroissant révoquer en doute ce qu'il a tant d'intérêt à affirmer. Vous méritez assurément toute sa confiance, et soyez certain que si vous pouviez lui rendre quelque service dans cette étrange affaire, il auroit recours à votre bonté. Mais mon cousin Frank a été déclaré innocent, et personne n'a droit de le supposer coupable. Pour moi, je n'ai pas le moindre doute de son innocence, et

l'honneur de notre famille exige que nous la défendions envers et contre tous.

— Rashleigh, dit son père en le regardant fixement, tu es une fine mouche,.... tu as toujours été trop fin pour moi,... prends garde que toutes tes finesses ne tournent mal : deux têtes sous un même bonnet ne sont pas conformes aux règles du blason;... et à propos de blasons, je vais aller lire Gwillim.

Il annonça cette résolution avec un long bâillement aussi irrésistible que celui de la déesse dans la Dunciade; ce bâillement fut répété à plusieurs reprises par ses géants de fils, à mesure qu'ils se dispersoient pour aller chercher des passe-temps analogues à leur caractère : Percy, pour percer un tonneau de bière; Thornclif, pour livrer la guerre aux mouches, faute d'autres victimes; John, pour couper des pieux dont il vouloit entourer un champ; Dick, pour faire un tour à l'écurie; et Wilfred, pour jouer tout seul à croix et à pile sa main droite contre sa gauche. Miss Vernon s'étoit retirée dans la bibliothéque.

Je restai seul avec Rashleigh dans la vieille salle à manger, d'où les domestiques, en faisant autant de bruit et si peu d'ouvrage qu'à l'ordinaire, étoient parvenus à emporter les restes de notre déjeuner substanciel. Je saisis cette occasion de lui reprocher la manière dont il avoit pris ma

défense auprès de son père, et de lui témoigner franchement que je trouvois fort étrange qu'il engageât sir Hildebrand à cacher ses soupçons plutôt que de chercher à les déraciner.

— Que voulez-vous, mon cher ami, reprit Rashleigh? quand mon père s'est une fois fourré quelque chose dans la tête, il est impossible de l'en faire sortir, et j'ai reconnu qu'au lieu de l'aigrir encore davantage en discutant avec lui, il valoit mieux chercher à le détourner de ses idées. Ainsi, ne pouvant extirper les profondes racines que la prévention a jetées dans son esprit, je les coupe du moins toutes les fois qu'elles reparoissent, persuadé qu'elles finiront par mourir d'elles-mêmes. Il n'y a ni sagesse ni profit à vouloir entrer en discussion avec un esprit de la trempe de celui de sir Hildebrand, qui s'endurcit contre la conviction, et qui croit aussi fermement à ses inspirations que nous autres, bons catholiques, croyons à celles du Saint-Père de Rome.

— Il n'est pas moins cruel pour moi de vivre dans la maison d'un homme qui persiste à me croire un voleur de grand chemin.

— L'opinion ridicule de sir Hildebrand, s'il est permis de donner cette épithète à l'opinion d'un père, quelque fausse qu'elle soit, son opinion ne fait rien au fond contre votre innocence; et quant à la crainte qui vous tourmente que l'idée de ce

prétendu crime vous dégrade à ses yeux, bannissez-la complétement, et soyez persuadé que, sous le rapport moral et politique, sir Hildebrand regarde intérieurement ce crime comme une action méritoire : c'est affoiblir l'ennemi, c'est dépouiller les Amalécites; et la part qu'il suppose que vous y avez prise vous a fait beaucoup gagner dans son estime.

— Je ne désire l'estime de personne, monsieur Rashleigh, si pour l'acquérir il faut perdre la mienne; et que ces soupçons injurieux me fourniront une excellente raison pour quitter Osbaldistone-Hall, dès que je pourrai écrire à mon père à ce sujet.

Il étoit rare que la figure de Rashleigh trahît ses sentiments; cependant je crus voir un léger sourire se rider sur ses lèvres, tandis qu'il affectoit de pousser un profond soupir.

— Que vous êtes heureux, monsieur Frank! vous allez, vous venez comme il vous plaît; vous êtes libre comme l'air : avec votre habileté, votre goût et vos talents, vous trouverez bientôt des sociétés où ils seront mieux appréciés que par les stupides habitants de ce château, tandis que moi... Il s'arrêta.

— Et qu'y a-t-il donc dans le sort qui vous est échu en partage, qu'y a-t-il qui puisse vous faire

envier le mien, moi qui suis banni de la maison et du cœur de mon père?

— Oui, répondit Rashleigh, mais considérez tout le prix de l'indépendance que vous vous êtes assurée par un sacrifice momentané; car je suis sûr que votre père ne tardera pas à vous rendre sa tendresse; considérez l'avantage d'agir librement, de suivre la belle carrière de la littérature, carrière que vous préférez justement à toutes les autres, et dans laquelle vos talents vous assurent les plus brillants succès. Par une résidence de quelques semaines dans le nord, vous vous assurez à jamais la célébrité et l'indépendance : ce sacrifice est bien léger, en raison des avantages qu'il vous procure, quoique votre lieu d'exil soit Osbaldistone-Hall. Nouvel Ovide exilé en Thrace, vous n'avez pas ses raisons pour écrire des Tristes.

— Comment se peut-il, dis-je avec la rougeur de la modestie, que vous sachiez... .

— N'avons-nous pas eu ici, quelques jours avant votre arrivée, un émissaire de votre père, un jeune commis nommé Twincal, qui m'apprit que vous sacrifiez aux muses, ajoutant que plusieurs de vos pièces de vers avoient excité l'admiration des plus grands connoisseurs?

Tresham, vous ne vous êtes peut-être jamais

amusé à rassembler des rimes ; mais vous avez dû connoître beaucoup d'apprentis d'Apollon. La vanité est leur grand foible, depuis le poëte qui embouche la trompette, jusqu'au petit rimailleur qui se borne au chalumeau. J'en avois ma part tout comme un autre, et sans m'arrêter à considérer qu'il étoit peu probable que ce Twincal eût eu connoissance de deux ou trois petites pièces de vers que j'avois glissées furtivement dans un journal, sous le voile de l'anonyme, je mordis presque aussitôt à l'hameçon, et Rashleigh, enchanté de voir qu'il pouvoit tirer un aussi grand parti de mon amour-propre, chercha à le flatter encore, en me priant avec les plus vives instances de lui permettre de voir quelques-unes de mes productions manuscrites.

— Il faut que vous m'accordiez un soirée, ajouta-t-il ; car il me faudra bientôt perdre les charmes de la société littéraire pour les occupations serviles du commerce et les plaisirs fastidieux du monde. Mon père exige de moi un cruel sacrifice, en voulant que j'abandonne, pour l'avantage de ma famille, la profession calme et paisible à laquelle mon éducation me destinoit.

J'étois vain, mais je n'étois pas encore tout-à-fait aveugle, et cette hypocrisie étoit trop forte pour qu'elle m'échappât. — Vous ne me persua-

derez pas, répondis-je, que ce n'est qu'à regret que vous renoncez à la perspective d'être un pauvre prêtre catholique, forcé de s'imposer mille privations, et que vous consentez à aller vivre dans l'opulence, et jouir des charmes de la société?

Rashleigh vit qu'il avoit poussé trop loin l'affectation, et qu'il falloit adoucir un peu la dose qu'il vouloit me faire prendre : après une minute de silence, qu'il employa, je suppose, à calculer le degré de franchise qu'il étoit nécessaire d'avoir avec moi (car c'étoit une qualité dont il n'étoit jamais prodigue sans nécessité), il me répondit en souriant : — A mon âge se voir condamné, comme vous le dites, à vivre dans le monde et dans l'opulence, n'est pas, il est vrai, une perspective bien alarmante : mais permettez-moi de vous dire que vous vous êtes mépris sur le sort qui m'étoit réservé. Je devois être un prêtre catholique, mais non pas pauvre et obscur. Non, Monsieur, Rashleigh Osbaldistone sera bien moins célèbre, quand même il deviendroit le plus riche négociant de Londres, qu'il eût pu le devenir en étant membre d'une église dont les ministres, comme le dit un auteur, marchent à l'égal des rois. Ma famille est en grande faveur auprès d'une certaine cour exilée, et l'influence que cette cour possède à

Rome est encore plus grande. Mes talents ne sont pas inférieurs à l'éducation que j'ai reçue; sans présomption, j'aurois pu aspirer à une dignité éminente dans l'Église; avec un peu d'illusion et d'amour-propre, je pourrois dire à la plus élevée. Et pourquoi, ajouta-t-il en riant, car son grand art étoit de détourner l'attention par une plaisanterie lorsqu'il craignoit d'avoir fait une impression défavorable, pourquoi le cardinal Osbaldistone, d'une famille noble et ancienne, ne pourroit-il pas disposer du sort des empires, aussi bien qu'un Mazarin, né de parents obscurs et vulgaires, qu'un Albéroni, fils d'un jardinier italien?

—Je n'en vois pas la raison, il est vrai; mais à votre place je renoncerois sans beaucoup de peine à l'espoir hasardeux d'un élévation aussi précaire et aussi exposée à l'envie.

—Je le ferois aussi, reprit-il, si la carrière où je vais entrer étoit plus certaine; mais je suis exposé à une multitude de chances dont l'événement seul peut m'apprendre le résultat. D'abord les dispositions de votre père à mon égard. Ne connoissant pas son caractère, il m'est impossible.....

—Avouez la vérité, Rashleigh, vous voudriez que je vous le fisse connoître, n'est-ce pas?

—Puisque, comme Diana Vernon, vous faites

un appel à ma sincérité, je vous répondrai franchement, oui.

— Eh bien! vous trouverez dans mon père un homme qui est entré dans le commerce moins avec le désir de s'enrichir que parce que cette carrière lui donnoit occasion de développer son énergie. Mais ses richesses se sont accumulées, parce que, élevé à l'école de la frugalité et de la tempérance, ses dépenses n'ont pas augmenté avec sa fortune. C'est un homme qui haït la dissimulation dans les autres, ne l'emploie jamais lui-même, et sait découvrir la vérité, de quelque voile spécieux qu'on cherche à la couvrir. Silencieux par habitude, il n'aime pas les grands parleurs, surtout lorsque la conversation ne roule pas sur son sujet favori. Il est d'une exactitude rigide à remplir les devoirs de sa religion; mais vous n'avez pas à craindre qu'il vous gêne pour la vôtre; car il regarde la tolérance comme un principe sacré d'économie politique. Mais si vous êtes du nombre des partisans du roi Jacques, comme votre religion le fait naturellement présumer, vous ferez bien de le cacher devant lui: il les a en horreur. Esclave de sa parole, il ne souffre pas que personne manque à la sienne; il remplit scrupuleusement ses devoirs, et entend que tout le monde suive son exemple; pour gagner ses

bonnes grâces, il ne faut pas approuver ses ordres, il faut les exécuter. Son plus grand foible est sa prédilection exclusive pour son état, foible qui l'empêche de louer rien de ce qui n'a pas quelque rapport avec le commerce.

— O portrait admirable! s'écria Rashleigh. Vandyck, mon cher Frank, n'étoit qu'un barbouilleur auprès de vous. Je vois votre seigneur et maître avec ses vertus et ses foibles, je le vois aimant et honorant le roi comme une espèce de lord maire et de chef du négoce; vénérant la chambre des communes, pour les actes qu'elle porte concernant l'exportation; et respectant les pairs, parce que le président est assis sur un sac de laine.

— J'ai fait un portrait, Rashleigh; et vous faites une caricature. Mais si je vous ai fait la carte du pays qu'il vous importoit de connoître, j'espère qu'en retour vous voudrez bien me donner quelques lumières sur la géographie des terres inconnues....

— Sur lesquelles vous vous trouvez jeté? dit Rashleigh. En vérité c'est inutile : ce n'est point l'île de Calypso, plantée de tilleuls fleuris, et offrant toute l'année l'image d'un printemps éternel; mais c'est une espèce de marais fangeux, aussi peu propre à piquer la curiosité qu'à plaire à l'œil, et dans lequel vous n'aurez

pas barbotté quinze jours que vous le connoîtrez aussi bien que si je vous en avois fait la description la plus minutieuse.

—Mais il me semble qu'il est quelque chose qui mérite pourtant de fixer l'attention. Que dites-vous de miss Vernon? Ne forme-t-elle pas un intéressant contraste avec le reste du tableau?

Je m'aperçus aisément que Rashleigh eût voulu pouvoir se dispenser de me répondre; mais les renseignements qu'il m'avoit demandés me donnoient le droit de lui faire des questions à mon tour. Rashleigh le savoit, et, forcé de suivre le sentier que je venois de lui ouvrir, il chercha du moins à y marcher de la meilleure grâce possible.—J'ai moins d'occasions à présent d'étudier le caractère de miss Vernon que je n'en avois autrefois, me dit-il. Lorsqu'elle étoit plus jeune, j'étois son maître; mais quand elle eut atteint l'âge où commence une nouvelle carrière pour une jeune personne, mes différentes occupations, la gravité de la profession à laquelle je me destinois, la nature particulière de ses engagements, notre position mutuelle, en un mot, rendoient une intimité constante aussi inconvenante que dangereuse. Je crains que miss Vernon n'ait regardé ma réserve comme une preuve d'indifférence, mais c'étoit un devoir; il m'en coûta beaucoup pour écouter la voix de la prudence, et les

regrets qu'elle pouvoit éprouver égaloient à peine les miens. Mais comment continuer à vivre dans la plus intime familiarité avec une jeune personne charmante et sensible, qui doit, comme vous le savez, entrer dans un cloître, ou accepter la personne qui lui est destinée?

— Le cloître, ou l'époux qui lui est destiné? m'écriai-je. Miss Vernon est-elle réduite à cette alternative?

— Hélas! oui, dit Rashleigh en étouffant un soupir. Je n'ai pas besoin sans doute de vous prémunir contre le danger de cultiver trop assidûment l'amitié de miss Vernon: vous connoissez le monde, vous savez jusqu'à quel point vous pouvez vous livrer au charme de sa société, sans compromettre votre repos. Mais je dois vous avertir de veiller sur ses sentiments avec autant de vigilance que sur les vôtres: je sais par expérience que miss Vernon est d'un naturel ardent et sensible, et vous avez vu vous-même hier jusqu'où va son irréflexion et son mépris pour les convenances.

Quoiqu'il pût y avoir un fonds de vérité dans ce qu'il me disoit, et que je n'eusse pas le droit de prendre en mauvaise part des avis qu'il me donnoit sous le voile de l'amitié, je sentois que j'aurois eu du plaisir à me battre avec lui.

— L'insolent! parler avec cette arrogance! vou-

loit-il me faire croire que miss Vernon avoit conçu un penchant pour son horrible figure, et qu'elle se fût dégradée au point d'avoir besoin de la réserve et de la circonspection d'un Rashleigh, pour se guérir de son imprudente passion? Je me contins néanmoins, et imitant un instant son hypocrisie, je regrettai avec lui qu'une personne du bon sens et du mérite de miss Vernon eût une conduite aussi inconvenante qu'il le disoit.

—Non pas inconvenante, dit Rashleigh, mais d'une franchise qui va quelquefois jusqu'à l'inconséquence. Du reste, croyez-moi, elle a un excellent cœur. A parler franchement, si elle persiste dans son aversion pour le cloître, et pour le mari qu'on lui destine, et que Plutus me soit assez favorable pour m'assurer un honnête indépendance, je pourrai bien alors renouveler nos anciennes liaisons, et offrir à Diana la moitié de ma fortune.

Avec sa belle voix et ses périodes élégantes, pensai-je en moi-même, ce Rashleigh est le fat le plus laid et le plus suffisant que j'aie jamais vu.

—Mais, ajouta Rashleigh, comme s'il se parloit à lui-même, je n'aimerois pourtant pas à supplanter Thornclif.

—Supplanter Thornclif, m'écriai-je avec la plus grande surprise! votre frère Thornclif est-il le mari qu'on destine à Diana Vernon?

— Sans doute; par l'ordre de son père, et par suite d'un certain pacte de famille, elle doit épouser un des fils de sir Hildebrand. On a obtenu de la cour de Rome pour Diana Vernon une dispense qui lui permet d'épouser son cousin....... Osbaldistone, le nom de baptême est en blanc, de sorte qu'il ne reste plus qu'à choisir l'heureux mortel dont le nom doit remplir la lacune. Or, comme Percy, qui ne songe qu'à boire, ne paroissoit pas un mari très-convenable, mon père a fait choix de Thornclif, et c'est à ce second rejeton de la famille qu'il a confié le soin de ne pas laisser éteindre la race des Osbaldistone.

— La jeune personne, dis-je en m'efforçant de prendre un air de plaisanterie qui m'alloit, je crois, fort mal, auroit peut-être voulu chercher encore un peu plus bas sur l'arbre de la famille la branche à laquelle elle désiroit s'unir.

— Je ne sais, reprit-il, il n'y a pas beaucoup de choix dans notre famille. Dick est un brutal, John une brute, et Wilfred un âne. Je crois qu'après tout mon père ne pouvoit pas mieux choisir pour la pauvre Diana.

— Les personnes présentes étant toujours exceptées.

— Oh! l'état ecclésiastique auquel j'étois destiné ne me permettoit pas de me mettre sur les rangs; autrement je ne dissimulerai pas qu'ayant

reçu du moins de l'éducation j'aurois pu être choisi par sir Hildebrand préférablement à mes autres frères.

— Et sans doute aussi par la jeune personne?

— Vous ne devez pas le supposer, répondit Rashleigh en repoussant cette idée avec une affectation qui ne servoit qu'à la confirmer; l'amitié, l'amitié seule avoit serré les liens qui nous unissoient : la tendre affection d'une âme sensible et aimante pour son précepteur; l'amour n'approcha pas de nous, ou du moins il n'entra pas dans nos cœurs; je vous ai dit que j'avois été sage à temps.

Je n'étois pas très-disposé à pousser plus loin cette conversation, et prenant un prétexte pour me débarrasser de Rashleigh, je me retirai dans ma chambre, où je me promenai à grands pas, répétant tout haut les expressions qui m'avoient le plus choqué : Sensible!.... ardente!.... tendre affection!.... amour!.... Diana Vernon, la plus charmante personne que j'aie jamais vue, amoureuse de ce Rashleigh, monstre de laideur et de difformité, à qui il ne manque qu'une bosse sur le dos pour être aussi hideux que Richard III!.. et cependant les occasions qu'il avoit de l'entretenir pendant les maudites leçons qu'il lui donnoit, son langage séduisant, son esprit, son adresse.... la sottise et la nullité de ses frères qui

le laissent sans concurrent...... l'admiration de miss Vernon pour ses talents, quoiqu'elle paroisse fortement irritée contre lui ; sans doute, parce qu'il la néglige.... Et que m'importe tout cela? pourquoi me tourmenter et me mettre en fureur? Diana Vernon est-elle la première de son sexe qui ait aimé et épousé un homme laid! et quand même elle seroit libre, quand même sa main ne seroit pas déjà promise, que m'importeroit encore ? Une catholique.... une papiste.... un dragon en jupons...! je serois fou de penser un instant à l'associer à mon sort.

Ces réflexions, loin de calmer le feu qui me dévoroit, ne firent que l'irriter encore davantage, et lorsqu'il fallut descendre pour le dîner je portai à table toute ma mauvaise humeur.

CHAPITRE XII.

« Être ivre ? s'emporter ? prendre un air froid et sombre ?
« Et dans de vains transports s'attaquer à son ombre ? »
Othello,

Je vous ai déjà dit, mon cher Tresham, ce qui n'étoit pas une nouvelle pour vous, que mon principal défaut étoit un orgueil invincible, qui m'exposoit souvent à de cruelles mortifications. Je n'avois jamais pensé que j'aimasse miss Vernon; cependant, à peine Rashleigh m'eut-il parlé d'elle comme d'une conquête qu'il pouvoit saisir ou négliger à son choix, que toutes les démarches que cette pauvre fille avoit faites, dans l'innocence de son cœur, pour former une liaison d'amitié avec moi, me parurent la coquetterie la plus insultante. Elle voudroit sans doute s'assurer de moi comme d'un pis-aller, au cas que M. Rashleigh Osbaldistone fasse le cruel! mais je lui apprendrai que je ne suis pas un homme à me laisser jouer ainsi;... je lui ferai voir que je connois ses artifices, et que je les méprise.

Je ne réfléchis pas que toute cette indignation, aussi ridicule que déplacée, prouvoit que

je n'étois rien moins qu'indifférent aux charmes de miss Vernon, et je m'assis à table très-irrité contre elle et contre toutes les filles d'Ève.

Miss Vernon fut surprise de m'entendre répondre sèchement aux saillies qui lui échappoient, et aux traits satiriques qu'elle décochoit à tout moment contre ses chers cousins avec sa liberté ordinaire; mais, ne soupçonnant pas que mon intention fût de l'offenser, elle se contenta de se moquer de mes grossières reparties par des reparties à peu près semblables, mais plus fines et plus polies, et en même temps plus piquantes. A la fin elle s'aperçut que j'étois réellement de mauvaise humeur, et voici la réponse qu'elle fit à une de mes boutades : — On dit, monsieur Francis, qu'il y a quelque chose de bon à recueillir, même des discours d'un sot : j'entendois l'autre jour le cousin Wilfred refuser de jouer plus long-temps à la main chaude avec le cousin John, parce que le cousin John s'étoit mis en colère, et frappoit plus fort que les règles du jeu ne le permettent. Il n'est pas juste, disoit l'honnête Wilfred, que je reçoive des coups de poing, tandis que je ne donne que des chiquenaudes! sentez-vous la morale de cette petite histoire, Frank?

— Je ne me suis jamais trouvé, Madame, dans la nécessité de chercher à extraire la mince por-

tion de bon sens qui peut se trouver mêlée dans les personnes de cette famille.

— Nécessité! et Madame!... Vous m'étonnez, monsieur Osbaldistone.

— J'en suis désolé, Madame.

— Quel est ce nouveau caprice? Parlez-vous sérieusement, ou ne prenez-vous ce ton que pour renchérir votre bonne humeur?

— Vous avez droit à l'attention de tant de Messieurs dans cette famille, miss Vernon, qu'il ne peut guère être digne de vous de demander la cause de ma nullité et de ma maussaderie.

— Comment? avez-vous donc abandonné mon parti pour passer à l'ennemi?

Elle jeta un regard sur Rashleigh, qui étoit placé vis-à-vis d'elle, et voyant qu'il sembloit nous observer avec une maligne joie, elle ajouta:

Il n'est que trop vrai: Rashleigh triomphe de m'avoir enlevé encore un ami. Grâce au Ciel, et grâce à l'état de dépendance où je me suis toujours trouvée, et qui m'a appris à souffrir sans me plaindre, je ne m'offense pas aisément; et afin de n'être pas tentée de vous chercher querelle, je vais me retirer plus tôt qu'à l'ordinaire, et je souhaite que votre mauvaise humeur passe avec votre dîner.

A ces mots elle quitta la table.

Elle ne fut pas plus tôt partie que j'eus honte

de ma conduite. J'avois repoussé brusquement les témoignages de sa bienveillance, et j'avois presque été jusqu'à injurier l'être charmant qui n'avoit pas craint d'exposer sa réputation pour me rendre service, lorsque son sexe seul eût dû la mettre à l'abri de ma brutalité. Pour combattre ou pour dissiper ces réflexions pénibles, je remplis machinalement mon verre toutes les fois que la bouteille passoit devant moi.

Accoutumé à la tempérance, dans l'état où j'étois déjà, je ne tardai pas à éprouver les funestes effets du vin. Les buveurs de profession qui se sont comme abrutis par l'usage fréquent des liqueurs fortes, peuvent se livrer sans crainte à ces excès, qui ne font que troubler un peu leur jugement, qui, même à jeun, n'est jamais très-clair; mais les hommes qui ne se sont pas fait une habitude de ce vice affreux, qui nous ravale au rang des brutes, en éprouvent en un instant la terrible influence. Ma tête une fois partie s'exalta bientôt jusqu'à l'extravagance; je parlai sans cesser; je discutois ce que je ne savois pas; je faisois des histoires dont je perdois le fil, et puis je riois moi-même à gorge déployée de mon absence de mémoire. J'acceptai plus d'une gageure qui n'avoit ni rime ni raison; je défiai à la lutte le géant John, quoiqu'il fût un des premiers lutteurs du canton, et moi un apprenti dans cet exercice.

Mon oncle eut la bonté de prévenir le résultat de ma folle ivresse, qui auroit, je suppose, fini par me faire rompre le cou.

La malignité a même été jusqu'à dire que j'avois entonné une chanson bachique; mais, comme je ne m'en souviens pas, et que je ne crois pas avoir jamais essayé de former un son, je me flatte que cette calomnie n'étoit pas fondée. J'ai fait assez de folies pendant mon ivresse sans qu'on m'en prête encore auxquelles je n'ai pas songé. Sans perdre entièrement mes sens, je perdis toute retenue, et la passion impétueuse qui m'agitoit se manifesta par les plus bruyants transports. Je m'étois mis à table triste, mécontent, et décidé à garder le silence; le vin me rendit babillard, querelleur et emporté. Je cherchois dispute à tout le monde, je contredisois tout ce qu'on avançoit; et, sans respect pour les bienséances, j'attaquois, à la table même de mon oncle, ses sentiments politiques et sa religion. La modération que Rashleigh affectoit, sans doute pour augmenter encore ma fureur frénétique, m'échauffa mille fois plus que les cris et les injures de ses frères. Je dois à mon oncle la justice de dire qu'il s'efforça de nous ramener à l'ordre, mais son autorité fut méconnue au milieu du tumulte toujours croissant. A la fin mon emportement ne connut plus de bornes, et

furieux de quelque insinuation injurieuse, réelle ou supposée, je m'élançai de ma place, courus sur Rashleigh, et lui donnai un soufflet. Le philosophe le plus stoïque n'eût pas reçu cette insulte avec plus de sang-froid et de patience. Il se contenta de me jeter un regard de mépris; mais Thornclif ne fut pas si modéré dans sa vengeance, et, voyant que son frère ne s'apprêtoit pas à demander raison de cet outrage, il cria qu'il vouloit laver dans mon sang la tache faite à leur honneur. Les épées furent tirées, et nous avions échangé une ou deux passes lorsque les autres frères nous séparèrent. Je n'oublierai jamais le rire diabolique qui défigura les traits de Rashleigh, lorsque je fus entraîné de force par deux de ces jeunes titans. Ils m'enfermèrent dans ma chambre, assujettirent la porte par de grosses barres de fer, et je les entendis, avec une rage inexprimable, rire aux éclats en descendant l'escalier. J'essayai dans ma fureur de briser la porte; mais la précaution qu'ils avoient prise rendit tous mes efforts inutiles. A la fin je me jetai sur mon lit, et m'endormis en roulant dans ma tête de terribles projets de vengeance.

Mais le tardif repentir vint avec le jour. Je sentis avec amertume la violence et l'absurdité de ma conduite, et je fus obligé de reconnoître que le vin m'avoit ravalé au-dessous de Wilfred

Osbaldistone, pour lequel j'avois un si profond mépris. Ces cruelles réflexions n'étoient pas adoucies par l'idée qu'il falloit faire des excuses pour mon emportement déplacé, et cela en présence de miss Vernon. Les reproches que j'avois à me faire pour la conduite peu généreuse que j'avois tenue à son égard pendant le dîner, et pour laquelle je ne pouvois pas même alléguer la misérable excuse de l'ivresse, ajoutoient encore à ces pénibles considérations.

Accablé du poids de ma honte et de mon humiliation, je descendis dans la salle à manger, comme un criminel pour entendre prononcer sa sentence. Une forte gelée avoit rendu la chasse impossible, et j'eus la mortification de trouver déjà toute la famille rassemblée autour d'un énorme jambon, à l'exception de Rashleigh et de miss Vernon. La joie étoit extrême lorsque j'entrai, et je ne pouvois douter que je ne fusse l'objet de leur risée. En effet, ce qui me sembloit un sujet de peine et de regrets paroissoit aux yeux de mon oncle et de la plupart de mes cousins une saillie de gaîté fort divertissante. Sir Hildebrand, tout en me raillant sur mes exploits héroïques, jura qu'il pensoit qu'à mon âge il valoit mieux s'enivrer deux ou trois fois par jour que d'aller se coucher à sec comme un presbytérien. Et, pour appuyer cette consolante réflexion, il versa

un grand verre d'eau-de-vie, en m'exhortant à avaler du poil de la bête qui m'avoit mordu.

—Laisse-les rire, neveu, ajouta-t-il en regardant ses fils, laisse-les rire; ils seroient de vraies soupes au lait, comme toi, si je ne leur avois pas appris à vider leur bouteille.

—Malgré tous leurs défauts et tous leurs ridicules, mes cousins n'avoient pas en général un mauvais cœur : ils virent que leurs railleries me blessoient, et ils s'efforcèrent, quoique avec leur maladressse ordinaire, de dissiper l'impression pénible qu'elles m'avoient faite. Thornclif seul se tenoit à l'écart, et avoit l'air morne et pensif. Ce jeune homme avoit toujours eu de l'éloignement pour moi, et il ne m'avoit jamais témoigné ces attentions maussades, mais bienveillantes, que j'avois éprouvées quelquefois de la part de ses frères. S'il étoit vrai, ce dont pourtant je commençois à me douter, qu'on le destinât pour époux à miss Vernon, il étoit possible qu'il s'alarmât de la prédilection que cette jeune personne sembloit me marquer, et que, craignant que je ne devinsse un rival dangereux, il conçût de la jalousie, et me prît en aversion.

Rashleigh entra enfin, l'air morne et rêveur. Je ne sais quoi de sombre répandu sur sa physionomie prouvoit qu'il n'avoit pas oublié l'insulte déshonorante que je lui avois faite. J'avois

déjà pensé à la conduite que je devois tenir dans cette occasion, et j'étois parvenu à me modérer, et à croire que le véritable honneur ne consistoit pas à me battre pour prouver que j'avois raison, lorsqu'il n'étoit que trop évident que j'avois tort, mais à faire noblement des excuses pour une injure si disproportionnée à toutes les provocations que j'aurois pu alléguer.

Je m'empressai donc d'aller à la rencontre de Rashleigh, et lui exprimai mes regrets de la violence à laquelle je m'étois laissé emporter la veille.

— Rien au monde, dis-je, n'eût pu m'arracher un seul mot d'excuse, rien que la voix de ma conscience, qui me reproche ma conduite. J'espérois que mon cousin accepteroit l'assurance sincère de mes regrets, et voudroit bien considérer que mes torts provenoient en grande partie de l'excessive hospitalité d'Osbaldistone-Hall.

— Il sera ton ami, garçon, s'écria le bon sir Hildebrand, dans l'effusion de son cœur, il sera ton ami, ou du diable si je l'appelle encore mon fils. Pourquoi, Rashleigh, restes-tu planté là comme une souche? *J'en suis fâché*, eh! de par tous les diables, c'est tout ce que peut faire un gentilhomme, s'il vient à faire quelque chose de mal lorsqu'il a bu le petit coup. J'ai servi, et je dois, je crois, connoître quelque chose aux affaires d'honneur. Que je n'en entende plus parler, et

nous irons tous ensemble chasser le blaireau dans Birkenwood-Bank.

La figure de Rashleigh, comme je l'ai déjà dit, avoit un caractère particulier, et de ma vie je n'avois vu de physionomie semblable. Mais cette singularité ne consistoit pas encore tant dans les traits que dans sa manière de changer leur expression. Dans le passage de la joie à la douleur, du ressentiment à la satisfaction, il y a un léger intervalle, avant que la passion dominante respire dans tous les traits, à l'exclusion absolue de celle qu'elle remplace. De même que la lumière douteuse du crépuscule sépare la fin de la nuit du lever du soleil, il y a comme une espèce d'indécision dans le caractère de la physionomie, pendant que les muscles se dégonflent, que le front s'éclaircit, que les yeux reprennent leur éclat, enfin que toute la figure, chassant les nuages qui la couvroient, prend un air calme et serein. Celle de Rashleigh ne passoit point par ces gradations, mais prenoit successivement et tout à coup l'expression de ces deux passions diamétralement contraires; c'étoit comme le changement à vue d'une décoration au spectacle, où, au coup de sifflet du machiniste, un rocher disparoît, et un palais s'élève.

Cette singularité me frappa surtout dans cette occasion. Lorsque Rashleigh entra, toutes les

passions haineuses étoient peintes sur son visage. Il entendit mes excuses et l'exhortation de son père sans qu'il se fit la moindre altération dans sa physionomie; mais sir Hildebrand n'eut pas plus tôt fini de parler, que le sombre nuage qui couvroit le front de Rashleigh disparut tout à coup, et du ton le plus poli et le plus affable, il m'exprima sa parfaite satisfaction des excuses que je voulois bien lui faire.

— Mon Dieu, dit-il, j'ai moi-même une si pauvre tête lorsque je bois plus de mes trois verres de vin, que je n'ai, comme le bon Cassio [1], qu'un souvenir très-vague de la confusion qui régna hier soir. Je me rappelle en masse; mais rien de distinct. Une querelle, et voilà tout. Ainsi, mon cher cousin, ajouta-t-il en me serrant amicalement la main, jugez quelle douce surprise j'éprouve en voyant que j'ai à recevoir des excuses au lieu d'en avoir à faire. Ne parlons plus de cela; je serois bien fou de vouloir examiner minutieusement un compte dont la balance, qui pouvoit être contre moi, se trouve si inopinément à mon avantage. Vous voyez, monsieur Frank, que je prends déjà le langage de Lombard-Street, et que je me prépare à remplir dignement ma nouvelle profession.

[1] Personnage d'Othello.

J'allois répondre, et je levois les yeux que la honte m'avoit fait baisser, lorsque je rencontrai ceux de miss Vernon, qui, étant entrée sans bruit pendant la conversation, l'avoit écoutée attentivement. Déconcerté, confus, je penchai la tête sans dire un seul mot, et j'allai prendre tristement ma place auprès de mes cousins que le déjeuner n'avoit pas cessé d'occuper exclusivement.

Mon oncle se garda bien de laisser échapper cette occasion de me faire, ainsi qu'à Rashleigh, une leçon morale, et il nous conseilla sérieusement de nous corriger de nos ridicules habitudes de soupe au lait, selon son expression, qui nous exposoient; de nous aguerrir contre les effets du vin, pour éviter les disputes et les coups; et de commencer par vider régulièrement tous les jours notre pinte de Porto; ce qui, à l'aide de la bière de mars et de quelques verres d'eau-de vie, suffisoit pour des novices en l'art de boire. Pour nous encourager, il nous assura qu'il avoit connu beaucoup d'hommes qui étoient arrivés à notre âge sans avoir jamais bu trois verres de vin, et qui cependant, étant tombés en bonne compagnie, et en suivant les bons exemples, étoient parvenus à se faire une brillante réputation en ce genre, et pouvoient vider tranquillement leurs six bouteilles sans perdre la tête, et sans être incommodés le lendemain matin.

Malgré la sagesse de cet avis, et la brillante perspective qu'il me faisoit entrevoir, j'en profitai peu : tout en paroissant écouter mon oncle, mon attention étoit ailleurs. Toutes les fois que je me hasardois à tourner les yeux du côté de miss Vernon, j'observois que ses regards étoient fixés sur moi, et je croyois lire sur sa figure l'expression de la pitié, et en même temps du déplaisir. Je cherchois les moyens d'entrer aussi en explication avec elle, et de lui faire mes excuses, lorsqu'elle me fit entendre qu'elle étoit déterminée à m'épargner la peine de solliciter une entrevue : — Cousin Frank, dit-elle, en m'appelant par le même titre qu'elle avoit coutume de donner aux autres Osbaldistone, quoiqu'à proprement parler je ne fusse pas son cousin, j'ai rencontré ce matin un passage dans *la Divina comedia* du Dante; voulez-vous avoir la bonté de monter à la bibliothéque pour me l'expliquer? Lorsque vous aurez découvert le sens de l'obscur Florentin, vous irez rejoindre ces Messieurs, et voir si vous serez aussi heureux à découvrir la retraite du blaireau.

Je m'empressai de lui répondre que j'étois prêt à la suivre. Rashleigh offrit de nous accompagner. Je suis plus en état, nous dit-il, de chercher le sens du Dante à travers les métaphores et l'obscurité de son style, que de chasser un pauvre anachorète de sa tanière.

— Excusez-moi, Rashleigh, dit miss Vernon; mais comme vous allez occuper la place de M. Frank dans la maison de banque à Londres, vous devez lui céder l'éducation de votre élève à Osbaldistone-Hall. Nous vous appellerons cependant s'il est nécessaire; ainsi ne prenez pas votre air grave, je vous prie. D'ailleurs, c'est une honte que vous ne connoissiez pas mieux la chasse, vous, un Osbaldistone! Que ferez-vous si votre oncle vous demande comment vous chassez au blaireau?

— Hélas! Diana, c'est bien vrai, dit sir Hildebrand en poussant un soupir. Si Rashleigh eût voulu acquérir, comme ses frères, les connoissances utiles, Dieu sait s'il était à la source! Mais, bah! il s'amusoit toujours à lire, à étudier, comme si c'étoit dans ses livres qu'il pouvoit apprendre à accoupler des chiens. Allons, viens avec nous, et porte mon épieu de chasse : ta cousine n'a pas besoin de toi à présent, et je n'entends pas, morbleu, qu'on contrarie ma Diana. Je ne veux pas qu'il soit dit qu'il n'y avoit qu'une femme à Osbaldistone-Hall, et qu'elle y est morte faute de n'avoir pu faire ses volontés.

Rashleigh obéit à son père, et le suivit après avoir dit à demi-voix à Diana : — Je suppose qu'il sera discret de ne pas oublier aujourd'hui de me faire accompagner du courtisan *cérémonie*, et

de frapper à la porte de la bibliothéque avant d'entrer?

— Non, non, Rashleigh, dit miss Vernon, débarrassez-vous du faux archimage appelé *dissimulation*, c'est le meilleur moyen de vous assurer un libre accès auprès de nous pendant nos entretiens classiques.

A ces mots, elle prit le chemin de la bibliothéque, et je la suivis.... comme un criminel, allois-je dire, qu'on mène à l'exécution; mais il me semble que j'ai déjà employé cette comparaison une ou deux fois; ainsi je la supprime : je dirai donc, sans comparaison, que je la suivis en tremblant, et avec un embarras que j'aurois donné tout au monde pour vaincre. Il me sembloit qu'il étoit souverainement déplacé dans cette occasion; car j'avois respiré assez long-temps l'air du continent pour apprendre que la légèreté, la galanterie et l'assurance sont trois qualités essentielles qui doivent distinguer l'heureux mortel qu'une jeune et belle personne honore d'un tête-à-tête.

Mais pour cette fois mes sentiments anglais l'emportèrent sur mon éducation française, et je fis, je crois, une très-piteuse figure lorsque miss Vernon, s'asseyant majestueusement dans le grand fauteuil de la bibliothéque, comme un juge qui va entendre une cause importante, me fit signe

de prendre une chaise vis-à-vis d'elle, ce que je fis, tremblant comme le pauvre diable qui se voit sur la sellette, et elle commença la conversation sur le ton de la plus amère ironie.

CHAPITRE XIII.

« Sans doute il fut cruel celui qui le premier
« Trempa dans le poison une épée homicide ;
« Mais plus barbare encore, et cent fois plus perfide,
« Celui qui de sncs vénéneux
« Put remplir froidement la coupe hospitalière. »

Anonyme.

— En vérité, monsieur Frank Osbaldistone, dit miss Vernon de l'air d'une personne qui croyoit avoir acquis le privilége de railler; en vérité, vous nous avez tous vaincus. Je n'aurois pas cru que vous fussiez aussi digne de votre noble famille. La journée d'hier vous a couvert de gloire. Vous avez fait valoir vos preuves pour entrer dans l'honorable corporation d'Osbaldistone-Hall: ils sont irrécusables, et votre coup d'essai a été un coup de maître.

— Je connois mes torts, miss Vernon, et tout ce que je puis dire pour justifier mon impertinence, c'est que j'avois reçu des nouvelles qui avoient agité mes esprits. Je sens que j'ai été on ne peut plus absurde et impoli.

—Comment donc? reprit le juge inflexible, vous ne vous rendez pas justice. D'après ce que j'ai vu et ce que depuis j'ai entendu dire, vous avez montré dans une seule soirée toutes les qualités



supérieures qui distinguent vos cousins : la douceur et l'urbanité de Rashleigh, la tempérance de Percy, le sang-froid de Thornclif, la patience de John, et ce qui surtout est le plus admirable, c'est le temps et le lieu que vous avez choisi pour faire preuve de ces rares talents, choix digne du goût de Dick et de la sagacité de Wilfred.

— Ayez un peu compassion de moi, miss Vernon, lui dis-je, car j'avoue que je regardois la leçon comme bien méritée, surtout en considérant de quelle part elle me venoit. — Pardonnez-moi si pour excuser une extravagance dont je ne suis pas habituellement coupable, j'ose vous citer la coutume de la maison et du pays. Je suis loin de l'approuver; mais nous avons l'autorité de Shakspeare, qui dit que le bon vin est une bonne compagnie, et tout homme peut être pris tôt ou tard.

— Oui, monsieur Francis, mais Shakspeare met ce panégyrique et cette apologie dans la bouche du plus grand scélérat que son crayon ait tracé. Je ne veux point cependant abuser de l'avantage que m'a donné votre citation, en vous accablant de la réponse par laquelle Cassio réfute Iago. Je veux seulement ne pas vous laisser ignorer qu'il est au moins une personne fâchée de voir un jeune homme plein de talents et d'espérances s'enfoncer dans le bourbier où chaque soir se plongent les habitants de ce manoir.

— Je n'ai fait qu'y mettre un instant le pied, je vous assure, miss Vernon, et je reconnois trop combien ce bourbier est dégoûtant, pour y faire un pas de plus.

— Si telle est votre résolution, reprit-elle, elle est sage, et je ne puis que l'approuver. Mais j'étois si tourmentée de ce que j'avois entendu dire, que je n'ai pu m'empêcher de m'en expliquer avec vous, avant de vous parler de ce qui me regarde particulièrement. Vous vous êtes conduit hier avec moi pendant le dîner de manière à me faire croire qu'on vous a dit sur mon compte des choses qui ont pu diminuer l'estime que vous m'aviez accordée. Voudrez-vous bien vous expliquer clairement à ce sujet?

Je fus stupéfait. Cette demande aussi brusque que précise étoit plutôt faite du ton d'un homme qui demande à un autre l'explication de sa conduite d'une manière ferme mais polie, que de celui d'une fille de dix-huit ans qui adresse une question à un jeune homme: elle étoit entièrement dépouillée de ces circonlocutions, de ces détours et de ces périphrases qui accompagnent ordinairement les explications entre des personnes de différents sexes.

J'étois dans le plus grand embarras; car à présent, que je me rappelois de sang-froid les discours de Rashleigh, j'étois forcé de convenir qu'en sup-

posant même qu'ils fussent fondés, ils auroient dû exciter dans mon âme un sentiment de compassion pour miss Vernon, plutôt qu'un puéril ressentiment; et quand même ils auroient pu justifier complétement ma conduite, encore m'eût-il été très-difficile de répéter ce qui devoit blesser aussi vivement la fierté de Diana. Elle vit que j'hésitois à répondre, et me dit d'un ton décidé et résolu, mais avec modération :

— J'espère que M. Osbaldistone ne disconviendra pas que j'ai droit de demander cette explication : je n'ai point de parents, point d'amis pour me défendre; il est donc juste qu'on me permette de me défendre moi-même.

Je m'efforçai assez gauchement de rejeter ma conduite grossière sur une indisposition, sur des lettres fort dures que j'avois reçues de Londres. Elle me laissa épuiser mes excuses, sans pitié pour mon embarras et ma confusion, et les écouta avec le sourire de l'incrédulité.

— A présent, monsieur Frank, que vous avez débité votre prologue d'excuses avec la mauvaise grâce d'usage pour tous les prologues, veuillez lever le rideau, et me montrer ce que je désire voir. En un mot, faites-moi connoître ce que Rashleigh dit de moi, car c'est toujours lui qui fait mouvoir toutes les machines d'Osbaldistone-Hall.

— Mais, supposé qu'il m'ait dit quelque chose, miss Vernon, que mérite celui qui trahit les secrets d'une puissance pour les révéler à une puissance alliée?.... Car vous m'avez dit vous-même que Rashleigh étoit toujours votre allié quoiqu'il ne fût plus votre ami.

— Point d'évasion, je vous prie; point de plaisanterie sur ce sujet, je n'ai ni la patience ni l'envie de les écouter. Rashleigh ne peut pas, ne doit pas, n'oseroit pas tenir sur moi, sur Diana Vernon, des propos que je ne puisse pas entendre. Il règne des secrets entre nous, il est vrai, mais ce n'est pas de ces secrets qu'il peut vous avoir parlé; ce n'est pas moi personnellement que ces secrets intéressent.

Pendant qu'elle parloit, j'étois parvenu à recouvrer ma présence d'esprit, et je pris soudain la détermination de ne point révéler ce que Rashleigh m'avoit dit comme en confidence. Il me sembloit qu'il y avoit de la bassesse à répéter un entretien particulier. Miss Vernon ne pouvoit retirer aucun avantage de mon indiscrétion, qui l'eût affligée inutilement. Je répondis donc gravement que je n'avois eu avec M. Rashleigh qu'une conversation de famille, et je lui protestai qu'il ne m'avoit rien dit qui m'eût laissé contre elle une impression défavorable. J'espérois qu'elle voudroit bien se contenter de cette assurance, et

ne pas exiger des détails que l'honneur m'obligeoit à lui refuser.

— L'honneur! s'écria-t-elle en s'élançant de sa chaise avec le tressaillement et la vivacité d'une Camille prête à voler au combat; l'honneur! c'est le mien qui est compromis : point de détours, ils seront inutiles; c'est une réponse positive qu'il me faut. Ses joues étoient cramoisies, son visage en feu, ses yeux étinceloient..... Je demande, ajouta-t-elle d'une voix dont l'expression étoit déchirante, je demande une explication, telle qu'une femme, bassement calomniée, a droit de la demander à un homme qui se dit homme d'honneur, telle qu'une créature sans mère, sans amis, sans guide et sans protection, seule, seule au monde, a droit de l'exiger d'un être plus heureux qu'elle, au nom de ce Dieu qui les a envoyés ici-bas, lui pour jouir, et elle pour souffrir. Vous ne me refuserez pas, ou, ajouta-t-elle en levant les yeux d'un air solennel, je serai vengée de votre refus, s'il est quelque justice sur la terre ou dans le Ciel.

Je fus étourdi de cette véhémence; mais je sentis qu'après un semblable appel mon devoir étoit de déposer une scrupuleuse délicatesse, et je lui répétai brièvement ce qui s'étoit passé dans la conversation que j'avois eue avec Rashleigh.

Dès qu'elle vit que je consentois à la satisfaire,

elle s'assit, et m'écouta d'un air calme, et lorsque je m'arrêtois pour chercher quelque manière délicate de lui faire entendre ce qui me sembloit devoir lui causer une trop grande impression, elle me disoit aussitôt :

— Continuez, continuez, je vous prie; le premier mot qui se présente à l'esprit est le plus clair, et par conséquent le meilleur. Ne vous inquiétez pas de mes sentiments, parlez-moi comme vous parleriez à un tiers qui ne seroit point partie intéressée.

Pressé avec autant d'instance, je lui répétai ce Rashleigh m'avoit dit d'un arrangement de famille qui l'obligeoit à épouser un Osbaldistone, et du choix qu'on avoit fait de Thornclif. J'aurois voulu n'en pas dire davantage; mais sa pénétration découvrit que je lui cachois encore quelque chose, et sembla même deviner ce que c'étoit.

— Ce n'est pas tout : Rashleigh vous a encore dit quelque chose de plus, quelque chose qui le concernoit particulièrement, n'est-ce pas?

— Il m'a fait entendre que, sans la répugnance qu'il éprouveroit à supplanter son frère, il désireroit, à présent que la nouvelle carrière à laquelle il se destinoit lui permettoit de se marier, que le nom de Rashleigh remplît le blanc qui se trouve dans la dispense, au lieu de celui de Thornclif.

— En vérité! reprit-elle, a-t-il tant de condes-

cendance? c'est trop d'honneur pour son humble servante..... et sans doute il suppose que Diana Vernon seroit transportée de joie si cette substitution pouvoit s'effectuer!

— A parler franchement, il me l'a fait entendre, et il a même été jusqu'à me dire.....

— Quoi?.... que je sache tout! s'écria-t-elle précipitamment.

— Qu'il a fait cesser l'intimité qui régnoit entre vous et lui, dans la crainte qu'elle ne donnât naissance à une affection dont sa destination à l'Église ne lui permettroit pas de profiter.

— Je lui suis obligée de sa prévoyance, reprit miss Vernon, dont tous les traits exprimoient le plus profond mépris. Elle réfléchit un instant, et reprit avec le plus grand sang-froid : Il n'y a rien qui m'étonne dans ce que vous m'avez dit ; et je m'attendois à peu près au récit que vous venez de me faire, parce qu'à l'exception d'une seule circonstance c'est l'exacte vérité. Mais comme il y a des poisons si actifs que quelques gouttes suffisent pour corrompre toute une source, de même il existe dans les révélations de Rashleigh une horrible imposture capable d'infecter le puits même dans lequel la vérité s'est cachée. Connoissant Rashleigh, comme je n'ai que trop de motifs de le connoître, rien au monde n'eût pu me faire penser à m'unir à lui. Non, s'écria-t-elle en tressaillant

d'horreur, non, tout, tout au monde plutôt que d'épouser Rashleigh, plutôt l'ivrogne, le querelleur, le jockey, l'imbécile : je les préfère mille fois; et plutôt le couvent, plutôt la prison, plutôt le tombeau qu'aucun des six.

Il y avoit dans le son de sa voix un accent de mélancolie qui répondoit à l'agitation de son âme et à la singularité de sa situation; si jeune, si belle, sans expérience, abandonnée à elle-même, n'ayant pas une seule amie dont la présence pût lui servir comme de protection, privée même de cette espèce de défense que son sexe retire des formes et des égards en usage dans le monde, — c'est à peine une métaphore de dire que mon cœur saignoit pour elle. Cependant il y avoit un air de dignité dans son dédain pour les vaines cérémonies, de grandeur dans son mépris pour l'imposture, de résolution et de courage dans la manière dont elle contemploit les dangers qui l'entouroient; enfin une espèce d'héroïsme dans sa conduite, qui m'inspiroit en même temps la plus vive admiration. On eût dit une princesse abandonnée par ses sujets, et privée de sa puissance; mais méprisant encore ces convenances, ces règles de société établies pour les personnes d'un rang inférieur; et au milieu de tous les obstacles conservant une âme ferme, une constance inébranlable, et mettant sa confiance dans la justice du Ciel.

Je voulus lui exprimer le sentiment de pitié et d'admiration que faisoient naître en moi ses malheurs et sa constance, mais elle m'interrompit.

— Je vous ai dit en plaisantant que je n'aimois pas les compliments, me dit-elle; je vous dis sérieusement aujourd'hui que je dédaigne les consolations. Ce que j'ai eu à souffrir, je l'ai souffert. Ce que je dois souffrir encore, je le supporterai si je le puis. La stérile pitié n'allége pas le fardeau qui pèse sur le pauvre esclave; il n'existoit dans le monde qu'un seul être qui pût me secourir, et c'est celui qui a préféré ajouter encore à ma misère, Rashleigh Osbaldistone.... Oui, il fut un temps où j'aurois pu apprendre à aimer cet homme; mais grand Dieu! le motif pour lequel il s'insinua dans la confiance d'une pauvre créature entièrement isolée; l'assiduité constante et invariable avec laquelle il s'efforça de m'entraîner dans le précipice qu'il creusoit sous mes pas, sans écouter un seul instant la voix du remords ou de la pitié; l'horrible motif qui lui faisoit chercher à convertir en poison la nourriture qu'il donnoit à mon âme; ô mon Dieu! que serois-je devenue dans ce monde et dans l'autre, si j'étois tombée dans les piéges de cet infâme scélérat.

Je fus si frappé de ces paroles et de la nouvelle perfidie qu'elles dévoiloient à mes yeux, que je

me levai sans presque savoir ce que je faisois; je mis la main sur le pommeau de mon épée, et courus à la porte de la chambre pour aller chercher celui sur lequel je devois décharger ma juste indignation. Respirant à peine et avec un regard où l'expression du ressentiment et du mépris avoit fait place à celle des plus vives alarmes, miss Vernon se précipita entre la porte et moi.

— Arrêtez, s'écria-t-elle, arrêtez, quelque juste que soit votre ressentiment, vous ne connoissez pas la moitié des secrets de cette dangereuse prison? Elle regarda d'un œil inquiet autour de la chambre, et baissant la voix : Il y a un charme qui protége sa vie, me dit-elle, vous ne pouvez l'attaquer sans compromettre l'existence d'autres personnes. Sans cela, dans quelque moment terrible, dans quelque heure marquée par la justice, cette main, toute foible qu'elle est, se fût peut-être vengée elle-même. Je vous ai dit, ajouta-t-elle en me ramenant à ma place, que je n'avois pas besoin de consolateur. Je vous dis à présent que je n'ai pas besoin de vengeur.

Je m'assis, réfléchissant machinalement à ce qu'elle me disoit, et me rappelant aussi ce que je n'avois pas considéré dans le premier transport, que je n'avois aucun titre pour me constituer le champion de miss Vernon. Elle s'arrêta un mo-

ment pour nous donner à tous deux le temps de nous calmer, et elle continua d'un ton plus tranquille :

— Je vous ai déjà dit qu'il y a un mystère d'une nature fatale et dangereuse, qui concerne Rashleigh. Tout infâme qu'il est, et quoiqu'il sache que son infamie m'est connue, je ne puis, je n'ose rompre avec lui, ni même le braver. Vous aussi, monsieur Frank, vous devez vous armer de patience, déjouer ses artifices en leur opposant la prudence, vous tenir toujours sur vos gardes; mais point d'éclats, point de violence, et surtout évitez les scènes telles que celles d'hier soir, qui lui donneroient sur vous de dangereux avantages dont il ne manqueroit pas de profiter. C'étoit le conseil que je voulois vous donner, et c'étoit dans cette vue que je désirois avoir un entretien avec vous; mais j'ai étendu ma confidence plus loin que je ne me l'étois proposé.

Je l'assurai qu'elle n'auroit pas lieu de s'en repentir.

— Je le crois, reprit-elle : votre ton, vos manières, semblent autoriser la confiance. Continuons à être amis; vous n'avez pas à craindre, dit-elle en riant, et d'un ton libre et dégagé, quoiqu'elle ne pût s'empêcher de rougir un peu, vous n'avez pas à craindre qu'entre nous l'amitié soit un nom spécieux pour cacher un autre senti-

ment: élevée toujours avec des hommes, accoutumée à penser et agir comme eux, je tiens plus de votre sexe que du mien. D'ailleurs, le cloître est mon partage; depuis le berceau, le voile fatal est suspendu sur ma tête, et vous pouvez croire que pour l'écarter je ne me soumettrai jamais à l'odieuse condition qui m'est prescrite. Le temps où je dois me prononcer n'est pas encore arrivé, et si je n'ai pas déjà refusé ouvertement l'époux qu'on me propose, c'est pour jouir le plus longtemps possible de ma liberté. Mais à présent que le passage du Dante est éclairci, allez voir, je vous prie, ce que sont devenus mes intrépides chasseurs; ma pauvre tête me fait trop souffrir pour que je puisse vous accompagner.

Je sortis de la bibliothèque, mais non pas pour aller rejoindre mes cousins : j'avois besoin de prendre l'air et de calmer mes esprits avant de me retrouver avec Rashleigh, dont l'horrible caractère venoit de m'être dévoilé, et dont la profonde scélératesse m'avoit inspiré une horreur qu'il m'eût été impossible de vaincre dans le premier moment. Dans la famille de Dubourg, qui étoit de la religion réformée, j'avois entendu raconter beaucoup d'histoires de prêtres catholiques qui satisfaisoient, en violant les droits sacrés de l'hospitalité, ces passions que les règles de leur ordre leur interdisent. Mais le plan combiné d'a-

vance d'entreprendre l'éducation d'une malheureuse orpheline, alliée à sa propre famille, et privée de protecteurs, dans le perfide dessein de la séduire; ce plan, exposé à mes propres yeux avec toute la chaleur d'un vertueux ressentiment par l'innocente créature qu'il vouloit rendre la victime de sa brutalité, ce plan me sembloit mille fois plus atroce que la plus horrible des histoires que j'avois entendu raconter à Bordeaux, et je sentois qu'il me seroit bien difficile de rencontrer Rashleigh et de contenir l'indignation dont j'étois transporté. Cependant il étoit absolument nécessaire que je me contraignisse, non-seulement à cause des mystérieuses paroles de Diana, qui m'avoit dit que je ne pouvois pas attaquer ses jours sans compromettre ceux d'autrui; mais encore parce que je n'avois pas de motif apparent pour lui chercher querelle.

Je résolus donc d'imiter la dissimulation de Rashleigh pendant le temps qu'il nous restoit encore à demeurer ensemble, et, lorsqu'il seroit à la veille de partir pour Londres, d'écrire à Owen pour lui tracer une légère exquisse de son caractère, et pour l'engager à se tenir sur ses gardes, et à veiller aux intérêts de mon père. Je ne doutois point que l'avarice et l'ambition ne dominassent encore plus que le libertinage dans une âme aussi fortement trempée que celle de Rashleigh.

L'énergie de son caractère, et la facilité avec laquelle il savoit se couvrir du masque de toutes les vertus, devoient lui assurer de la part de mon père un degré de confiance dont il n'étoit pas probable que la bonne foi ou la reconnoissance l'empêchât d'abuser. Cette commission que le devoir m'imposoit étoit fort délicate, surtout dans ma position, puisque la défaveur que je chercherois à jeter sur Rashleigh pourroit être attribuée à la jalousie, ou au dépit de lui voir prendre ma place dans les bureaux et dans le cœur de mon père. Cependant, comme cette lettre étoit absolument nécessaire pour prévenir de funestes conséquences, et que d'ailleurs je connoissois la prudence et la discrétion d'Owen à qui j'étois décidé de l'adresser, je m'empressai de l'écrire et l'envoyai à la poste par la première occasion.

Quand je revis Rashleigh, il parut comme moi se tenir sur ses gardes et être disposé à éviter tout prétexte de dispute. Il se doutoit que la conversation que j'avois eue avec miss Vernon ne lui avoit pas été favorable, quoiqu'il ne pût pas savoir qu'elle m'eût révélé l'infamie de ses procédés et du projet qu'il avoit conçu. Pendant le peu de jours qu'il resta encore à Osbaldistone-Hall, je remarquai deux circonstances qui me frappèrent. La première, c'est la facilité presque incroyable avec laquelle il apprit les principes élé-

mentaires nécessaires à sa nouvelle profession; principes qu'il étudioit sans relâche, faisant de temps en temps parade de ses progrès, comme pour me montrer qu'il trouvoit bien léger le fardeau que je ne m'étois pas cru capable de soutenir. La seconde circonstance remarquable, c'est que malgré tout ce que miss Vernon m'avoit dit de Rashleigh, ils avoient souvent ensemble de longues conférences dans la bibliothéque, quoiqu'ils se parlassent à peine lorsqu'ils étoient avec nous, et qu'il ne parût pas régner entre eux plus d'intimité qu'à l'ordinaire.

Quand le jour du départ de Rashleigh fut arrivé, son père reçut ses adieux avec indifférence, ses frères avec la joie mal déguisée d'écoliers qui voient partir leur précepteur, et qui éprouvent un plaisir qu'ils n'osent pas manifester, et moi-même avec une froide politesse. Lorsqu'il s'approcha de miss Vernon pour l'embrasser, elle recula d'un air fier et dédaigneux, mais elle lui tendit la main, en lui disant : — Adieu, Rashleigh, le Ciel vous récompense du bien que vous avez fait, et vous pardonne le mal que vous avez médité.

— Amen, ma belle cousine, reprit-il avec un air de contrition qu'il avoit pris, je crois, au séminaire de Saint-Omer: heureux celui dont les

bonnes intentions ont mûri, et dont les mauvaises pensées sont mortes en fleur!

Il partit en disant ces mots. — Le parfait hypocrite! me dit mis Vernon lorsque la porte se fut refermée sur lui. Quelle ressemblance extérieure il peut y avoir entre ce que nous méprisons et ce que nous chérissons le plus!

J'avois chargé Rashleigh d'une lettre pour mon père et de quelques lignes pour Owen, indépendamment de la lettre particulière dont j'ai parlé et que j'avois cru plus prudent d'envoyer par la poste. Dans ces épîtres, il eût été naturel que je fisse entendre à mon père et à mon ami que je ne retirois d'autre profit de mon séjour chez mon oncle, que d'apprendre la chasse, et d'oublier, au milieu des laquais et des valets d'écurie, les connoissances ou les talents que je pouvois avoir. Il eût été aussi naturel que j'exprimasse l'ennui et le dégoût que j'éprouvois à me trouver parmi des êtres qui ne s'occupoient que de chiens et de chevaux; que je me plaignisse de l'intempérance habituelle de la famille, et des persécutions de sir Hilbebrand pour me faire suivre son exemple. Ce dernier point surtout n'eût pas manqué de faire prendre l'alarme à mon père, dont la tempérance étoit la première vertu; et toucher cette corde, c'eût

été certainement m'ouvrir les portes de ma prison et abréger mon exil, ou du moins m'assurer un changement de résidence, et cependant il est très-vrai que je ne dis pas un seul mot de tout cela dans les lettres que j'écrivois à mon père et à Owen. Osbaldistone-Hall eût été Athènes dans toute sa gloire et dans toute sa splendeur, il eût été peuplé de héros, de sages, de poëtes, que je n'aurois pas témoigné moins d'envie de le quitter.

Pour peu qu'il vous reste encore quelque étincelle du feu et de l'enthousiasme de la jeunesse, mon cher Tresham, il vous sera facile d'expliquer mon silence. L'extrême beauté de miss Vernon, dont elle tiroit si peu vanité; sa situation romanesque et mystérieuse; les malheurs qu'elle paroissoit avoir essuyés et qui la poursuivoient encore; le courage avec lequel elle les supportoit; ses manières plus franches que ne le sont ordinairement celles de son sexe, mais prouvant par-là même l'innocence et la candeur de son âme; et par-dessus tout, la distinction flatteuse dont elle m'honoroit, tout se réunissoit en même temps pour exciter mon intérêt, piquer ma curiosité, exercer mon imagination et flatter ma vanité. Je n'osois m'avouer à moi-même tout l'intérêt qu'elle m'inspiroit, ni l'impression qu'elle avoit faite sur mon cœur. Nous lisions,

nous nous promenions ensemble : travaux, plaisirs, amusements, tout étoit commun entre nous. Le cours d'études, qu'elle avoit été forcée d'interrompre lors de sa rupture avec Rashleigh, fut repris sous les auspices d'un maître dont les vues étoient plus pures, quoique ses talents fussent plus bornés.

Je n'étois pas en état de la diriger dans quelques études profondes qu'elle avoit commencées avec Rashleigh, et qui me paroissoient convenir beaucoup mieux à un homme d'église qu'à une femme. Je ne conçois pas non plus dans quelle vue il avoit voulu faire parcourir à Diana le labyrinthe obscur et sans issues qu'on a cru devoir nommer philosophie, et le cercle des sciences également abstraites, quoique plus certaines, des mathématiques et de l'astronomie, à moins que ce ne fût pour confondre dans son esprit la différence entre les sexes, et l'habituer aux subtilités de raisonnement dont il pouvoit se servir ensuite pour l'amener à ses vues. C'étoit dans le même esprit, quoique avec moins de raffinement et de dissimulation, que les leçons de Rashleigh avoient encouragé miss Vernon à se mettre au-dessus des convenances, et à dédaigner ces vaines formes dont son sexe s'entoure comme d'un rempart. Il est vrai que, séparée de la société des femmes, et n'ayant pas

même une campagne auprès d'elle, elle ne pouvoit ni se régler sur l'exemple des autres, ni apprendre les règles ordinaires de conduite que l'usage prescrit à son sexe. Mais telle étoit cependant sa modestie naturelle, et la délicatesse de son esprit pour distinguer ce qui est bien de ce qui est mal, qu'elle n'eût jamais adopté d'elle-même les manières hardies et cavalières qui m'avoient causé tant de surprise dans le premier moment, si l'on ne lui eût fait croire que le mépris des formes ordinaires indiquoit tout à la fois la supériorité du jugement et la noble confiance de l'innocence. Son vil précepteur avoit sans doute ses vues en minant ces remparts que la réserve et la prudence élèvent autour de la vertu; mais ne cherchons pas à découvrir tous ses crimes : il en a répondu depuis long-temps devant le tribunal suprême.

Indépendamment des progrès que miss Vernon, dont l'esprit vif et pénétrant comprenoit aussitôt tout ce qu'on entreprenoit de lui expliquer, avoit faits dans les sciences abstraites, je ne la trouvai pas moins versée dans la littérature ancienne et moderne. S'il n'étoit pas reconnu que les grands talents se perfectionnent souvent d'autant plus vite qu'ils ont moins de secours à attendre de ce qui les environne, il seroit presque impossible de croire à la rapidité des

progrès de miss Vernon ; ils sembloient encore plus extraordinaires, lorsque l'on comparoit l'instruction qu'elle avoit puisée dans les livres à son entière ignorance du monde et de la société. On eût dit qu'elle savoit, qu'elle connoissoit tout, excepté ce qui se passoit autour d'elle dans le monde, et je crois que c'étoit cette ignorance même sur les sujets les plus simples, contrastant d'une manière si frappante avec les connoissances étendues qu'elle possédoit, qui rendoit sa conversation si piquante, et fixoit l'attention sur tout ce qu'elle disoit ; car il étoit impossible de prévoir si le mot qu'elle alloit prononcer montreroit la plus fine pénétration ou la plus profonde singularité. Se trouver sans cesse avec un objet aussi aimable, aussi intéressant, et vivre avec elle dans la plus grande intimité, c'étoit une situation bien critique à mon âge, quoique je cherchasse à m'en dissimuler le danger.

CHAPITRE XIV.

« Ce n'est point un prestige ! Une vive lumière
« De sa fenêtre éclaire les vitraux.
« A minuit ! dans ces lieux ! Quel est donc ce mystère ? »

Ancienne ballade.

La vie que nous menions à Osbaldistone-Hall étoit trop uniforme pour pouvoir être décrite. Diana Vernon et moi nous consacrions la plus grande partie de notre temps à l'étude, le reste de la famille passoit toute la journée à la chasse, et quelquefois nous allions les rejoindre. Mon oncle faisoit tout par habitude, et par habitude aussi il s'accoutuma si bien à ma présence et à mon genre de vie, qu'au total je crois qu'il m'aimoit tel que j'étois. J'aurois pu sans doute entrer encore plus avant dans ses bonnes grâces, si j'avois employé pour cela les mêmes artifices que Rashleigh, qui, se prévalant de l'aversion de son père pour les affaires, s'étoit insinué insensiblement dans l'administration de ses biens. Mais quoique je prêtasse volontiers à mon oncle le secours de ma plume et de mes connoissances en arithmétique toutes les fois qu'il désiroit écrire une lettre à un voisin, ou régler un compte avec un

fermier; cependant je ne voulois point, par délicatesse, me charger entièrement du maniement de ses affaires, de sorte que le bon chevalier, tout en convenant que le neveu Frank étoit un garçon habile et zélé, ne manquoit jamais de remarquer en même temps qu'il n'auroit pas cru que Rashleigh lui fût aussi nécessaire.

Comme il est très-désagréable de demeurer dans une famille, et d'être mal avec les membres qui la composent, je fis quelques efforts pour gagner l'amitié de mes cousins. Je changeai mon chapeau à ganse d'or pour une casquette de chasse, et je fis quelques progrès dans l'estime de John. Je domptai un cheval fringant avec une assurance qui me fit faire un grand pas dans les bonnes grâces de Dick. Deux ou trois paris perdus à propos contre Wilfred, et une ou deux bouteilles vidées avec Percy me concilièrent enfin l'amitié de tous les jeunes seigneurs, à l'exception de Thorncliff.

J'ai déjà parlé de l'éloignement qu'avoit pour moi ce jeune homme, qui, ayant un peu plus de bon sens que ses frères, avoit aussi un plus mauvais caractère. Brusque, ombrageux et querelleur, il sembloit mécontent de mon séjour à Osbaldistone-Hall, et voyoit d'un œil envieux et jaloux mon intimité avec Diana Vernon, qui, par suite d'un certain pacte de famille, lui étoit assi-

guée pour épouse. Dire qu'il l'aimoit, ce seroit profaner ce mot; mais il la regardoit en quelque sorte comme sa propriété, et ne vouloit pas, pour employer son style, qu'on vînt chasser sur ses terres. J'essayai plusieurs fois d'amener Thornclif à une réconciliation; mais il repoussa mes avances d'une manière à peu près aussi gracieuse que celle d'un dogue qui gronde sourdement et semble prêt à mordre lorsqu'un étranger veut le caresser. Je l'abandonnai donc à sa mauvaise humeur, et ne me donnai plus la peine de chercher à l'apaiser.

Telle étoit ma situation à l'égard des différents membres de la famille; mais je dois parler aussi d'un autre habitant du château avec lequel je causois de temps en temps : c'étoit André Fairservice, le jardinier, qui, depuis qu'il avoit découvert que j'étois protestant, ne me laissoit jamais passer sans m'ouvrir amicalement sa tabatière écossaise. Il trouvoit plusieurs avantages à me faire cette politesse; d'abord elle ne lui coûtoit rien, car je ne prenois jamais de tabac; et ensuite c'étoit une excellente excuse pour André, qui aimoit assez à interrompre de temps en temps son travail pour se reposer pendant quelques minutes sur sa bêche, mais surtout pour trouver, dans les courtes pauses que je faisois près de lui,

une occasion de débiter les nouvelles qu'il avoit apprises, ou les remarques satiriques que son humeur caustique lui suggéroit.

— Je vous disais donc, Monsieur, me répéta-t-il un soir d'un air d'importance qu'il ne manquoit jamais de prendre lorsqu'il avoit quelques grandes nouvelles à m'annoncer, je vous dirai donc que j'ai été ce matin à Trinlay-Knowe.

— Eh bien, André, vous avez sans doute appris quelques nouvelles au cabaret?

— Je ne vais jamais au cabaret, Dieu m'en préserve!... c'est-à-dire à moins qu'un voisin ne me régale; car pour y aller et mettre soi-même la main à la poche, la vie est trop dure, et l'argent trop difficile à gagner..... Mais j'avois été, comme je disois, à Trinlay-Knowe, pour une petite affaire que j'ai avec la vieille Simpson qui a besoin de quelques cents de poires; et comme il en restera encore plus qu'ils n'en mangeront au château, je ne vois pas pourquoi je ne contenterois pas cette brave femme. Pendant que nous étions à conclure notre petit marché, voilà que Patrick Macréady, le *marchand voyageur*, vint à entrer.

— Le colporteur, voulez-vous dire!

— Oh! tout comme il plaira à votre honneur de l'appeler, mais c'est un métier honorable et lucratif..... Patrick est tant soit peu mon cousin, et nous avons été charmés de la rencontre.

— Et vous avez vidé ensemble un pot de bière,

sans doute?..... Car, au nom du Ciel, André abrégez votre histoire.

—Attendez donc, attendez donc, Dieu me préserve! Vous autres du midi vous êtes toujours si pressés! donnez-moi le temps de respirer, c'est quelque chose qui vous concerne, et votre honneur doit prendre patience, si elle désire l'apprendre... Un pot de bière?.... Patrick offrit de m'en payer un; mais la vieille Simpson nous donna à chacun une grande jatte de lait, et un de ses pains de seigle. Nous nous assîmes, et nous mîmes à causer de chose et d'autre.

—De grâce, soyez bref, André. Dites-moi vite les nouvelles, si vous en avez à m'apprendre, je ne puis pas rester ici toute la nuit.

—Ni moi non plus, Dieu m'en préserve! quand on travaille pendant toute la journée, ce n'est pas pour s'amuser à jabotter le soir. Le cousin Patrick m'a donc dit comme ça qu'il y avoit du mic-mac à Londres, au sujet de ce coup qu'on a fait ici.

—Quel coup? et que voulez-vous dire?

—Le coup.... hem!.... vous savez bien.... sur la route.

—Sur la route, je veux mourir si je vous comprends.

—Oui, dit André d'un air fort mystérieux, au sujet de cette valise....

—Quelle valise? expliquez-vous.

—La valise de Morris, qu'il dit avoir perdue là-bas; mais si ce n'est pas l'affaire de votre honneur, ce n'est pas non plus la mienne, et je ne veux pas perdre cette belle soirée.

Et saisi tout à coup d'un violent accès d'activité, André se remit à bêcher de plus belle.

Ma curiosité, comme le drôle l'avoit prévu, étoit alors excitée; mais ne voulant pas lui laisser voir l'intérêt que je prenois à cette affaire, j'attendis que son bavardage le ramenât sur le sujet qu'il venoit de quitter. André continua à travailler avec ardeur, parlant par intervalles, mais jamais au sujet des nouvelles de M. Macréady, et je restois à l'écouter, le maudissant du fond du cœur, mais voulant voir en même temps jusqu'à quel point son esprit de contradiction l'emporteroit sur la démangeaison qu'il avoit de me raconter la fin de son histoire.

— Je vais planter des asperges, et semer ensuite des haricots. Il faut bien qu'ils aient quelque chose au château pour garnir leur bœuf. Mais ils n'auront jamais autant de plaisir à les manger, que j'ai de peine à les faire venir. André, il nous faut des choux, disoit la vieille Marthe! ils croient, Dieu me préserve, qu'il n'y a qu'à parler pour qu'il en pousse..... Le temps s'est débrouillé ce soir, c'est sans doute parce que c'est demain dimanche, car, s'il y a un beau jour dans la se-

maine, on peut être sûr que c'est le dimanche qui l'empêche.... Mais voilà le couvre-feu, comme ils appellent leur cloche. Je crois qu'il est bien temps de nous aller reposer un peu.

André enfonça sa bêche dans la terre; et me regardant avec l'air de supériorité de quelqu'un qui sait une nouvelle importante qu'il peut taire ou communiquer à son gré, il rabattit les manches de sa chemise, et alla décrocher sa veste qu'il avoit soigneusement pliée sur une couche voisine.

— Il faut bien que je me résigne, pensai-je en moi-même, et que je me décide à entendre l'histoire de M. Fairservice, de la manière qu'il lui plaira de me la raconter. Hé bien, André, lui dis-je, quelles sont donc ces nouvelles que vous avez apprises de votre cousin, le marchand ambulant?

— Oh! colporteur, voulez-vous dire, reprit André d'un air de malice; mais appelez-les comme vous voudrez, ils sont d'une grande utilité dans un pays où les villes sont aussi rares que dans ce Northumberland. Parlez-moi de l'Écosse; c'est bien autre chose, il y a le comté de Fife, par exemple. Eh bien, d'un bout à l'autre, à droite, à gauche, on ne voit que de gros bourgs qui se touchent l'un l'autre, de sorte que tout le comté semble ne faire qu'une seule cité. Avez-

vous dans votre Angleterre quelque chose que vous puissiez lui comparer?

— Oh! non sans doute. Mais vous parliez tout à l'heure de nouvelles de Londres, André?

— Oui, reprit André; mais je croyois que votre honneur ne se soucioit pas de les apprendre. Patrick Macréady dit donc, ajouta-t-il en faisant une grimace qu'il prenoit sans doute pour un sourire malin, qu'il y a eu du grabuge à Londres dans le parlement, au sujet du vol fait à ce Morris.

— Dans le parlement, André? Et à quel propos?

— C'est justement ce que je demandois à Patrick. Patrick, lui disois-je, que diable avoient-ils donc à démêler avec cette valise? Quand nous avions un parlement en Écosse (la peste étouffe ceux qui nous l'ont ôté), ils faisoient des lois pour le pays, et ne venoient jamais fourrer leur nez dans les affaires qui regardoient les tribunaux ordinaires; mais je crois, Dieu me préserve, qu'un chat renverseroit une marmite, qu'ils voudroient le faire comparoître devant leur parlement de Londres. C'est, ai-je dit, être tout aussi sot que notre vieux nigaud de laird ici et ses imbéciles de fils avec leurs chiens, leurs chevaux, leurs cors, et courant tout un jour après une bête qui ne pèse pas six livres quand ils l'ont attrapée.

Admirablement raisonné, André, lui dis-je, pour

l'amener à une explication plus étendue, et que disoit Patrick?

— Oh! il a mieux parlé qu'on n'auroit pu s'y attendre d'un Anglais! — Mais quant au vol il paroît que pendant qu'ils se chamailloient entre wighs et torys, et se disoit de gros mots, voilà qu'il se lève un homme à longues paroles, qui dit qu'au nord de l'Angleterre les jacobites étoient incorrigibles (et il ne se trompoit guère), quils étoient presque en guerre ouverte, qu'un messager du roi avoit été arrêté sur la grande route, que les premières familles du Northumberland y avoient prêté les mains, et que... est-ce que je sais, moi? Qu'on lui avoit pris beaucoup d'argent, et puis des papiers importants, et puis bien d'autres choses; et que, quand le messager avoit voulu aller se plaindre chez le juge de paix de l'endroit, il avoit trouvé ses deux voleurs attablés avec lui, mon Dieu, ni plus ni moins que compères et compagnons, et qu'à force de manigances et de menaces ils l'avoient forcé à se rétracter, et enfin qu'au bout du compte l'honnête homme qui avoit été volé s'étoit empressé de quitter le pays, dans la crainte qu'il ne lui en arrivât malheur.

— Tout cela est-il bien vrai, André?

— Patrick jure que c'est aussi vrai qu'il l'est, que sa mesure a une aune de long. Dieu me préserve! Mais pour en revenir à notre affaire,

quand le ministériel eut fini sa harangue, on demanda à grands cris les noms de l'homme volé, des voleurs et du juge, et il nomma Morris, et votre oncle, et M. Inglewood, et d'autres personnes encore, ajouta-t-il en me regardant malignement. Et puis après, un orateur du parti opposé se leva, et demanda comme ça si l'on devoit mettre en accusation les seigneurs les plus huppés du royaume, sur la déposition d'un poltron qui avoit été cassé à la tête de son régiment pour s'être enfui au milieu d'une bataille et avoir passé en Flandre; et il dit qu'il étoit probable que toute cette histoire avoit été concertée entre le ministre et lui, avant tant seulement qu'il eût quitté Londres. Alors ils firent venir Morris à la... à la barre, je crois qu'ils disent, et ils voulurent le faire parler; mais, bah! il étoit si épouvanté qu'on ne revînt sur l'affaire de sa désertion, que Patrick dit qu'il avoit l'air d'un déterré plutôt que d'un vivant; et il fut impossible d'en tirer deux mots de suite, tant il avoit été effrayé de tous leurs clabaudages. Il faut que sa tête ne vaille guère mieux qu'un navet gelé, car du diable, Dieu me préserve, si tout ça eût empêché André Fairservice de dire ce qu'il avoit sur le cœur!

— Et comment cette affaire finit-elle, André? Votre ami l'a-t-il su?

— S'il l'a su ! Il a différé son voyage de huitaine, afin de pouvoir apporter les nouvelles à ses pratiques. Le gaillard qui avoit parlé le premier commença à déchanter un peu, et dit que, quoiqu'il crût que l'homme avoit été volé, il convenoit pourtant qu'il avoit pu se tromper sur les particularités du vol. Le gaillard du parti contraire riposta qu'il lui importoit peu que Morris eût été volé ou non, pourvu qu'on n'attaquât pas l'honneur des principaux gentilshommes du Northumberland. Et voilà ce qu'ils appellent s'expliquer. L'un cède un brin, l'autre une miette, et les revoilà tous amis. Vous croyez peut-être que c'est fini à présent ? Eh bien, pas du tout. Est-ce que la chambre des pairs n'a pas voulu s'en mêler aussi ? Dans notre pauvre parlement d'Écosse, les pairs, les représentants, tout cela siégeoit ensemble, et il n'y avoit pas besoin de baragouiner deux fois la même affaire. Mais tant il y a qu'à Londres ils recommencèrent tout dans l'autre chambre, comme si de rien n'étoit. Dans cette chambre-là, il y en eut un qui s'avisa de dire qu'il y avoit un Campbell qui étoit impliqué dans le vol, et qui avoit montré pour sa justification un certificat signé du duc d'Argyle. Quand le duc entendit ça, vous sentez bien qu'il prit feu. Il devint rouge comme une betterave, et dit que

tous les Campbell étoient de braves et d'honnêtes gens. S'il faut vous dire ce que je pense, je crois, Dieu me préserve, qu'il mentoit un peu, monsieur le duc. Mais comme il avoit toujours ménagé la chèvre et le chou, et qu'il avoit des compères dans les deux partis, on n'osa pas le contredire. L'histoire de Morris fut traitée de calomnie et d'imposture, et s'il n'avoit pas pris ses jambes à son cou, il est probable qu'il eût été prendre l'air sur le pilori pour avoir fait une fausse déposition.

En disant ces mots, l'honnête André rassembla ses bêches, ses rateaux, et ses autres instruments de jardinage, et les jeta dans une brouette qu'il se disposa à traîner du côté de la serre, mais assez lentement pour me laisser le temps de lui faire toutes les questions que je pouvois désirer. Voyant que j'avois affaire à un malin drôle, je crus qu'il falloit bannir tout mystère avec lui, et lui dire la chose telle qu'elle étoit, de peur que ma réserve ne lui inspirât des soupçons et ne fût pour moi la source de nouveaux désagréments.

—J'aimerois à voir votre compatriote, André. Vous avez sans doute entendu dire que j'avois été compromis par l'impertinente folie de ce Morris (André me répondit par une grimace très-significative), et je désirerois voir, s'il étoit possible,

votre cousin le marchand pour lui demander des détails encore plus circonstanciés de ce qu'il a appris à Londres.

—Oh! rien de plus aisé, reprit André; je n'ai qu'à faire entendre à mon cousin que vous avez besoin d'une ou deux paires de bas, et il sera ici en moins de rien.

—Oh! oui, assurez-le que je serai une bonne pratique; et, comme vous disiez, la nuit est calme et belle, je me promènerai dans le jardin jusqu'à ce qu'il vienne. La lune va bientôt se lever. Vous pouvez l'amener à la petite porte de derrière, et en attendant j'aurai le plaisir de contempler les arbres et les gazons au clair de la lune.

—Très-vrai, très-vrai.—C'est ce que j'ai souvent dit; un chou-fleur est si brillant au clair de la lune, qu'il ressemble à une dame parée de diamants.

A ces mots, André Fairservice s'en fut tout joyeux. Il avoit plus d'un mille à faire, et il entreprit cette course avec le plus grand plaisir, pour procurer à son cousin la vente de quelques-uns des articles de son commerce, quoiqu'il soit probable qu'il n'eût pas donné dix sous pour le régaler d'un pot de bière. La bonne volonté d'un Anglais se seroit manifestée de la manière opposée, pensai-je en moi-même en parcourant

les longues allées qui coupoient l'antique jardin d'Osbaldistone-Hall.

Lorsque je fus au bout de l'allée qui conduisoit au château, j'aperçus de la lumière dans la bibliothéque, dont les fenêtres donnoient sur le jardin. Je n'en fus pas surpris, car je savois que miss Vernon s'y rendoit souvent le soir, quoique par délicatesse je m'imposasse la contrainte de ne jamais l'aller rejoindre dans un moment où le reste de la famille étoit livré à ses orgies ordinaires; nos entrevues auroient été strictement des tête-à-tête. Le matin c'étoit différent. Il entroit souvent dans la bibliothéque des domestiques qui venoient ou chercher quelques livres pour bourrer les fusils des jeunes seigneurs, ou apporter à Diana quelque message de la part de sir Hildebrand. En un mot, pendant la matinée, la bibliothêque étoit une espèce de terrain neutre, qui, quoique peu fréquenté, pouvoit cependant être regardé comme un point de réunion générale. Il n'en étoit pas de même dans la soirée; et, élevé dans un pays où l'on a beaucoup d'égards pour les bienséances, je désirois les observer d'autant plus strictement, que miss Vernon y faisoit moins d'attention. Je lui fis donc comprendre, avec tous les ménagements possibles, que, lorsque nous lisions ensemble le soir, la présence d'un tiers seroit convenable.

Miss Vernon commença par rire, puis rougit, et étoit prête à se fâcher; mais, changeant tout à coup d'idées : — Je crois que vous avez raison, me dit-elle, et quand je serai dans mes jours de grande ardeur pour le travail, j'engagerai la vieille Marthe à venir prendre ici une tasse de thé avec moi, et me servir de paravent.

Marthe, la vieille femme de charge, avoit le même goût que toute la famille. Elle préféroit un bon verre de vin à tout le thé de la Chine. Cependant, comme il n'y avoit alors que les personnes comme il faut qui prissent du thé, cette invitation flattoit la vanité de Marthe, et elle nous tenoit quelquefois compagnie. Du reste, tous les domestiques évitoient d'approcher de la bibliothéque après le coucher du soleil, parce que deux ou trois des plus poltrons disoient avoir entendu du bruit dans cette partie de la maison lorsque tout le monde étoit couché, et les jeunes seigneurs eux-mêmes étoient loin de désirer d'entrer le soir dans cette redoutable enceinte.

L'idée que la bibliothéque avoit été pendant long-temps l'endroit où Rashleigh se tenoit de préférence, et qu'une porte secrète communiquoit de cette chambre dans l'appartement isolé qu'il avoit choisi pour lui même, augmentoit les terreurs, bien loin de les diminuer. Les relations étendues

qu'il avoit dans le monde, son instruction, ses connoissances qui embrassoient toute espèce de science, quelques expériences de physique qu'il avoit faites pour s'amuser, étoient pour des esprits de cette trempe des raisons suffisantes pour le croire en relation avec les esprits. Il savoit le grec, le latin et l'hébreu, et en conséquence, comme l'exprimoit dans sa peur le cousin Wilfred, il ne pouvoit pas avoir peur des esprits, des fantômes ou du diable. Les domestiques soutenoient qu'ils l'avoient entendu parler tout haut dans la bibliothéque lorsque tout le monde étoit couché dans le château; et qu'il passoit la nuit à veiller avec des revenants, et le matin à dormir, au lieu d'aller conduire la meute du bon Osbaldistone.

Tous ces bruits absurdes m'avoient été répétés en confidence, et l'air de bonhomie et de crédulité du narrateur m'avoit souvent beaucoup diverti. Je méprisois souverainement ces contes ridicules; mais l'extrême solitude à laquelle cette chambre redoutée étoit condamnée tous les soirs après le couvre-feu étoit pour moi une raison de ne pas m'y rendre, lorsqu'il plaisoit à miss Vernon de s'y retirer.

Pour résumer ce que je disois, je ne fus pas surpris de voir de la lumière dans la bibliothéque; mais je ne pus m'empêcher d'être étonné de voir l'ombre de deux personnes qui passoient

entre la lumière et la première fenêtre. Je crus m'être trompé, et avoir pris l'ombre de Diana pour une seconde personne. Mais non, les voilà qui passent devant la seconde croisée; ce sont bien deux personnes distinctes. Elles disparoissent encore, et voilà que leur ombre se dessine encore sur la troisième fenêtre, puis sur la quatrième. Qui peut être à cette heure avec Diana? Les deux ombres repassèrent successivement devant chaque croisée; comme pour me convaincre que je ne me trompois pas; après quoi les lumières furent éteintes, et tout rentra dans l'obscurité.

Quelque futile que fût cette circonstance, je fus long-temps sans pouvoir la bannir de mon esprit. Je ne me permettois pas même de supposer que mon amitié pour miss Vernon allât jusqu'à la jalousie. Cependant je ne puis exprimer le déplaisir que j'éprouvai en songeant qu'elle accordoit à quelqu'un des entretiens particuliers, à une heure et dans un lieu où j'avois eu la délicatesse de lui dire qu'il n'étoit pas convenable qu'elle me reçût.

— Imprudente et incorrigible Diana, disois-je en moi-même; folle qui as fermé l'oreille à tous les bons avis! J'ai été trompé par la simplicité de ses manières; et je suis sûr qu'elle les prend ces formes de franchise, comme elle mettroit un bon-

net de paille si c'étoit la mode, pour faire parler d'elle. Je crois vraiment que malgré son excellent jugement la société d'une demi-douzaine de rustauds pour jouer au wisk lui feroit un plus sensible plaisir qu'Arioste lui-même s'il revenoit au monde.

Ce qui ajoutoit encore à l'amertume de ces réflexions, c'est que m'étant décidé à montrer à Diana ma traduction en vers des premiers chants de l'Arioste, je l'avois priée d'inviter Marthe à venir ce soir-là prendre le thé avec elle, et que miss Vernon m'avoit demandé de remettre cette partie à un autre jour, alléguant quelque excuse qui m'avoit semblé assez frivole. Je cherchois à expliquer ces différentes circonstances, lorsque j'entendis ouvrir la petite porte de derrière du jardin. C'étoit André qui revenoit, suivi de son compatriote, qui plioit sous le poids de sa balle.

Je trouvai dans Macréady un Écossais malin et intelligent, grand marchand de nouvelles, tant par inclination que par état. Il me fit le récit exact de ce qui s'étoit passé dans la chambre des communes et dans celle des pairs, relativement à l'affaire de Morris, dont on s'étoit servi comme d'une pierre de touche pour reconnoître l'esprit du parlement. Il m'apprit, comme André me l'avoit fait entendre, que le ministère avoit eu le dessous, et qu'il avoit été obligé de renoncer au

projet d'appuyer un rapport qui compromettoit des personnes de distinction, et qui n'étoit fait que par un individu qui n'avoit aucun droit à la confiance, et qui, d'ailleurs, se contredisoit à chaque instant dans la manière de raconter son histoire. Macréady me fournit même un exemplaire d'un journal imprimé qui contenoit la substance des débats; et il me remit aussi une copie du discours du duc d'Argyle, en ayant apporté plusieurs pour les vendre à ses partisans en Écosse. Le journal ne m'apprit rien de nouveau, et ne servit qu'à me confirmer ce que m'avoit dit l'Écossais; le discours du duc, quoiqu'éloquent et énergique, contenoit principalement l'éloge de sa famille et de son clan, quelques compliments non moins sincères quoique plus modérés, qu'il prit occasion de s'adresser à lui-même. Je ne pus savoir si ma réputation avoit été directement compromise, quoique je comprisse bien que l'honneur de la famille de mon oncle l'étoit fortement; car Morris avoit déclaré en plein parlement que Campbell étoit l'un des deux voleurs, et qu'il avoit eu l'impudence d'aller déposer lui-même en faveur d'un M. Osbaldistone, qui étoit son complice et dont, de connivence avec le juge, il avoit procuré l'élargissement, en forçant l'accusateur à se désister de ses poursuites. Cette partie de l'histoire de Morris s'accordoit avec mes propres soupçons, qui

s'étoient portés sur Campbell depuis l'instant où je l'avois vu paroître chez le juge Inglewood. Tourmenté à l'excès du tour qu'avoit pris cette étonnante affaire, je renvoyai les deux Écossais, après avoir acheté quelques bagatelles à Macréady, et je me retirai dans ma chambre pour considérer ce que je devois faire pour défendre ma réputation aussi publiquement attaquée.

CHAPITRE XV.

« D'où viens-tu ? que fais-tu parmi nous ? »
MILTON.

APRÈS avoir passé la nuit à méditer sur la nouvelle que j'avois reçue, je crus d'abord devoir retourner à Londres en toute diligence, et repousser la calomnie par ma présence; mais je réfléchis ensuite que je ne ferois peut-être qu'ajouter au ressentiment de mon père qui étoit absolu dans ses décisions sur tout ce qui concernoit sa famille. Son expérience le mettoit en état de me tracer la conduite que je devois tenir, et ses relations avec les wighs les plus puissants lui donnoient la facilité de me faire rendre justice. Toutes ces raisons me décidèrent à écrire à mon père toutes les circonstances de mon histoire; et quoiqu'il y eût près de dix milles jusqu'à la poste la plus voisine, je résolus d'y porter moi-même ma lettre, pour être sûr qu'elle ne seroit pas égarée.

Il me sembloit extraordinaire que quoiqu'il se se fût déjà écoulé plusieurs mois depuis mon départ de Londres, et que Rashleigh eût déjà écrit à sir Hildebrand pour lui apprendre son heureuse arrivée, et la réception amicale que son oncle lui

avoit faite, je n'eusse encore reçu aucune lettre ni d'Owen ni de mon père. Tout en admettant que ma conduite avoit pu être blâmable, il me sembloit que je ne méritois pas d'être aussi complétement oublié. A la fin de la lettre que j'écrivis à mon père relativement à l'affaire de Morris, je ne manquai pas de témoigner le plus vif désir qu'il m'honorât de quelques lignes de réponse, ne fût-ce que pour me donner ses conseils dans une circonstance trop délicate pour que je me permisse de prendre un parti avant de connaître ses intentions. Ne me sentant pas le courage de solliciter mon rappel à Londres, je cachai sous le voile de la soumission aux volontés de mon père les véritables raisons qui me faisoient désirer de rester à Osbaldistone-Hall, et me bornai à demander la permission de venir passer quelques jours dans la capitale pour réfuter les infâmes calomnies qu'on avoit fait circuler si publiquement contre moi. Après avoir terminé mon épître, dont la composition me coûta d'autant plus de peine que j'étois combattu entre le désir de rétablir ma réputation et le regret de quitter, même momentanément, le lieu actuel de ma résidence, j'allois porter moi-même ma lettre à la poste, comme je me l'étois proposé. Je fus bien récompensé de la peine que j'avois prise en y trouvant une lettre à mon adresse qui ne me seroit par-

venue que plus tard. Elle étoit de mon ami M. Owen, et contenoit ce qui suit :

MON CHER MONSIEUR FRANCIS,

« Je vous accuse réception de votre lettre du dix courant, qui m'a été remise par M. Rashleigh Osbaldistone, et j'ai pris bonne note du contenu. J'aurai pour monsieur votre cousin toutes les attentions possibles, et je l'ai déjà mené voir la Bourse et la Banque. Il paroît être sobre, rangé et studieux, il sait fort bien l'arithmétique, et connoît la tenue des livres. J'aurois désiré qu'une autre personne que moi eût dirigé ses études vers cette partie, mais la volonté de Dieu soit faite. Comme l'argent peut être utile dans le pays où vous êtes, je prends la confiance de vous adresser ci-joint une lettre de change de cent livres (2400 l.) à six jours de vue sur MM. Hooper et Girder de Newcastle, qui y feront honneur. Je suis, mon cher monsieur Francis; avec le plus profond respect,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

JOSEPH OWEN. »

Post-scriptum. Veuillez m'accuser réception de la présente. Votre père dit qu'il se porte comme à l'ordinaire, mais il est bien changé.

Après avoir lu ce billet écrit avec la netteté et la précision de plume qui distinguoit le bon Owen, je fus surpris qu'il n'y fît aucune mention de la lettre particulière que je lui avois écrite dans la vue de lui apprendre le véritable caractère de Rashleigh. J'avois envoyé ma lettre à la poste par un domestique du château, et je n'avois aucune raison pour croire qu'elle ne fût point parvenue à son adresse. Cependant, comme elle contenoit des renseignements d'une grande importance tant pour mon père que pour moi, j'écrivis de suite à Owen et récapitulai tout ce que je lui avois écrit précédemment, en le priant de m'apprendre par le retour du courrier si ma lettre lui étoit parvenue. Je lui accusai aussi réception de la lettre de de change et lui promis d'en faire usage si j'avois besoin d'argent. Il me sembloit assez extraordinaire que mon père laissât à son commis le soin de fournir à mes dépenses; mais j'en conclus que c'étoit un arrangement fait entre eux. D'ailleurs, quoi qu'il en fût, Owen étoit garçon, il étoit à son aise, et avoit toujours eu pour moi beaucoup d'attachement, aussi n'hésitai-je pas à accepter cette petite somme que j'étois résolu de lui rendre sur les premiers fonds que je toucherois, en cas que mon père ne l'en eût pas déjà remboursé. Un marchand, à qui le maître de la poste m'adressa, me donna en or le montant de ma lettre de change

sur MM. Hooper et Girder, de sorte que je retournai à Osbaldistone-Hall beaucoup plus riche que je n'en étois parti. Ce surcroît de finances venoit fort à propos, car l'argent que j'avois apporté de Londres commençoit à diminuer sensiblement, et j'avois toujours de temps en temps quelques dépenses à faire qui n'eussent pas tardé à épuiser le fond de ma bourse.

A mon retour au château, j'appris que sir Hildebrand étoit allé avec ses dignes rejetons à un petit hameau appelé Tunlay-Knowe pour voir, comme me dit André, une douzaine de coqs se plumer mutuellement la tête.

— C'est un amusement bien barbare, André; vous n'en avez sans doute pas de semblables en Écosse?

— Non, non, Dieu me préserve! répondit André, à moins pourtant que ce ne soit la veille de quelque grande fête; mais, au bout du compte, ils peuvent faire tout ce qu'ils voudront à cette volaille, qui ne fait que gratter et que ratisser dans la cour, et vient, sans crier gare, abîmer toutes mes platebandes. Dieu merci! moins il y en aura, moins ce sera de peine pour les pauvres jardiniers; mais puisque vous voilà, dites-moi donc qui est-ce qui laisse toujours la porte de cette tour ouverte? Maintenant que M. Rashleigh est parti, ce ne peut pas être lui, j'espère.

La porte de la tour dont il parloit donnoit sur le jardin, et conduisoit à l'escalier tournant par lequel on montoit à l'appartement de M. Rashleigh. Cet appartement, comme je l'ai déjà dit, étoit comme isolé du reste du château, et communiquoit à la bibliothéque par une porte secrète, et au reste de la maison par un passage long et obscur. Un sentier fort étroit, bordé d'une haie des deux côtés, conduisoit de la porte de la tour à une petite porte de derrière du jardin. Au moyen de ces communications, Rashleigh, qui n'étoit presque jamais avec sa famille, pouvoit entrer et sortir quand il le vouloit, sans être obligé de passer par le château. Mais pendant son absence personne ne descendoit jamais par cet escalier, et c'est ce qui rendoit l'observation d'André remarquable.

— Avez-vous souvent vu cette porte ouverte? lui demandai-je.

Souvent, oh! mon Dieu oui. C'est-à-dire, souvent si vous voulez : deux ou trois fois. A mon avis, il faut que ce soit ce prêtre, le P. Vaughan, comme ils l'appellent. Car pour les domestiques ce ne sera pas eux que vous attrapperez sur cet escalier : ah! bien oui, Dieu me préserve! ils ont trop peur et des revenants et des brownies, et de toute l'engeance de l'autre monde enfin. Mais le P. Vaughan se croit un être privilégié, de la

morgue, et voilà tout; car je parierois bien que le plus mauvais prêcheur de village en Écosse conjureroit un esprit deux fois plus vite que lui avec son eau bénite et ses cérémonies idolâtres. Tenez, à vous dire le vrai, je ne crois pas non plus qu'il parle latin, bon latin, s'entend; car il a l'air de ne pas me comprendre quand je lui dis les noms savants des plantes.

Ce P. Vaughan partageoit son temps et ses soins entre Osbaldistone-Hall et une demi-douzaine de maisons catholiques des environs; je ne vous en ai encore rien dit, parce que j'avois eu peu d'occasions de le voir. C'étoit un homme d'environ soixante ans, de bonne famille, à ce que j'avois entendu dire, d'un extérieur grave et imposant, et jouissant de la plus grande considération parmi les catholiques du Northumberland, qui le regardoient comme un homme juste et intègre. Cependant le P. Vaughan n'étoit pas à l'abri de ces petites particularités qui distinguent son ordre. On voyoit répandu sur toute sa personne un air de mystère qui, à des yeux protestants, sembloit tenir du bigotisme. Les naturels d'Osbaldistone-Hall (car c'est ainsi qu'on auroit dû appeler les habitants du château) avoient pour lui plus de respect que d'affection. Il étoit évident qu'il condamnoit leurs orgies, car elles étoient interrompues en

partie lorsque le prêtre passoit quelque temps au château. Sir Hildebrand lui-même s'imposoit une certaine contrainte dans ses discours et dans sa conduite, ce qui peut-être rendoit la présence du P. Vaughan plus gênante qu'agréable.

Il avoit cette adresse polie, insinuante et presque flatteuse, particulière au clergé de sa religion, surtout en Angleterre, où les laïques catholiques, retenus par des lois pénales et par les restrictions de leur secte et les recommandations de leurs pasteurs, montrent une grande réserve, souvent même une vraie timidité dans la société des protestants, pendant que les prêtres privilégiés par leur ministère, et pouvant fréquenter les personnes de toutes les croyances, sont ouverts, actifs, francs, jaloux de popularité et habiles dans l'art de l'obtenir.

Le P. Vaughan étoit une connoissance particulière de Rashleigh; c'étoit à lui qu'il étoit principalement redevable de l'accueil qu'il recevoit au château, ce qui ne me donnoit nulle envie de cultiver sa connoissance; et comme de son côté il ne paroissoit pas fort jaloux de faire la mienne, les relations que nous avions ensemble se bornoient à un simple échange de civilités. Il me sembloit assez naturel que M. Vaughan occupât la chambre de Rashleigh lorsqu'il couchoit par hasard au château, parce

que c'étoit la plus rapprochée de la bibliothéque, dans laquelle il devoit sans doute se rendre souvent pour jouir du plaisir de la lecture. Il étoit donc très-probable que c'étoit sa lumière qui avoit fixé mon attention le soir précédent. Cette idée me conduisit involontairement à me rappeler qu'il paroissoit régner entre miss Vernon et lui le même mystère qui caractérisoit sa conduite avec Rashleigh. Je ne lui avois jamais entendu prononcer le nom de Vaughan, ni même en parler directement, à l'exception du premier jour où je l'avois rencontrée, et où elle m'avoit dit que Rashleigh, le vieux prêtre et elle-même, étoient les seules personnes du château avec lesquelles il fût possible de converser. Cependant, quoiqu'elle ne m'eût point parlé depuis ce temps du P. Vaughan, je remarquai que toutes les fois qu'il venoit au château miss Vernon sembloit éprouver une espèce de terreur et d'anxiété qui duroit jusqu'à ce qu'ils eussent échangé ensemble deux ou trois regards significatifs.

Quel que pût être le mystère qui couvroit les destinées de cette intéressante personne, il étoit évident que le P. Vaughan le connoissoit. Peut-être, me disois-je, est-ce lui qui doit la faire entrer dans un couvent, en cas qu'elle se refuse à épouser un de mes cousins; et alors

l'émotion que lui cause sa présence s'explique naturellement.

Du reste ils ne se parloient pas souvent, et ne paroissoient même pas chercher à se trouver ensemble. Leur ligue, s'il en existoit une entre eux, étoit tacite et conventionnelle; elle dirigeoit leurs actions sans exiger le secours des paroles. Je me rappelois pourtant alors que j'avois remarqué une ou deux fois le P. Vaughan dire quelques mots à l'oreille de miss Vernon. J'avois supposé dans le temps qu'ils avoient rapport à la religion, sachant avec quelle adresse et quelle persévérance le clergé catholique cherche à conserver son influence sur l'esprit de ses sectateurs; mais à présent j'étois disposé à les croire relatifs à cet étonnant mystère que je m'efforçois inutilement d'approfondir. Avoit-il des entrevues particulières avec miss Vernon dans la bibliothéque? et s'il en avoit, quel en étoit le motif? Et pourquoi miss Vernon accordoit-elle toute sa confiance à un ami du perfide Rashleigh?

Toutes ces questions et mille autres semblables s'accumuloient en foule dans mon esprit, et y excitoient un intérêt d'autant plus vif qu'il m'étoit impossible de les éclaircir. J'avois déjà commencé à soupçonner que l'amitié que je portois à miss Vernon n'étoit pas tout-à-fait aussi désintéressée que je l'avois cru dans le

principe. Déjà je m'étois senti dévoré de jalousie en apprenant que j'avois un Thornclif pour rival, et j'avois relevé avec plus de chaleur que je ne l'aurois dû par égard pour miss Vernon les insultes indirectes qu'il cherchoit à me faire. A présent j'épiois la conduite de miss Vernon avec l'attention la plus scrupuleuse, attention que je voulois en vain attribuer à la simple curiosité. Malgré tous mes efforts et tous mes raisonnements, ces indices n'annonçoient que trop bien l'amour; et tandis que ma raison ne vouloit pas convenir qu'elle m'eût laissé former un attachement aussi inconsidéré, elle ressembloit à ces guides ignorants qui, après avoir égaré les voyageurs dans un chemin qu'ils ne connoissent pas eux-mêmes, et dont ils ne savent plus comment sortir, persistent obstinément à soutenir qu'il est impossible qu'ils se soient trompés de route.

CHAPITRE XVI.

« Il arriva qu'un jour à midi, comme j'allois sur mon canot,
« je découvris très-distinctement sur le sable les marques d'un
« pied nu d'homme. »

ROBINSON CRUSOÉ.

PARTAGÉ entre l'intérêt et la jalousie, je finis par observer si minutieusement les regards et les actions de miss Vernon, qu'elle ne tarda pas à s'en apercevoir, malgré tous mes efforts pour le cacher. La certitude que j'épiois à chaque instant sa conduite sembloit l'embarrasser, lui faire de la peine, et la contrarier tout à la fois. Tantôt on eût dit qu'elle cherchoit l'occasion de me témoigner son mécontentement d'une conduite qui ne pouvoit manquer de lui paroître offensante, après qu'elle avoit eu la franchise de m'avouer la position critique où elle se trouvoit : tantôt elle sembloit prête à descendre aux prières; mais ou le courage lui manquoit, ou quelque autre raison l'empêchoit d'en venir à une explication. Son déplaisir ne se manifestoit que par quelques reparties, et ses prières expiroient sur ses lèvres. Nous nous trouvions tous deux dans une position relative assez singulière, étant par goût la plupart du temps ensemble, et nous cachant mu-

tuellement les sentiments qui nous agitoient, moi ma jalousie, elle son mécontentement. Il régnoit entre nous de l'intimité sans confiance; d'un côté, de l'amour sans espoir et sans but, et de la curiosité sans aucun motif raisonnable; de l'autre, de l'embarras, du doute, et parfois du déplaisir. Mais telle est la nature du cœur humain, que je crois que cette agitation de passions, entretenue encore par une foule de petites circonstances qui nous forçoient pour ainsi dire à penser mutuellement l'un à l'autre, tendoit sur le tout à augmenter l'attachement que nous nous portions. Mais quoique ma vanité n'eût pas tardé à découvrir que mon séjour à Osbaldistone-Hall avoit donné à Diana quelques raisons de plus pour détester le cloître, je ne pouvois point compter sur une affection qui sembloit entièrement subordonnée aux mystères de sa singulière position. Miss Vernon étoit d'un caractère trop résolu, trop déterminé, pour permettre à l'amour de prendre le pas sur son devoir, et elle m'en donna la preuve dans une conversation que nous eûmes ensemble environ à cette époque.

Nous étions dans la bibliothéque dont je vous ai souvent parlé. Miss Vernon, en parcourant un exemplaire de Roland le Furieux, fit tomber une feuille de papier écrite à la main. Je voulus la ramasser, mais elle me prévint.

— Ce sont des vers, dit-elle en jetant un coup d'œil sur le papier, puis-je prendre la liberté!..... Oh! si vous rougissez, si vous bégayez, je dois faire violence à votre modestie, et supposer que la permission est accordée.

— C'est un premier jet, un commencement de traduction, une ébauche qui ne mérite pas de vous occuper un seul instant; j'aurois à craindre un arrêt trop sévère, si j'avois pour juge une personne qui entend aussi bien l'original, et qui en sent aussi bien les beautés.

— Mon cher ami, reprit Diana, si vous voulez m'en croire, gardez vos éloges et votre humilité pour une meilleure occasion; car je puis vous certifier que tout cela ne vous vaudra pas un seul compliment. Je suis, comme vous savez, de la famille impopulaire des Francs-Parleurs, et je ne flatterois pas Apollon pour sa lyre.

Elle lut la première stance, qui étoit à peu près conçue en ces termes:

« Je chante la beauté, les chevaliers, les armes,
« Les belliqueux exploits, l'amour et ses doux charmes.
« Je célèbre le siècle où des bords africains
« Sous leur prince Agramant, guidés par la vengeance,
« Les Maures accourus dans les champs de la France,
« Firent de nos chrétiens balancer les destins.
« Je veux chanter Roland, etc. etc.

— En voilà beaucoup, dit-elle après avoir par-

couru des yeux la feuille de papier, et interrompant les plus doux sons qui puissent frapper l'oreille d'un jeune poëte, ses vers lus par celle qu'il adore.

— Beaucoup trop, sans doute, pour qu'ils méritent de fixer votre attention, dis-je un peu mortifié en reprenant le papier qu'elle cherchoit à retenir. Cependant, ajoutai-je, enfermé dans cette retraite, et obligé de me créer des occupations, j'ai cru ne pouvoir mieux employer mes moments de loisir qu'en continuant, uniquement pour mon plaisir, la traduction de ce charmant auteur, que j'ai commencée il y a quelques mois, lorsque j'étois sur les rives de la Garonne.

— La question seroit de savoir, dit gravement Diana, si vous n'auriez pas pu mieux employer votre temps?

— Vous voulez dire à des compositions originales, répondis-je grandement flatté; mais, à dire vrai, mon génie trouve beaucoup plus aisément des mots et des rimes que des idées; et, au lieu de me creuser la tête pour en chercher, je suis trop heureux de m'approprier celles de l'Arioste. Cependant, miss Vernon, avec les encouragements que vous avez la bonté de me donner......

— Excusez-moi, monsieur Frank; ce sont des encouragements, non pas que je vous donne, mais que vous prenez. Je ne veux parler ni de

compositions originales, ni de traductions; c'est à des objets plus sérieux que je crois que vous pourriez consacrer votre temps. Vous êtes mortifié, ajouta-t-elle, et je suis fâchée d'en être la cause.

— Mortifié? oh! non,..... non assurément, dis-je de la meilleure grâce qu'il me fut possible; je suis trop sensible à l'intérêt que vous prenez à moi.

— Ah! vous avez beau dire, reprit l'inflexible Diana, il y a de la mortification et même un petit grain de colère dans ce ton sérieux et contraint; au surplus, excusez la contrariété que je vous ai fait éprouver en vous sondant ainsi, car ce qui me reste à vous dire vous contrariera peut-être encore davantage.

Je sentis la puérilité de ma conduite, et je l'assurai qu'elle n'avoit pas à craindre que je me révoltasse contre une critique que je ne pouvois attribuer qu'à son amitié pour moi.

— Ah! voilà qui est beaucoup mieux, me dit-elle; je savois bien que les restes de l'irritabilité poétique s'en iroient avec la petite toux qui a servi comme le prélude à votre déclaration. Mais à présent, parlons sérieusement : avez-vous reçu depuis peu des lettres de votre père?

— Pas un mot! répondis-je; il ne m'a pas

honoré d'une seule ligne depuis que j'ai quitté Londres.

— C'est singulier! Vous êtes une singulière famille, vous autres Osbaldistone! Ainsi vous ne savez pas qu'il est allé en Hollande pour quelques affaires pressantes qui exigeoient immédiatement sa présence.

— Voilà le premier mot que j'en entends.

— Et ce sera sans doute aussi une nouvelle pour vous, et peut-être la moins agréable de toutes, d'apprendre qu'il a confié à Rashleigh l'administration de ses affaires jusqu'à son retour?

— A Rashleigh! m'écriai-je, pouvant à peine cacher ma surprise et mon inquiétude.

— Vous avez raison de vous alarmer, dit miss Vernon d'un ton fort grave; et si j'étois à votre place, je m'efforcerois de prévenir les funestes conséquences qui résulteront d'un semblable arrangement.

— Mais il n'est pas possible d'empêcher.....

— Tout est possible à qui possède du courage et de l'activité : à qui craint, à qui hésite, rien n'est possible, parce que rien ne lui paroît tel.

Miss Vernon dit ces mots avec une exaltation héroïque; et, pendant qu'elle parloit, je croyois voir une de ces héroïnes du siècle de la cheva-

lerie, dont un mot, dont un regard électrisoit les preux combattants, et doubloit leur courage à l'heure du danger.

— Et que faut-il donc faire, miss Vernon? répondis-je, désirant et craignant tout à la fois d'entendre sa réponse.

— Partir sur-le-champ, dit-elle d'un ton ferme, et retourner à Londres. Peut-être, ajouta-t-elle d'un ton plus doux, êtes-vous déjà resté ici trop long-temps; ce n'est pas vous qu'il faut en accuser; mais chaque moment que vous y passeriez encore seroit un crime; oui, un crime, car je vous dis sans feinte que si les affaires de votre père sont long-temps entre les mains de Rashleigh, vous pouvez regarder sa ruine comme certaine.

— Comment est-il possible?.....

— Ne faites pas tant de questions, dit-elle en m'interrompant; mais, croyez-moi, il faut tout craindre de Rashleigh. Au lieu de consacrer aux opérations du commerce la fortune de votre père, il l'emploiera à l'exécution de ses projets ambitieux. Lorsque M. Osbaldistone étoit en Angleterre, Rashleigh ne pouvoit pas accomplir ses desseins : pendant son absence, il en trouvera mille occasions, et soyez sûr qu'il ne manquera pas d'en profiter.

— Mais comment puis-je, disgracié par mon

père et sans aucun pouvoir dans sa maison, empêcher ce danger par ma présence?

— Votre présence seule fera beaucoup. Votre naissance vous donne le droit de veiller aux intérêts de votre père; c'est un droit inaliénable. Vous serez soutenu par son premier commis, par ses amis, par ses associés. D'ailleurs les projets de Rashleigh sont d'une nature!..... Elle s'arrêta tout à coup, comme si elle craignoit d'en dire trop. — Sont, en un mot, reprit-elle, de la nature de tous les plans sordides et intéressés, qui sont abandonnés aussitôt que ceux qui les méditent voient leurs artifices découverts, et s'aperçoivent qu'on les observe. Ainsi donc, dans le langage de votre poëte favori :

« A cheval ! à cheval ! délibérer c'est craindre. »

— Ah! Diana! m'écriai-je entraîné par un sentiment irrésistible, pouvez-vous bien me conseiller de partir? Hélas! peut-être trouvez-vous que je suis resté ici trop long-temps?

Miss Vernon rougit, mais répondit avec la plus grande fermeté : — Oui, je vous conseille non-seulement de quitter Osbaldistone-Hall, mais même de n'y jamais revenir. Vous n'avez qu'une amie à regretter ici, ajouta-t-elle avec un sourire forcé, et elle est accoutumée depuis

long-temps à sacrifier son bonheur à celui des autres. Vous rencontrerez dans le monde mille personnes dont l'amitié sera aussi désintéressée, plus utile, moins assujettie à des circonstances malheureuses, moins sous l'influence des langues perverses et d'inévitables contrariétés.

— Jamais, m'écriai-je, jamais! Le monde ne peut rien m'offrir qui compense ce qu'il faut que je quitte. Et je saisis sa main que je pressai contre mes lèvres.

— Quelle folie, s'écria-t-elle en s'efforçant de la retirer! Écoutez-moi, Monsieur, et soyez homme. Je suis, par un pacte solennel, l'épouse de Dieu, à moins que je ne veuille épouser un Thornclif. Je suis donc l'épouse de Dieu; le voile et le couvent sont mon partage. Modérez vos transports; ils ne servent qu'à prouver encore mieux la nécessité de votre départ. A ces mots, elle retira brusquement sa main, et ajouta, mais en baissant la voix : Quittez-moi sur-le-champ... Nous nous reverrons encore ici, mais ce sera pour la dernière fois.

Je m'aperçus qu'elle tressailloit; mes yeux suivirent la direction des siens, et je crus voir remuer la tapisserie qui couvroit la porte du passage secret qui conduisoit de la bibliothéque à la chambre de Rashleigh. Je ne doutai point que

quelqu'un ne nous écoutât, et je regardai miss Vernon.

— Ce n'est rien, dit-elle d'une voix foible, quelque rat derrière la tapisserie.

J'aurois fait la réponse d'Hamlet [1], si j'avois écouté l'indignation qui me transportoit, à l'idée d'être observé par un témoin dans un semblable moment. Mais la prudence, ou plutôt les prières réitérées de miss Vernon, qui me crioit d'une voix étouffée : Laissez-moi! laissez-moi! m'empêchèrent d'écouter mes transports, et je me précipitai hors de la chambre dans une espèce de frénésie farouche que je m'efforçai en vain de calmer.

Un chaos d'idées s'accumuloit dans mon esprit, se détruisant, se chassant l'une l'autre, et ressemblant à ces brouillards qui, dans les pays montagneux, descendent en épais volumes, et défigurent ou font disparoître les marques ordinaires auxquelles le voyageur reconnoît son chemin à travers les déserts. L'idée confuse et imparfaite du danger qui menaçoit mon père, la demi-déclaration que j'avois faite à miss Vernon sans qu'elle eût paru l'entendre, l'embarras de

[1] Voyez la scène où Hamlet tue Polonius derrière une tapisserie, lorsque demandant quel est le bruit qu'il entend, il reçoit la même réponse que Diana fait ici à Francis Osbaldistone. Shakspeare, *trad. nouvelle*, tom. 1er.

sa position, obligée, comme elle étoit, de se sacrifier à un mariage mal assorti, ou de prendre le voile: tous ces souvenirs se pressoient à la fois dans mon esprit, sans que je fusse capable de les méditer. Mais ce qui, par-dessus tout, me déchiroit le cœur, c'étoit la manière dont miss Vernon avoit répondu à l'expression de ma tendresse; c'étoit ce mélange de sympathie et de fermeté qui sembloit prouver que je possédois une place dans son cœur, mais une place trop petite pour lui faire oublier les obstacles qui s'opposoient à l'aveu d'un mutuel attachement. L'expression de terreur plutôt que de surprise avec laquelle elle avoit remarqué le mouvement de la tapisserie qui couvroit la porte secrète, sembloit annoncer la crainte d'un danger quelconque, crainte que je ne pouvois m'empêcher de croire fondée; car Diana Vernon étoit peu sujette aux émotions nerveuses de son sexe, et elle n'étoit pas d'un caractère à se livrer à de vaines terreurs. De quelle nature étoient donc ces mystères dont elle étoit entourée comme d'un cercle magique, et qui exerçoient continuellement une influence active sur ses pensées et sur ses actions, quoique leurs agents ne fussent jamais visibles? Ce fut sur cette réflexion que je m'arrêtai; j'oubliai les affaires de mon père, et Rashleigh et sa perfidie, pour ne songer qu'à miss Vernon; et je résolus de ne

point quitter Osbaldistone-Hall que je ne susse quelque chose de certain et de positif sur cet être enchanteur, dont la vie sembloit partagée entre le mystère et la franchise : la franchise, présidant à ses discours, à ses sentiments; et le mystère, répandant sa nébuleuse influence sur toutes ses actions.

Comme si ce n'étoit pas assez d'éprouver l'intérêt de la curiosité et de l'amour, j'éprouvois encore, comme je l'ai déjà remarqué, un sentiment profond, quoique confus, de jalousie. Ce sentiment, qui croît avec l'amour, comme l'ivraie avec le bon grain, étoit excité par la déférence que Diana montroit pour ces êtres invisibles qui dirigeoient ses actions. Plus je réfléchissois à son caractère, plus j'étois intérieurement convaincu qu'elle ne se soumettroit à aucun assujettissement qu'on voudroit lui imposer malgré elle, et qu'elle ne reconnoissoit d'autre pouvoir que celui de l'affection ; et il se glissa dans mon âme un violent soupçon que c'étoit là le fondement de cette influence qui l'intimidoit.

Ces doutes, mille fois plus horribles que la certitude, augmentèrent mon désir de pénétrer le secret de sa conduite ; et pour y parvenir, je formai une résolution dont, si vous n'êtes pas fatigué de la lecture de ces détails, vous trouverez le résultat dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XVII.

« Une voix dont le son pour toi n'est pas sensible,
« Me dit qu'il faut partir;
« Le geste d'une main à tes yeux invisible
« M'ordonne d'obéir. »

TICKELL.

JE vous ai déjà dit, mon cher Tresham, si vous voulez bien vous le rappeler, qu'il étoit fort rare que je me rendisse le soir à la bibliothéque pour voir miss Vernon, à moins que ce ne fût en présence de la dame Marthe. Cependant cet arrangement étoit purement conventionnel, et c'étoit moi-même qui l'avois proposé. Depuis quelque temps, comme l'embarras de notre situation respective avoit augmenté, les entrevues du soir avoient entièrement cessé. Miss Vernon n'avoit donc aucune raison de croire que je voulusse les renouveler sans l'en prévenir d'avance, afin qu'elle pût engager la bonne Marthe à venir prendre, suivant l'usage, une tasse de thé avec elle ; mais d'un autre côté, cette précaution, qui m'avoit été dictée par la prudence, n'étoit pas une loi expresse. La bibliothéque m'étoit ouverte ainsi qu'à tous les autres membres de la famille, à toutes les heures

du jour et de la nuit, et quelque inopinément que j'y entrasse, miss Vernon ne pouvoit pas le trouver mauvais. J'étois convaincu qu'elle recevoit quelquefois dans cet appartement ou le père Vaughan, ou quelque autre personne dont l'opinion dirigeoit sa conduite, et qu'elle choisissoit pour ces entrevues les instants où elle se croyoit le plus sûre de ne pas être interrompue. La lumière que j'avois remarquée le soir dans la bibliothèque, l'ombre de deux personnes que j'avois vues distinctement; la trace de plusieurs pas imprimés le matin sur le sable, depuis la porte de la tour, jusqu'à celle de derrière du jardin, le bruit que plusieurs domestiques avoient entendu, et qu'ils expliquoient à leur manière: tout sembloit me prouver que quelque personne étrangère au château entroit secrètement dans cette chambre. Persuadé que cette personne exerçoit une influence quelconque sur les destinées de Diana, je n'hésitai pas à former le projet de découvrir qui elle étoit, d'où provenoit son autorité sur elle; et surtout, quoique je m'efforçasse de croire que ce n'étoit qu'une considération très-secondaire, et surtout par quels moyens cette personne conservoit son influence sur Diana, et si elle la gouvernoit par la crainte ou par l'affection. Ce qui prouveroit que cette curiosité jalouse occupoit la première

place dans mon esprit, c'est que malgré mes efforts pour repousser cette idée, et quoiqu'il me fût impossible de motiver mes présomptions, je me figurois que c'étoit un homme; et sans doute, un homme jeune et bien fait, qui dirigeoit ainsi à son gré la conduite de miss Vernon; c'étoit dans l'impatience de découvrir ce rival que j'étois descendu au jardin pour épier le moment où la lumière paroîtroit dans la bibliothéque.

Tel étoit le feu qui me dévoroit, que j'étois à mon poste, attendant un phénomène qui ne pouvoit point paroître avant le soir, une grande heure avant le coucher du soleil. C'étoit le jour du sabbat, et toutes les allées étoient désertes et solitaires. Je me promenai pendant quelque temps, pensant aux conséquences probables de mon entreprise. L'air étoit frais et embaumé, et sa douce influence parvint à calmer un peu le sang qui bouillonnoit dans mes veines. L'effervescence de la passion commença proportionnellement à diminuer, et je me demandai quel droit j'avois de vouloir pénétrer les secrets de miss Vernon, ou ceux de la famille de mon oncle. Que m'importoit que mon oncle cachât quelqu'un dans sa maison, où je n'avois moi même que le droit d'un hôte étranger? Devois-je me mêler des affaires de miss Vernon, et

chercher à dévoiler un mystère qu'elle m'avoit prié de ne pas approfondir?

La passion, l'intérêt et la curiosité, sophistes spécieux, eurent bientôt répondu à ces questions. En démasquant cet hôte secret, je rendrois probablement service à sir Hildebrand, qui ignoroit sans doute les intrigues qui se tramoient dans sa famille, et bien plus encore à miss Vernon, que sa franchise et sa naïve simplicité exposoient à tant de dangers, en entretenant des liaisons secrètes avec une personne dont peut-être elle ne connoissoit pas bien le caractère. Si je semblois forcer sa confiance, c'étoit dans l'intention généreuse et désintéressée (oui, j'allai même jusqu'à l'appeler désintéressée) de la guider, de la protéger et de la défendre contre la ruse, contre la fourberie, et surtout contre le conseiller secret qu'elle avoit choisi pour confident. Tels étoient les arguments que ma volonté présentoit hardiment à ma conscience, et dont il lui sembloit qu'elle devoit se payer; tandis que ma conscience imitoit le marchand qui, entendant bien ses intérêts, se résigne à accepter un argent qu'il est tenté de ne pas croire de bon aloi plutôt que de perdre une pratique.

Pendant que je marchois à grands pas, débattant le pour et le contre, je me trouvai tout à coup

près d'André Fairservice, qui étoit planté comme un terme devant une rangée de ruches d'abeilles, dans l'attitude d'une dévote contemplation, épiant d'un œil les mouvements de ces citoyens actifs qui rentroient en bourdonnant dans leurs petits domaines, et l'autre fixé sur un livre de prières qu'une dévotion constante avoit privé de ses cornes, et rapproché de la forme ovale; ce qui, joint à la couleur informe du volume, lui donnoit un air d'antiquité fort respectable.

— Je lisois à part moi la *Fleur du salut* de John Quackleben, dit André, fermant son livre à mon approche, et mettant par forme de marque de respect ses lunettes de cornes à l'endroit où il en étoit.

— Et il me semble, André, que les abeilles partageoient votre attention avec l'auteur sacré?

— C'est une race bien impie, reprit le jardinier : elles ont six jours dans la semaine pour essaimer; eh! bien non, il faut qu'elles attendent le jour du sabbat, et qu'elles empêchent le pauvre monde d'aller entendre le sermon! Ce n'est pas là l'embarras, il n'y a pas grand mal aujourd'hui; car il n'y a pas eu de prédication à la chapelle de Graneagain

— Vous auriez pu aller, comme je l'ai fait, à l'église paroissiale, André : vous y eussiez entendu un excellent sermon.

— Des os de perdrix froide, des os de perdrix froide, dit André, avec un ricanement dédaigneux, bon pour des chiens, sauf le respect de votre *honneur*. Oui! j'aurois pu entendre le ministre chanter de toute sa force avec sa grande chemise blanche, et les musiciens jouer de leurs sifflets; ça a plutôt l'air d'une noce de deux sous que d'un sermon, Dieu me préserve! J'aurois pu me donner aussi le plaisir d'entendre Daddie Docharty marmotter sa messe; je m'en serois trouvé beaucoup mieux, ma foi.

— Docharty! lui dis-je (c'étoit le nom d'un vieux prêtre irlandais qui officioit quelquefois à Osbaldistone-Hall). Je croyois que le père Vaughan étoit encore au château; il y étoit hier matin.

— Oui, reprit André; mais il est parti le soir pour aller à Greystock, ou quelque part par-là. Il y a eu du mouvement et du grabuge de ce côté. Ils sont aussi affairés que mes abeilles, Dieu me préserve de comparer jamais ces pauvres animaux à des papistes. Ah çà, à propos d'abeilles, savez-vous bien que voilà le second essaim qui part aujourd'hui? ah mon Dieu oui; le premier est parti dès la pointe du jour; car il est bon que vous sachiez que je suis sur pied depuis cinq heures du matin. Mais les voilà à peu près toutes rentrées; ainsi je souhaite à votre honneur le bonsoir, et les bénédictions du Ciel.

A ces mots André se retira, mais en s'en allant il se retourna souvent pour jeter un regard sur les ruches.

J'avois obtenu indirectement d'André une information importante, c'étoit que le père Vaughan n'étoit plus au château. Si j'apercevois de la lumière dans la bibliothéque, ce ne pouvoit donc pas être la sienne, ou bien il tenoit une conduite très-mystérieuse, et par conséquent suspecte. J'attendis avec impatience le coucher du soleil et le crépuscule. Le jour commençoit à peine à tomber que j'apercus une foible clarté partir des fenêtres de la bibliothéque ; à peine étoit-il possible de distinguer cette pâle lumière, qui se confondoit avec les derniers rayons du soleil couchant. Je la découvris néanmoins aussi promptement que le matelot égaré aperçoit dans l'éloignement la première lueur du fanal qui lui indique la course qu'il doit tenir. Le doute, l'irrésolution, le sentiment des convenances, qui jusque-là avoient combattu ma curiosité et ma jalousie, s'évanouirent dès que l'occasion se présenta de satisfaire l'une et de motiver l'autre, ou, si je trouvois que mes soupçons étoient injustes, de ramener le calme dans mon cœur. Je rentre aussitôt dans la maison, et évitant les appartements les plus fréquentés avec la précaution d'un homme qui médite un crime, j'arrive devant la bibliothé-

que ; la main sur la serrure, j'hésite un instant;... j'entends marcher, ... j'ouvre la porte.... et je trouve miss Vernon seule.

Diana parut surprise : étoit-ce à cause de mon arrivée brusque et imprévue, ou par quelque motif, c'est ce que je ne pouvois deviner; elle paroissoit dans une agitation qui ne pouvoit être produite que par une émotion extraordinaire. Mais en un instant elle fut calme et tranquille ; et telle est la force de la conscience, que moi, qui venois pour la surprendre et la confondre, je restai tout surpris et confus.

— Qu'est-il arrivé? dit miss Vernon. Est-il venu quelqu'un au château ?

— Personne que je sache, répondis-je en bégayant; je venois chercher le Roland furieux.

— Il est sur cette table, me dit Diana, dont l'assurance redoubloit encore mon embarras.

En remuant deux ou trois livres pour prendre celui que je prétendois chercher, je rêvois à quelque moyen de faire une retraite honorable, ce qui dans ma position, et avec un adversaire aussi pénétrant que Diana, n'étoit pas chose facile, lorsque j'aperçus un gant d'homme sur la table. Mes yeux rencontrèrent ceux de miss Vernon, qui rougit aussitôt.

— C'est une de mes reliques, dit-elle en hésitant : c'est un des gants de mon grand-père,

l'original du superbe portrait de Vandyck que vous admirez.

Comme si elle pensoit qu'il falloit quelque chose de plus qu'une simple assertion pour lever tous mes doutes, elle ouvrit un des tiroirs de la table, et en tira un autre gant, qu'elle me jeta. Quand une personne naturellement franche et sincère veut se couvrir du voile de la duplicité et de la dissimulation, la gaucherie avec laquelle elle le porte, et les peines qu'elle prend pour cacher son embarras, inspirent souvent des soupçons, et font naître le désir de vérifier une histoire qu'elle ne débite que d'un ton foible et mal assuré. Je jetai un regard sur les deux gants, et je répondis gravement : — Ces gants se ressemblent pour la broderie, mais miss Vernon voudra bien remarquer qu'ils ne peuvent former une paire, puisqu'ils sont tous deux de la main droite.

Miss Vernon se mordit les lèvres de dépit, et rougit de nouveau.

— Vous faites bien de me confondre, de me démasquer, reprit-elle avec amertume. Il est des personnes qui eussent jugé, d'après ce que je disois, que je ne voulois point donner d'explication particulière d'une circonstance qui ne regarde personne, — surtout un étranger. Vous avez jugé mieux, et vous m'avez fait sentir la bassesse de la duplicité, que j'ai toujours eue en horreur et

que j'abjure à jamais. Je n'ai point le talent de la dissimulation; c'est un rôle indigne de moi, et que la nécessité seule a pu me faire prendre un instant. Non, comme votre sagacité l'a bien découvert, ce gant n'est pas le pareil de celui que je vous ai montré; il appartient à un ami qui m'est encore plus cher que le tableau de Vandyck,..... un ami dont les conseils me guideront toujours,.... un ami que j'honore,.... un ami que j'..... Elle s'arrêta.

— *Que j'aime*, veut dire sans doute miss Vernon, m'écriai-je en m'efforçant de cacher sous un ton ironique le dépit qui me rongeoit.

— Et quand je le dirois, reprit-elle fièrement, quelqu'un a-t-il le droit de contrôler mes affections? quelqu'un prétendra-t-il m'en demander raison?

— Ce ne sera pas moi, assurément, miss Vernon, repris-je avec emphase, car j'étois piqué à mon tour; je vous prie de ne pas me supposer une semblable présomption, mais j'espère que miss Vernon voudra bien pardonner à un ami, à une personne du moins qu'elle honoroit de ce titre, s'il prend la liberté de lui faire observer.....

— Ne me faites rien observer, Monsieur, dit-elle avec véhémence, si ce n'est que je n'aime pas les questions. Prétendez-vous vous établir mon juge? je ne le souffrirai pas; et si vous n'êtes venu

ici que pour épier ma conduite, l'amitié que vous dites avoir pour moi est une pauvre excuse pour votre incivile curiosité.

— Je vous délivre de ma présence, dis-je avec une fierté semblable à la sienne ; j'ai fait un rêve agréable, oh ! oui, bien agréable, mais aussi bien trompeur, et....., mais nous nous entendons à présent.

J'allois sortir, lorsque miss Vernon, dont les mouvements étoient quelquefois si rapides, qu'ils sembloient presque un instinct, se précipita devant la porte, et me saisissant le bras, elle m'arrêta avec cet air d'autorité qu'elle savoit si bien prendre et qui contrastoit si singulièrement avec la naïveté et la simplicité de ses manières.

— Arrêtez, monsieur Frank, me dit-elle, nous ne devons pas nous quitter ainsi ; je n'ai pas assez d'amis pour que je puisse me résoudre à rayer de ce nombre même les ingrats et les égoïstes. Écoutez-moi, monsieur Frank, vous ne saurez jamais rien sur ce gant mystérieux. Et elle le prit à la main. Non rien. Pas un iota de plus que vous ne savez déjà, mais qu'il ne soit pas un sujet de discorde entre nous. Le séjour que je dois faire ici, ajouta-t-elle d'un ton plus doux, sera nécessairement fort court ; le vôtre doit l'être encore davantage. Nous devons nous quitter bientôt pour ne jamais nous revoir, ne nous querellons donc

pas; que mes mystérieuses infortunes ne soient pas un prétexte pour mêler d'amertume le peu d'heures que nous avons encore à passer ensemble avant de passer sur l'autre rive de l'éternité.

Je ne sais, Tresham, par quel charme, par quel sortilége cette charmante créature obtenoit un ascendant si complet sur un caractère que j'étois quelquefois moi-même incapable de maîtriser. J'étois décidé, en entrant dans la bibliothéque, à demander une explication complète à miss Vernon. Elle l'avoit refusée avec une fierté insultante, elle m'avoit avoué en face qu'elle me préféroit un rival; car quelle autre interprétation pouvois-je donner à la préférence qu'elle témoignoit pour son mystérieux confident? Et cependant, lorsque j'étois sur le point de sortir de la chambre, et de rompre pour toujours avec elle, il ne lui falloit que changer de ton, passer de celui de la fierté et du ressentiment à celui de l'autorité et du despotisme, tempérés ensuite par l'expression de la douceur et de la mélancolie, pour ramener son humble sujet à sa place, aux dures conditions qu'elle lui imposoit.

— Que sert que je revienne, dis-je en m'asseyant? pourquoi vouloir que je sois témoin de malheurs que je ne puis adoucir, et de mystères que c'est vous offenser que de chercher à découvrir? Quoique vous ne connoissiez pas encore le

monde, il est impossible que vous ignoriez qu'une jeune personne ne peut avoir qu'un ami. Si je savois qu'un de mes amis eût en secret pour un tiers une confiance qu'il n'a pas pour moi, je ne pourrois m'empêcher d'être jaloux : mais de vous, miss Vernon, de vous....

— Vous êtes jaloux, n'est-ce pas, dans toute la force du terme; mais, mon cher ami, vous ne faites que répéter ce que les niais apprennent par cœur dans les comédies et les romans, jusqu'à ce qu'ils donnent à un sot verbiage une influence réelle sur leur esprit. Garçons, filles, tous babillent, babillent jusqu'à ce qu'ils soient amoureux, et lorsque leur amour est prêt à s'éteindre, ils se remettent à babiller et à se tourmenter jusqu'à ce qu'ils soient jaloux. Mais nous, Frank, qui sommes des êtres raisonnables, nous ne devons parler que le langage de la bonne et franche amitié. Toute autre union entre nous est aussi impossible que si j'étois homme ou que vous fussiez femme. Pour parler sans détour, ajouta-t-elle après un moment d'hésitation, quoique je veuille bien sacrifier encore assez aux convenances pour rougir un peu de la clarté de mon explication, nous ne pourrions pas nous marier, si nous le voulions; et quand même nous le pourrions, nous ne le devrions pas.

Une rougeur angélique coloroit son front, lors-

qu'elle me fit cette cruelle déclaration. Je me préparois à combattre ses arguments, oubliant jusqu'à mes soupçons qui venoient d'être confirmés; mais elle me prévint, et ajouta avec une fermeté froide qui approchoit de la sévérité : — Ce que je dis est une vérité incontestable qu'il est impossible de réfuter; ainsi point de question, je vous prie........, nous sommes amis, M. Osbaldistone, n'est-ce pas? Elle me tendit la main, et prenant la mienne : Et rien, non, jamais rien qu'amis.

Elle laissa tomber ma main, et voyant que je pouvois à peine maîtriser mon émotion, elle se hâta de changer de sujet.

— Voici, me dit-elle, une lettre qui vous est adressée, mais qui, malgré les préventions de la personne qui vous l'écrit, ne vous fût probablement jamais parvenue si elle ne fût tombée entre les mains de mon petit Pacolet, ou nain magique, que, comme toutes les damoiselles infortunées des romans, je garde en secret à mon service.

La lettre étoit cachetée, je l'ouvris, et jetai un coup d'œil sur le contenu. Le papier me tomba des mains, et je m'écriai involontairement : — Grand Dieu! ma folie et ma désobéissance ont ruiné mon père!

Miss Vernon parut vivement alarmée, mais se remettant aussitôt : — Vous pâlissez, me dit-elle,

vous êtes malade, vous apporterai-je un verre d'eau? Allons, M. Osbaldistone, soyez homme; qu'est-il arrivé? votre père n'est-il plus?

— Il vit, grâce au Ciel? mais dans quel embarras, dans quelle détresse.....!

— Est-ce là tout? ne désespérez pas. Puis-je lire cette lettre, dit-elle en la ramassant.

J'y consentis, sachant à peine ce que je disois. Elle la lut avec la plus grande attention.

— Quel est ce M. Tresham, qui signe la lettre.

— L'associé de mon père (votre bon père, mon cher William), mais il n'est pas dans l'habitude de prendre aucune part aux affaires du commerce.

— Il parle ici de plusieurs lettres qui vous ont déjà été écrites.

— Je n'en ai reçu aucune, répondis-je.

— Et il paroît, ajouta-t-elle, que Rashleigh, que votre père avoit mis à la tête de toutes ses affaires avant son départ pour la Hollande, a quitté Londres depuis quelques jours pour passer en Écosse, emportant avec lui des effets montant à une somme considérable, et destinés à acquitter des billets souscrits par votre père au profit de différentes personnes de ce pays.

— Il n'est que trop vrai.

— On dit encore dans la lettre que n'ayant plus entendu parler de Rashleigh, on a envoyé le pre-

mier commis, un nommé Owen, à Glascow, pour tâcher de le découvrir, et l'on finit par vous prier de vous rendre aussi dans cette ville, et de l'aider dans ses recherches.

— Oui, et il faut que je parte à l'instant.

— Écoutez, dit miss Vernon, il me semble que le plus grand malheur qui puisse résulter de tout cela sera la perte d'une certaine somme d'argent, et j'aperçois des larmes dans vos yeux! fi, M. Osbaldistone!

— Vous me faites injure, miss Vernon, répondis-je, ce n'est point la perte de ma fortune qui m'arrache des larmes; c'est l'effet qu'elle produira sur l'esprit et sur la santé de mon père, à qui l'honneur est plus cher que la vie. S'il se voit dans l'impossibilité de faire face à ses engagemens, il éprouvera le même regret, le même désespoir, qu'un brave soldat qui a fui une fois devant l'ennemi, qu'un honnête homme qui a perdu son rang et sa réputation dans la société. J'aurois pu prévenir tous ces malheurs si je n'avois pas écouté un vain orgueil, une indolence coupable qui m'a fait refuser de partager ses travaux, et de suivre comme lui une carrière aussi utile qu'honorable. Grand Dieu! comment réparer à présent les funestes conséquences de mon erreur!

— En vous rendant de suite à Glascow, comme

vous en êtes instamment prié par l'ami qui vous écrit cette lettre.

— Mais si Rashleigh a véritablement formé l'infâme projet de ruiner son bienfaiteur, quelle apparence que je puisse trouver quelque moyen de déjouer un plan si profondément combiné?

— La réussite n'est pas certaine, je l'avoue; mais d'un autre côté, vous ne pouvez rendre aucun service à votre père en restant ici. Rappelez-vous que si vous aviez été au poste qui vous étoit destiné, ce désastre ne seroit pas arrivé; courez à celui qu'on vous indique à présent, et tout peut se réparer; attendez, ne sortez pas de cette chambre que je ne sois revenue.

Elle me laissa en proie à l'étonnement et à la confusion, au milieu de laquelle je pouvois pourtant trouver un intervalle lucide pour admirer la fermeté, le sang-froid et la présence d'esprit que miss Vernon possédoit toujours, même dans les crises violentes et inattendues.

Elle revint quelques minutes après, tenant à la main un papier plié et cacheté comme une lettre, mais sans adresse: — Je vous remets, me dit-elle, cette preuve de mon amitié, parce que j'ai la plus parfaite confiance en votre honneur. Si j'ai bien compris la lettre qui vous est écrite, les fonds qui sont en la possession de Rashleigh doi-

vent être recouvrés le 12 septembre; afin qu'ils puissent être appliqués au paiement des billets en question; et si vous pouvez y parvenir avant cette époque, le crédit de votre père ne court aucun danger.

— Il est vrai; la lettre de M. Tresham est fort claire. Je la lus encore une fois, et ajoutai : il n'y a pas l'ombre d'un doute.

— Eh bien, dit miss Vernon, dans ce cas, mon petit Pacolet pourra vous être utile. Vous avez entendu parler d'un charme magique contenu dans une lettre. Prenez ce paquet; s'il vous est possible de réussir par d'autres moyens et d'obtenir la remise des effets que Rashleigh a emportés, je compte sur votre honneur pour le brûler sans l'ouvrir; sinon, vous pouvez rompre le cachet dix jours avant l'échéance des billets que votre père a souscrits, et vous trouverez des renseignements qui pourront vous être utiles. Adieu, Frank, nous ne nous reverrons plus; mais pensez quelquefois à votre amie Diana Vernon.

Elle me tendit la main, mais je la serrai elle-même contre mon cœur. Elle soupira en se dégageant de mes bras, s'échappa par la petite porte qui conduisoit à son appartement, et je ne la vis plus.

CHAPITRE XVIII.

« .... Dans leur fuite rapide
« Rien ne peut arrêter leurs pas.
« Allons, allons, d'où vient cet air timide,
« Pourquoi ne me suivrois-tu pas? »

BURGHER.

Lorsqu'on est accablé de malheurs dont la cause et le caractère sont différents, on y trouve au moins cet avantage, que la distraction que produisent en nous leurs effets contradictoires nous donne la force de ne point succomber sous aucun. J'étois profondément affligé de me séparer de miss Vernon, mais je l'aurois été bien davantage si les circonstances fâcheuses où se trouvoit mon père n'eussent exigé mon attention. De même les tristes nouvelles que venoit de m'apprendre M. Tresham m'auroient anéanti si mon cœur n'eût été partagé par les regrets que m'inspiroit la nécessité de quitter celle qui m'étoit si chère. Mon amour pour Diana étoit aussi ardent, que ma tendresse pour mon père étoit vive; mais j'éprouvai qu'il est possible de diviser sa sensibilité quand deux causes différentes la mettent en jeu en même temps, comme les fonds d'un débiteur insolvable se par-

tagent au marc la livre entre ses créanciers. Telles étoient mes réflexions en gagnant mon appartement. On auroit véritablement dit que l'esprit de commerce commençoit à s'éveiller en moi.

Je relus avec grande attention la lettre de votre père; elle étoit assez laconique, et me renvoyoit pour les détails à Owen, qu'il m'engageoit à aller joindre sans perdre un instant dans une ville d'Écosse nommée Glascow. Il ajoutoit que j'aurois des nouvelles de mon vieil ami chez MM. Macvittie, Macfin et compagnie, négociants dans cette ville à Gallowgate. Il me parloit de diverses lettres qui m'avoient été écrites, et que je n'avois jamais reçues parce qu'elles avoient sans doute été interceptées, et se plaignoit de mon silence en termes qui auroient été souverainement injustes si mes missives fussent parvenues à leur destination. Plus je lisois cette lettre, plus mon étonnement redoubloit. Je ne doutai pas un instant que le génie de Rashleigh ne veillât autour de moi, et ne m'entourât à dessein de doutes et de difficultés. Je n'entrevoyois pas sans effroi l'étendue des moyens que sa scélératesse facile avoit employés pour parvenir à son but. Il faut que je me rende ici justice à moi-même; le chagrin de m'éloigner de miss Vernon, quelque vif qu'il fût, quelque insupportable qu'il m'eût paru dans toute autre circonstance, ne devint pour moi qu'une considération

secondaire en songeant aux dangers dont mon père étoit menacé. Ce n'étoit pas que j'attachasse un grand prix à la fortune : je pensois même, comme presque tous les jeunes gens dont l'imagidation est ardente, qu'il est plus facile de se passer de richesses que de consacrer son temps et ses soins aux moyens d'en acquérir. Mais dans la situation où se trouvoit mon père, je savois qu'il regarderoit une suspension de paiements comme une tache ineffaçable, que la vie deviendroit sans attraits pour lui, et qu'il envisageroit la mort comme sa seule espérance.

Mon esprit n'étoit donc occupé qu'à chercher les moyens de détourner cette catastrophe, et je le faisois avec une ardeur dont j'aurois été incapable s'il ne se fût agi que de ma fortune personnelle. Le résultat de mes réflexions fut une ferme résolution de partir d'Osbaldistone-Hall le lendemain matin, et de prendre la route de Glascow afin d'y joindre Owen. Je jugeai à propos de n'apprendre mon départ à mon oncle qu'en lui laissant une lettre de remercîments pour le bon accueil que j'en avois reçu, et pour m'excuser en termes généraux sur une affaire urgente et imprévue qui me forçoit à le quitter sans les lui offrir moi-même. Je connoissois assez le vieux chevalier pour savoir qu'il me pardonneroit ce manque apparent de politesse,

et j'avois conçu une idée si formidable des combinaisons perfides de Rashleigh, que je craignois qu'il n'eût préparé quelques ressorts secrets pour empêcher un voyage que je n'entreprenois que pour déjouer ses projets, si j'annonçois publiquement mon départ d'Osbaldistone-Hall.

J'étois donc bien déterminé à partir le lendemain dès la pointe du jour, et d'avoir franchi les frontières d'Écosse avant qu'on pût même se douter que j'avois quitté le château. Mais il existoit un obstacle puissant qui sembloit devoir nuire à la célérité de mon voyage. Non-seulement j'ignorois quel étoit le plus court chemin pour me rendre à Glascow, mais je n'en connoissois même nullement la route. La promptitude étant de la plus grande importance je résolus de consulter à ce sujet André Fairservice, comme étant une autorité compétente pour me tirer d'embarras sans délai.

Quoiqu'il fût déjà tard, je voulus m'occuper sur-le-champ de cet objet intéressant, et je me rendis à l'instant même chez le jardinier. Sa demeure étoit à peu de distance du mur extérieur du jardin. C'étoit une chaumière entièrement construite dans le style d'architecture du Northumberland. Les fenêtres et les portes en étoient décorées de lourdes architraves et de linteaux

massifs en pierre brute. Le toit étoit couvert de de joncs en place de chaume, de tuiles ou d'ardoises. D'un côté un ruisseau rouloit son eau limpide. Un antique poirier ombrageoit de ses branches presque la totalité d'un petit parterre qu'on voyoit devant la maison. Par-derrière étoit un jardin potager, un enclos en pâturage pour une vache, et un petit champ semé. En un mot, tout annonçoit l'aisance et l'abondance que la vieille Angleterre procure à ses habitants jusque dans ses provinces les plus reculées.

En approchant la maison du prudent André, j'entendis parler d'un ton nasal et solennel, ce qui me fit croire que, suivant la coutume méritoire de ses concitoyens, il avoit assemblé quelques-uns de ses voisins pour les joindre à lui dans ses dévotions du soir, car il n'avoit ni femme, ni fille, ni sœur, ni personne du sexe féminin qui demeurât avec lui. Mon père, me dit-il un jour, a eu assez de ce bétail. Cependant il se formoit quelquefois un auditoire composé de catholiques et de protestants, tisons qu'il arrachoit au feu, disoit-il, en les convertissant au presbytérianisme, quoi qu'en pussent dire les pères Vaughan et Docharty, et les ministres de l'église anglicane, qui regardoient son intervention dans les matières spirituelles comme une hérésie entrant en contrebande. Je regardois donc comme possible

qu'il se tînt chez lui ce soir une assemblée de cette nature. Mais en écoutant plus attentivement, je reconnus que le bruit que j'entendois n'étoit produit que par les poumons d'André; et lorsque j'ouvris la porte pour entrer, je le trouvai seul, lisant à haute voix, pour sa propre édification, un livre de controverses théologiques, et livrant bataille de tout son cœur à des mots qu'il ne comprenoit point.

— C'est vous, monsieur Frank, me dit-il en mettant de côté son énorme in-folio, j'étois à lire un peu le digne docteur Lightfoot [1].

— Lightfoot, répliquai-je en jetant les yeux sur le lourd volume, jamais auteur ne fut plus mal nommé.

— C'est pourtant bien son nom, Monsieur: c'étoit un théologien comme on n'en voit plus de pareil. Cependant, je vous demande pardon de vous tenir debout à la porte; mais j'ai été si tourmenté des esprits la nuit dernière, Dieu me préserve! je ne voulois l'ouvrir qu'après avoir lu tout le service du soir, et je viens justement de finir le cinquième chapitre de Néhémie. Si cela ne suffit pas pour les tenir en respect, je ne sais pas ce qu'il faudra que je fasse.

— Tourmenté des esprits, André! que voulez-vous dire?

[1] Pied léger.

— Que j'ai eu à combattre contre eux toute la nuit. Ils vouloient! Dieu me préserve! me faire sortir de ma peau sans même se donner la peine de m'écorcher comme une anguille.

— Trève à vos frayeurs pour un moment, André. Je désire savoir si vous pouvez m'enseigner le chemin le plus court pour me rendre à une ville de votre Écosse appelée Glascow.

— Le chemin de Glascow! si je le connois! et comment ne le connoîtrois-je pas? Elle n'est qu'à quelques milles de mon endroit, de la paroisse de Drepdayly, qui est un petit brin à l'ouest. Mais, Dieu me préserve! pourquoi donc votre honneur va-t-il à Glascow?

— Pour des affaires particulières.

— Autant vaudroit me dire : Ne me faites pas de questions, et je ne vous répondrai pas de mensonges. A Glascow!..... Je pense que vous feriez quelque honnêteté à celui qui vous y conduiroit?

— Certainement, si je trouvois quelqu'un qui allât de ce côté.

— Vous feriez attention à son temps et à ses peines?

— Sans aucun doute; et si vous pouvez trouver quelqu'un qui veuille m'accompagner, je le paierai généreusement.

— C'est aujourd'hui dimanche, dit André en levant les yeux vers le Ciel; ce n'est pas un jour

à parler d'affaires charnelles, sans cela je vous demanderois ce que vous donneriez à un gaillard qui vous tiendroit bonne compagnie sur la route, qui vous diroit le nom de tous les châteaux que vous verriez, et qui vous diroit toute la parenté de leurs maîtres.

— Je n'ai besoin que de connoître la route, la route la plus courte, et je paierai, à celui qui voudra me la montrer, tout ce qui sera raisonnable.

— Tout, répliqua André, ce n'est rien ; et le gaillard dont je parle connoît tous les sentiers, tous les détours des montagnes, tous.....

— Je suis pressé, André, je n'ai pas de temps à perdre ; faites le marché pour moi, et je l'approuve d'avance.

— Ah ! voilà qui est parler. Eh bien, je crois, Dieu me préserve ! que le gaillard qui vous y conduira, ce sera moi.

— Vous, André ? voulez-vous donc quitter votre place ?

— Je vous ai déjà dit, monsieur Frank, que je pense depuis long-temps à quitter le château, depuis l'instant que j'y suis entré. Mais à présent j'ai pris mon parti tout de bon : autant plus tôt que plus tard.

— Mais ne risquez-vous pas de perdre vos gages ?

— Sans doute il y aura de la perte. Mais j'ai

vendu les pommes du vieux verger, et j'en ai encore l'argent, quoique sir Hildebrand, c'est-à-dire son intendant, m'ait pressé de le lui remettre, comme si c'eût été une mine d'or; et puis j'ai reçu quelque argent pour acheter des semailles; et puis..... Enfin cela fera une sorte de *compensation*. D'ailleurs votre *honneur* fera attention à ma perte et à mon risque quand nous serons à Glascow. Et quand votre honneur compte-t-il partir?

— Demain matin, à la pointe du jour.

— C'est un peu bien prompt! Et où trouverai-je un bidet? Attendez!..... Oui, je sais où trouver la bête qui me convient.

— Ainsi donc, André, demain à cinq heures je vous trouverai au bout de l'avenue.

— Ne craignez rien, monsieur Frank: que le diable m'emporte, par manière de parler au moins, si je vous manque de parole! Mais si vous voulez suivre mon avis, nous partirons deux heures plus tôt. Je connois les chemins la nuit comme le jour, et j'irois d'ici à Glascow les yeux bandés, par la route la plus courte, sans me tromper une seule fois.

Le grand désir que j'avois de partir me fit adopter l'amendement d'André, et nous convînmes de nous trouver au rendez-vous indiqué le lendemain à trois heures du matin.

Une réflexion se présenta pourtant à l'esprit de mon futur compagnon de voyage.

— Mais les esprits! s'écria-t-il, les esprits! s'ils venoient à nous poursuivre à trois heures du matin! Je ne me soucierois pas d'avoir leur visite deux fois en vingt-quatre heures.

— N'en ayez pas peur, lui dis-je en le quittant. Il existe sur la terre assez de malins esprits qui savent agir pour leur intérêt, mieux que s'ils avoient à leurs ordres tous les suppôts de Lucifer.

Après cette exclamation, qui me fut arrachée par la situation dans laquelle je me trouvois, je sortis de la chaumière d'André et je retournai au château.

Je fis le peu de préparatifs qui m'étoient indispensables pour mon voyage; je chargeai mes pistolets, et je me jetai tout habillé sur mon lit pour tâcher de me préparer, par quelques heures de sommeil, à supporter la fatigue du voyage que j'allois entreprendre, et des inquiétudes qui devoient m'accompagner jusqu'à la fin de la route. La nature, épuisée par les agitations que j'avois éprouvées pendant cette journée, me fut plus favorable que je n'osois l'espérer, et je jouis d'un sommeil paisible dont je ne m'éveillai qu'en entendant sonner deux heures à l'horloge du château, placée au haut d'une tour dont ma

chambre étoit voisine, J'avois eu soin de garder de la lumière. Je me levai à l'instant, et j'écrivis la lettre que j'avois dessein de laisser pour mon oncle. Cette besogne terminée, j'emplis une valise des vêtements qui m'étoient le plus nécessaires, je laissai dans ma chambre le reste de ma garderobe, je descendis l'escalier sans faire de bruit, je gagnai l'écurie sans obstacle, et quoique je ne fusse pas aussi savant palefrenier qu'aucun de mes cousins, je sellai et bridai mon cheval et me mis en route.

En entrant dans l'avenue qui conduisoit à la porte du parc, je m'arrêtai un instant, et me retournai pour voir encore une fois les murs qui renfermoient Diana Vernon. Il me sembloit qu'une voix secrète me disoit que je m'en séparois pour ne plus la revoir. Il étoit impossible dans la ligne longue et irrégulière de fenêtres gothiques que contenoit le château, et que les rayons pâles de la lune n'éclairoient qu'imparfaitement, de reconnoître celles de l'appartement qu'elle occupoit.—Elle est déjà perdue pour moi, pensois-je en cherchant inutilement à les distinguer, perdue avant même que j'aie quitté l'enceinte des lieux qu'elle habite! Quelle espérance me reste-t-il donc? D'avoir quelque correspondance avec elle quand nous serons séparés.

J'étois absorbé dans une rêverie d'une nature

peu agréable, quand l'horloge du château fit entendre trois heures, et rappela à mon souvenir un individu bien moins intéressant, et un rendez-vous auquel il étoit important pour moi d'être exact.

En arrivant au bout de l'avenue, j'aperçus un homme à cheval, caché à l'ombre de la muraille du parc. Je toussai plusieurs fois, mais ce ne fut que lorsque j'eus prononcé le nom André! à voix basse, que le jardinier me répondit : — Oui, oui, c'est André.

— Marchez devant, lui dis-je, et gardez bien le silence, s'il est possible, jusqu'à ce que nous ayons traversé le village qui est dans la vallée.

André ne se fit pas répéter cet ordre ; il partit à l'instant même et d'un pas beaucoup plus rapide que je ne l'aurois désiré. Il obéit si scrupuleusement à l'injonction que je lui avois faite de garder le silence, qu'il ne répondit à aucune des questions que je ne cessois de lui faire sur la cause d'une hâte qui me sembloit aussi peu nécessaire qu'imprudente au commencement d'un long voyage, et qui pouvoit mettre nos chevaux hors d'état de le continuer. Nous ne traversâmes pas le village. Il me fit passer par des sentiers détournés, nous arrivâmes dans une grande plaine, et nous nous trouvâmes ensuite au milieu des montagnes qui séparent l'Angleterre de l'Écosse, dans ce qu'on appelle les *marches moyennes*. Le

chemin, ou plutôt le mauvais sentier que nous suivions alors, étoit coupé à chaque instant, tantôt par des broussailles, tantôt par des marais. André pourtant ne ralentissoit pas sa course, et nous faisions bien neuf à dix milles par heure.

J'étois supris et mécontent de l'opiniâtreté du drôle, et il falloit pourtant le suivre, ou perdre l'avantage d'avoir un conducteur. Nous ne trouvions que des montées et des descentes rapides sur un terrain où nous risquions à chaque instant de nous rompre le cou, nous passions de temps en temps à côté de précipices dans lesquels le moindre faux pas de nos chevaux nous auroit fait trouver une mort certaine. La lune nous prêtoit quelquefois une foible lumière, mais souvent un nuage ou une montagne nous plongeoit dans de profondes ténèbres : je perdois alors de vue mon guide, et il ne me restoit pour me diriger que le bruit des pieds de son cheval, le feu qu'il tiroit des rochers sur lesquels nous marchions. La rapidité de cette course, et l'attention que le soin de ma sûreté m'obligeoit de donner à mon cheval me furent d'abord de quelque utilité pour me distraire des réflexions pénibles auxquelles j'aurois été tenté de m'abandonner. Je criai de nouveau à André de ne pas aller si vite, et je me mis sérieusement en colère quand je vis qu'il ne faisoit aucune attention à mes ordres répétés, et que

je n'en pouvois tirer aucune réponse. Mais la colère ne me servoit à rien. Je m'efforçai deux ou trois fois de le joindre, bien résolu à lui caresser les épaules du manche de mon fouet; mais il étoit mieux monté que moi, et soit qu'il se doutât de mes bonnes intentions, soit que son coursier fût piqué d'une noble émulation, dès que je parvenois à en approcher il ne tardoit pas à regagner le terrain qu'il avoit perdu. Enfin, n'étant plus maître de ma colère, je lui criai que j'allois avoir recours à mes pistolets, et envoyer à Hotspur [1] André une balle qui le forceroit de ralentir son impétueuse carrière. Il est probable qu'il entendit cette menace, et qu'elle fit sur lui quelque impression; car il changea d'allure sur-le-champ, et en peu d'instants je me trouvai à ses côtés.

—Il n'y a pas de bon sens de courir comme nous le faisons, dit-il du plus grand sang-froid!

— Et pourquoi courez-vous ainsi, misérable?

— Je croyois que votre honneur étoit pressé, me répliqua-t-il avec une gravité imperturbable.

— Ne m'avez-vous donc pas entendu depuis deux heures vous crier d'aller plus doucement? Êtes-vous ivre? Êtes-vous fou?

— C'est que, voyez-vous, monsieur Frank, j'ai l'oreille un peu dure, et puis le bruit des

[1] Hotspur, personnage historique de Shakspeare, dont le nom peut se traduire par *bon éperon*.

pieds des chevaux sur ces rochers, et puis...., et puis il est vrai que j'ai bu le coup de l'étrier avant de partir, et comme je n'avois personne pour boire à ma santé, il a bien fallu m'en charger moi-même, et puis je ne voulois pas laisser à ces papistes le reste de mon eau-de-vie, je n'aime à rien perdre, voyez-vous.

Tout cela pouvoit être vrai, cependant je n'en croyois pas un mot. Mais comme la position où je me trouvois exigeoit que je maintinsse une bonne intelligence entre mon guide et moi, je me contentai de lui prescrire de marcher à l'avenir à mon côté.

Rassuré par mon ton pacifique, André leva le sien d'une octave, suivant son habitude ordinaire de pédanterie.

—Votre honneur ne me persuadera jamais, pas plus que personne au monde, qu'il soit prudent de s'exposer à l'air de la nuit sans s'être garni l'estomac d'un bon verre d'eau-de-vie, ou de genièvre, ou de quelque autre chose semblable; et j'en puis parler savamment; car, Dieu me préserve! j'ai bien des fois traversé ces montagnes pendant la nuit, ayant de chaque côté de ma selle une petite barrique d'eau-de-vie.

— En d'autres termes, André, vous faisiez la contrebande. Comment un homme qui a des principes aussi rigides que les vôtres pouvoit-il

se résoudre à frauder ainsi les droits du trésor public ?

— Ce ne sont que les dépouilles des Égyptiens : la pauvre Écosse, depuis le malheureux acte d'union à l'Angleterre, a bien assez souffert de ces coquins de douaniers qui sont tombés sur elle comme une nuée de sauterelles ; il convient à un bon citoyen de lui procurer une petite goutte de quelque chose pour lui réconforter le cœur.

En l'interrogeant encore, j'appris qu'il avoit souvent passé par ces montagnes pour faire la contrebande, avant et depuis son établissement à Osbaldistone-Hall. Cette circonstance n'étoit pas sans importance pour moi, car elle me prouvoit qu'il étoit très en état de me servir de guide.

Nous voyagions alors moins précipitamment, et cependant le cheval d'André, ou plutôt André lui-même avoit toujours une forte inclination à accélérer le pas, et j'étois souvent obligé de le modérer. Le soleil étoit levé, et mon conducteur se retournoit fréquemment pour regarder derrière lui, comme s'il eût craint d'être poursuivi. Enfin nous arrivâmes sur la plate-forme d'une montagne très-élevée que nous gravissions depuis une demi-heure, et d'où l'on découvroit toute la partie de pays que nous venions de

parcourir. André s'arrêta, jeta les yeux de ce côté, et n'apercevant encore dans les champs ni sur les routes aucun être vivant, sa physionomie prit un air de satisfaction, il se mit à siffler, et finit par chanter un air de son pays dont le refrain étoit

« . . . . Oh, ma Jessie !
« Te voilà donc dans ma patrie :
« Et ton clan ne te verra plus. »

En même temps il passoit la main sur le cou de son cheval, le flattoit et le caressoit, et cette action ayant porté mon attention sur lui, je reconnus à l'instant une jument favorite de Thorncliff Osbaldistone.

— Que veut dire ceci, André, lui dis-je en fronçant le sourcil, cette jument est à M. Thornclif.

— Je ne dis pas qu'elle ne lui a point appartenu dans le temps, monsieur Frank, mais à présent elle est à moi.

— C'est un vol, misérable!

— Un vol, Dieu me préserve, monsieur Frank, personne n'a le droit de m'appeler voleur. — Voici ce que c'est. M. Thornclif m'a emprunté dix livres (240 francs) pour aller aux courses de chevaux d'York, et du diable s'il a jamais pensé à me les rendre; bien au contraire, quand

je lui en parlois, il disoit qu'il me ratisseroit les os. Mais à présent il faudra qu'il me paie jusqu'au dernier sou s'il veut revoir sa jument, et sans cela il n'aura jamais un poil de sa queue. Je connois un fin matois de procureur à Loughmaben, j'irai le voir en passant, et il saura bien arranger cette affaire. Un vol! non, non. Jamais André Fairservice ne s'est chauffé à un tel fagot. C'est un gage que j'ai saisi. Je l'ai saisi moi-même au lieu de le faire saisir par un huissier, voilà toute la différence. C'est la loi, et j'ai épargné les frais des gens de justice par économie.

— Cette économie pourra vous coûter plus cher que vous ne le pensez, si vous continuez à vous payer ainsi par vos mains sans autorité légale.

— Ta, ta, ta! nous sommes en Écosse à présent, et il s'y trouvera des avocats, des procureurs et des juges pour moi tout aussi bien que pour tous les Osbaldistone d'Angleterre. Le cousin au troisième degré de la tante de ma mère est cousin de la femme du prévôt de Dumfries, et il ne souffriroit pas qu'on fît tort à une goutte de son sang. Les lois sont les mêmes pour tout le monde ici, ce n'est pas comme chez vous, où un mandat du clerc Jobson peut vous envoyer au pilori avant que vous sachiez seulement pourquoi. Mais attendez un peu de

temps, et il y aura encore moins de justice dans le Northumberland, et c'est pourquoi je lui ai fait mes adieux.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Tresham, que les principes d'André n'étoient nullement d'accord avec les miens, et je formai le dessein de lui racheter la jument lorsque nous serions arrivé à Glascow, et de la renvoyer à mon cousin. Je résolus aussi d'écrire à mon oncle par la poste, pour l'en informer, dans la première ville que nous trouverions en Écosse. Mais j'avois besoin d'André, et le moment ne me parut favorable ni pour lui faire part de mon projet, ni pour lui faire des reproches sur une action que son ignorance lui faisoit peut-être regarder comme toute naturelle. Je détournai donc la conversation, et lui demandai pourquoi il disoit qu'il y auroit bientôt moins de justice dans le Northumberland?

— Ah, ah, me dit-il, il y aura assez de justice, mais ce sera au bout du mousquet. Les officiers Irlandois et tout le bétail papiste qu'on a été chercher dans les pays étrangers, faute d'en trouver assez dans le nôtre, ne sont-ils pas rassemblés dans tout le comté? Ces corbeaux ne s'y rendent que parce qu'ils flairent la charogne. Sûr comme je vis, sir Hildebrand ne restera pas les bras croisés. J'ai vu venir au

château des fusils, des sabres, des épées. Croyez-vous que ce soit pour rien? Ce sont des enragés diables, Dieu me préserve! que ces jeunes Osbaldistone!

Ce discours rappela à mon souvenir le soupçon que j'avois déjà conçu, que les jacobites étoient à la veille de faire quelque entreprise hasardeuse. Mais sachant qu'il ne me convenoit de m'ériger ni en espion ni en censeur des discours et des actions de mon oncle, j'avois fui toute occasion de me mettre au courant de ce qui se passoit au château. André n'avoit pas les mêmes scrupules, et il parloit sans doute comme il le pensoit, en disant qu'il se tramoit quelque complot, et que c'étoit un des motifs qui l'avoient déterminé à s'éloigner.

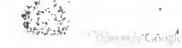
— Tous les domestiques, ajouta-t-il, tous les paysans et les vassaux ont été enrôlés et passés en revue. Ils vouloient me mettre aussi dans la troupe; mais ceux qui le demandoient ne connoissoient pas André Fairservice. Je me battrai tout comme un autre, quand cela me conviendra, mais ce ne sera ni pour la prostituée de Babylone, ni pour aucune prostituée d'Angleterre.

CHAPITRE XIX.

« Voyez-vous ce clocher, dont la pointe hardie
« S'élève jusqu'au ciel ?
« C'est-là que délivrés des soins de cette vie,
« Dorment d'un sommeil éternel
« L'amant, le guerrier, le poëte.....

LANGHORNE.

A LOUGHMABEN, première ville d'Écosse où nous nous arrêtâmes, mon guide alla trouver son ami le procureur, pour le consulter sur les moyens à employer pour s'approprier d'une manière légale la jument de M. Thornclif, qui ne lui appartenoit encore que par suite de ce que je veux bien me contenter d'appeler un tour d'adresse. Ce ne fut pas sans un certain plaisir que je vis à sa figure allongée et à son air contrit, lorsqu'il fut de retour, que sa consultation n'avoit pas eu le résultat heureux qu'il en attendoit. M. Touthope l'ayant déjà tiré de plus d'un mauvais pas dans ses opérations de contrebande, il avoit en lui une entière confiance, et il lui conta toute l'affaire franchement et sans aucune réserve. Mais, depuis qu'il ne l'avoit vu, M. Touthope avoit été nommé clerc de la justice de paix du comté, et celui-ci lui dit que, malgré tout l'intérêt



qu'il prenoit à son ancien ami M. André Fairservice, son devoir et sa conscience exigeoient qu'il informât la justice de pareils exploits quand ils parvenoient à sa connoissance, qu'il ne pouvoit donc se dispenser de retenir la jument, et de la placer dans l'écurie du bailli Trumbull, jusqu'à ce que la question de la propriété fût décidée; qu'il devroit même le faire arrêter aussi, mais qu'il ne pouvoit se résoudre à traiter si rigoureusement une ancienne connoissance; qu'il lui permettoit donc de se retirer, et qu'il l'engageoit à quitter la ville le plus promptement possible. Il poussa même la générosité jusqu'à lui faire présent d'un vieux cheval fourbu et poussif, afin qu'il pût continuer son voyage. Il est vrai qu'il en exigea en retour une cession absolue et bien en forme de tous ses droits sur la jument : cession qu'il lui représenta comme une matière de forme, puisque tout ce qu'André pouvoit en attendre c'étoit le licou.

Ce ne fut pas sans peine que je tirai ces détails d'André. Il avoit l'oreille basse; son orgueil national étoit mortifié d'être forcé d'avouer que les procureurs d'Écosse étoient des procureurs comme ceux de tous les autres pays de l'univers, et que le clerc Touthope n'étoit pas d'une meilleure monnoie que le clerc Jobson.

— Si cela m'étoit arrivé en Angleterre, je ne serois pas à moitié si fâché de me voir voler ce que j'avois gagné au risque de mon cou, à ce qu'il prétend. Mais a-t-on jamais vu un faucon se jeter sur un faucon, et n'est-il pas honteux de voir un brave Écossais en piller un autre? Il faut que tout soit changé dans ce pays, et je crois, Dieu me préserve! que c'est depuis cette misérable union.

Il est bon de remarquer qu'André ne manquoit jamais d'attribuer à l'union de l'Écosse à l'Angleterre tous les symptômes de dégénération et de dépravation qu'il croyoit voir dans ses compatriotes, surtout la diminution de la capacité des pintes, l'augmentation du prix des denrées, et bien d'autres choses qu'il eut soin de me faire observer pendant le cours de notre voyage.

Quant à moi, de la manière dont les choses avoient tourné, je me regardai comme déchargé de toute responsabilité relativement à la jument. Je me contentai d'écrire à mon oncle la manière dont elle avoit été emmenée de chez lui, et de l'informer qu'elle étoit entre les mains de la justice, et de ses dignes représentants le bailli Trumbull et le clerc Touthope, auxquels je l'engageai à s'adresser pour la réclamer. Retourna-t-elle chez le chasseur de renards du Northum-

berland? Continua-t-elle à servir de monture au procureur écossais? C'est ce dont il est assez inutile de nous inquiéter maintenant.

Nous continuâmes notre route vers le nord-ouest, mais non avec la célérité qui avoit marqué le commencement de notre voyage. André connoissoit parfaitement les chemins, comme il me l'avoit dit, mais c'étoient les chemins fréquentés par les contrebandiers qui ont de bonnes raisons pour ne choisir ni les meilleurs, ni les plus directs. Des chaînes de montagnes nues et stériles se succédant sans cesse ne nous offroient ni intérêt, ni variété. Enfin nous entrâmes dans la fertile vallée de la Clyde, et nous arrivâmes à Glascow.

Cette ville n'avoit pas encore l'importance qu'elle a acquise depuis ce temps. Un commerce étendu et toujours croissant avec les Indes-Occidentales et les colonies américaines a été la fondation de sa richesse et de sa prospérité; et si l'on bâtit avec soin sur cette base solide, elle peut devenir, avec le temps, une des villes les plus importantes de la Grande-Bretagne. Mais, à l'époque dont je parle, l'aurore de sa splendeur ne brilloit même pas encore. L'union avoit à la vérité ouvert à l'Écosse un commerce avec les colonies anglaises; mais le manque de fonds et la jalousie des négociants anglais privoit encore, en grande partie,

les Écossais des avantages qui devoient résulter pour eux de l'exercice des priviléges que ce traité mémorable leur assuroit. Glascow, située dans la partie occidentale de l'île, ne pouvoit participer au peu de commerce que la partie orientale faisoit avec le continent, et qui étoit sa seule ressource. Cependant, quoiqu'elle ne promît pas alors d'atteindre l'éminence commerciale à laquelle tout semble maintenant annoncer qu'elle arrivera un jour, sa situation centrale à l'ouest de l'Écosse la rendoit une des places les plus importantes de ce royaume. La Clyde, qui couloit à peu de distance de ses murs, lui ouvroit une navigation intérieure qui n'étoit pas sans utilité. Non-seulement les plaines fertiles situées dans son voisinage immédiat, mais les comtés d'Ayr et de Dumfries, la regardoient comme leur capitale, y envoyoient leurs productions, et en tiroient divers objets qui leur étoient nécessaires.

Les montagnes sourcilleuses du nord-ouest de l'Écosse envoyoient souvent au marché de cette ville des troupeaux de bestiaux nains, au poil hérissé, sauvages et conduits par des montagnards, aussi velus et aussi sauvages, et quelquefois aussi nains. Les étrangers regardoient avec surprise leurs vêtements antiques et singuliers, et n'en avoient pas moins en entendant les sons durs et aigres d'un langage qui leur étoit

inconnu, tandis qu'eux-mêmes, armés de mousquets, de pistolets, de sabres et de poignards, même en s'occupant des opérations paisibles du commerce, voyoient avec étonnement des objets de luxe dont ils ne concevoient pas même l'usage, et avec un air d'envie qui étoit quelquefois alarmant ceux dont ils connoissoient l'utilité et dont ils envioient la propriété. C'est toujours à contre-cœur que le montagnard du nord de l'Écosse sort des déserts qu'il habite, et il est aussi difficile de le naturaliser ailleurs, que d'arracher un pin de sa montagne pour le transplanter dans un autre sol. Cependant toutes les vallées étoient surchargées de population. Il en résultoit quelques émigrations presque forcées. Quelques-unes de leurs colonies s'avancèrent jusqu'à Glascow, y cherchèrent et y trouvèrent du travail quoique différent de celui qui les occupoit dans leurs montagnes, et ce supplément de bras laborieux ne fut pas inutile pour la prospérité de cette ville. Il fournit les moyens de soutenir le peu de manufactures qui y étoient déjà établies, et jeta les fondements de sa splendeur future. L'extérieur de la ville correspondoit avec cet avenir.

La principale rue de la ville étoit large et belle; elle étoit décorée d'édifices publics dont l'architecture plaisoit plus à l'œil qu'elle n'étoit correcte en point de goût, et bordée des deux

côtés de maisons construites en pierres dont l'extérieur étoit chargé d'ornements en maçonnerie, ce qui lui donnoit un air de grandeur et de dignité qui manque à la plupart des villes d'Angleterre, attendu la couleur et la fragilité des briques employées pour la construction des bâtiments qu'elles renferment.

Ce fut un dimanche matin que mon guide et moi nous arrivâmes dans la métropole occidentale de l'Écosse. Toutes les cloches de la ville étoient en branle, et le peuple, qui remplissoit les rues pour se rendre aux églises, annonçoit que ce jour étoit consacré à la religion. Nous descendîmes dans une auberge dont la maîtresse, grosse femme d'assez bonne mine, nous accueillit parfaitement. Ma première pensée fut de chercher Owen sur-le-champ, mais j'appris qu'il me seroit impossible de le trouver avant que le service divin fût terminé. Mon hôtesse m'assura que je ne trouverois personne chez MM. Macvittie, Macfin et compagnie, où la lettre de votre père, Tresham, m'annonçoit que j'en aurois des nouvelles; que c'étoient des gens religieux, et qu'ils étoient où tous les bons chrétiens doivent être, c'est-à-dire dans l'église de la Baronnie.

André, dont le dégoût qu'il avoit récemment conçu pour les lois de son pays ne s'étendoit

pas sur son culte religieux, demanda à notre hôtesse le nom du prêcheur qui devoit distribuer la nourriture spirituelle aux fidèles réunis dans l'église de la Baronnie. Elle n'en eut pas plus tôt prononcé le nom qu'il entonna un cantique de louanges en son honneur, et à chaque éloge l'hôtesse répondoit *amen* le plus cordialement possible. Je me décidai à me rendre dans cette église, plutôt dans l'espoir d'apprendre si Owen étoit arrivé à Glascow que dans l'attente d'être fort édifié par les instructions d'un prêcheur écossais. Mon espérance redoubla quand l'hôtesse me dit que si M. Éphraïm Macvittie étoit encore sur la terre des vivants il seroit bien certainement dans cette église, et que s'il avoit un étranger logé chez lui il n'y avoit nul doute qu'il ne l'y conduisît. Cette probabilité acheva de me décider, et escorté du fidèle André je me mis en marche pour l'église de la Baronnie.

Un guide ne m'étoit pourtant pas très-nécessaire en cette occasion. La foule qui se pressoit dans une rue étroite, escarpée et mal pavée, pour aller entendre le prédicateur le plus en réputation de toute l'Écosse occidentale, m'y auroit entraîné avec elle. En arrivant au haut de la montagne, nous tournâmes à gauche, et une grande porte dont les deux battants étoient

ouverts nous donna entrée dans le grand cimetière qui entoure l'église cathédrale de Glascow. Cet édifice est d'un style d'architecture gothique plus sombre et massif qu'élégant ; mais il a un caractère majestueux et imposant si bien adapté à l'usage auquel il est consacré, qu'on ne peut se défendre, en le voyant pour la première fois, d'une impression d'admiration et de respect. J'en fus tellement frappé que je résistai quelques instants à tous les efforts que faisoit André pour m'entraîner dans l'intérieur du bâtiment, tant j'étois occupé à en examiner les dehors.

Situé dans le centre d'une ville aussi grande que peuplée, cet édifice paroît être dans la solitude la plus retirée. De hautes murailles le séparent des autres maisons d'un côté; de l'autre, il est borné par un ravin au fond duquel coule un ruisseau invisible aux yeux, et dont le murmure ajoute encore à la solennité de ces lieux. Sur l'autre bord du ravin s'élève une allée touffue de sapins dont les rameaux étendent jusque sur le cimetière une ombre en harmonie avec l'aspect mélancolique de ce lieu. Le cimetière lui-même a un caractère particulier, car quoiqu'il soit véritablement d'une grande étendue, il ne l'est pas en proportion avec le nombre d'habitants qui y sont enterrés, et dont presque tous les tombeaux sont couverts d'une pierre

sépulcrale. Mais la nécessité d'économiser le terrain fait qu'on n'y voit pas ces pièces de gazon, ces bouquets d'arbustes, qui décorent ordinairement les lieux où le méchant cesse de pouvoir nuire, et où le juste persécuté trouve enfin le repos. Les pierres placées sur les tombeaux sont si voisines les unes des autres qu'elles semblent former une espèce de pavé qui, bien que la voûte céleste soit le seul toit qui le protége, ressemble à celui de nos vieilles églises d'Angleterre, où les pierres monumentales sont si multipliées. Le contenu de ces tristes registres de mortalité, les regrets inutiles qu'ils retracent, le témoignage qu'ils rendent au néant des grandeurs humaines, l'étendue du terrain qu'ils couvrent, l'uniformité mélancolique de leur style, tout me rappela le livre du prophète écrit en dehors et en dedans, et dans lequel on lisoit : lamentation, regrets et malheur.

La majesté de la cathédrale ajoute à l'impression causée par les accessoires. On en trouve le vaisseau un peu massif, mais on sent en même temps que s'il étoit construit dans un style d'architecture plus léger, et plus chargé d'ornements, l'effet qu'il produit ne subsisteroit plus. C'est la seule église cathédrale d'Écosse, si l'on en excepte celle de Kirkwall dans les îles Orcades, que la réformation ait épargnée. André vit avec

orgueil l'impression que faisoit sur moi la vue de cet édifice, et me rendit compte ainsi qu'il suit des causes qui l'avoient sauvé de la destruction.

— C'est là une belle église me dit-il, on n'y trouve pas de vos brimborions d'enjolivement. C'est un bâtiment solide, bien construit, et qui durera autant que le monde, sauf la poudre à canon et la main des méchants. Il a couru de grands risques lors de la réformation, quand on détruisit l'église de Perth et celle de Saint-André, parce qu'on vouloit se débarrasser une bonne fois de tout ce qui sentoit le papisme, l'idolâtrie, et l'adoration des images. Les habitants de Renfrew, de Gorbals et de tous les environs se réunirent pour venir renverser la cathédrale, mais ceux de Glascow pensèrent que tant de médecins donneroient au malade une médecine qui le tueroit, et ils entreprirent sa guérison. Heureusement le digne Jacques Rabat étoit alors premier magistrat de Glascow. Il étoit lui-même bon architecte, et c'étoit une raison de plus pour qu'il désirât conserver l'église. Il fit sonner les cloches, assembla les bourgeois, leur fit prendre les armes, fit dire aux communes que Glascow n'avoit pas besoin de leur secours pour détruire tout ce qui tenoit au papisme; marcha en armes à leur rencontre, et

leur armée, qui n'avoit point envie de se battre, se dispersa sans coup férir. Ce n'étoit point par amour du papisme. Non, non. Ce n'étoit pas là que gisoit le lièvre. On tira de leurs niches les statues des saints, on décrocha les peintures de miracles, on en fit un feu de joie, et l'église resta aussi fière qu'un chat qui redresse le dos quand on lui a ôté ses puces. J'ai entendu des hommes sages dire qu'on auroit dû agir de même dans toute l'Écosse, nous y aurions plus d'églises dignes du nom de chrétien; au lieu que, comme les choses sont à présent, le chenil d'Osbaldistone-Hall vaut mieux que la plupart des maisons de Dieu qu'on voit en Écosse.

En parlant ainsi, André me précéda dans le temple.

CHAPITRE XX.

« Une terreur soudaine a glacé tous mes sens ;
« Je n'ose pénétrer sous cette voûte sombre,
« Vrai palais de la mort, funèbres monuments
« Où. . . . . »

L'Épouse en deuil.

MALGRÉ l'impatience de mon guide, je ne pus m'empêher de m'arrêter pour considérer pendant quelques minutes l'extérieur de l'édifice, rendu plus imposant par la solitude où nous laissèrent les portes en se fermant après avoir, pour ainsi dire, dévoré la multitude qui tout à l'heure remplissoit le cimetière, et dont les voix, se mêlant en chœur, nous annonçoient les pieux exercices du culte. Le concert de tant de voix, auxquelles la distance donnoit une véritable harmonie, en ne laissant point parvenir à mon oreille les discordances qui l'eussent blessée de plus près, le ruisseau qui y mêloit son murmure, et le vent gémissant entre les vieux sapins, tout me paroissoit sublime. La nature, telle qu'elle est invoquée par le Roi-Prophète dont on chantoit les psaumes, sembloit aussi s'unir aux fidèles pour offrir à son créateur cette louange solennelle dans laquelle la crainte et la joie se confondent. J'ai entendu en France le service divin

célébré avec tout l'éclat que la plus belle musique, les plus riches costumes, les plus imposantes cérémonies pouvoient lui donner. Mais la simplicité du culte presbytérien a produit sur moi bien plus d'effet : ce concert d'actions de grâces m'a paru si supérieur à la routine du chant dicté aux musiciens, que le culte écossais me semble avoir tous les avantages de la réalité sur le jeu d'un acteur.

Comme je restois à écouter ces accents solennels, André, dont l'impatience devenoit importune, me tira par la manche: —Venez, Monsieur, venez donc, nous troublerons le service si nous entrons trop tard, et si les bedeaux nous trouvent à nous promener dans le cimetière pendant l'office divin, ils nous arrêteront comme des vagabonds, et nous conduiront au corps-de-garde.

D'après cet avis, je suivis mon guide ; mais comme je me disposois à entrer dans le chœur de la cathédrale : — Par ici, Monsieur, s'écria-t-il, par cette porte. Nous n'entendrions là-haut que des discours de morale aussi insipides qu'une feuille de rue à Noël. Descendez, suivez-moi, c'est ici que nous goûterons la saveur de la vraie doctrine.

Il me conduisit alors vers une petite porte cintrée, gardée par un homme à figure grave qui sembloit sur le point de la fermer au verrou,

et nous descendîmes un escalier par lequel nous arrivâmes sous l'église, local qu'on avoit choisi, je ne sais pourquoi, pour l'exercice du culte presbytérien.

Figurez-vous, Tresham, une longue suite de voûtes sombres et basses, semblables à celles qui servent aux sépultures dans d'autres pays, et consacrées ici depuis long-temps à cet usage. Une partie avoit été convertie en église, et l'on y avoit placé des bancs. Cette partie des voûtes ainsi occupée, quoique capable de contenir une congrégation de plus de mille personnes, n'étoit point proportionnée avec les caveaux plus sombres et plus vastes qui s'ouvroient autour de ce qu'on pourroit appeler l'espace habité. Dans ces régions désertes de l'oubli, de sombres bannières et des écussons brisés indiquoient les tombes de ceux qui avoient sans doute été autrefois les princes d'Israël, et des inscriptions que pouvoit à peine déchiffrer l'œil du laborieux antiquaire, invitoient le passant à prier Dieu pour les âmes de ceux dont elles couvroient les dépouilles mortelles.

Dans ces retraites funèbres, où tout retraçoit l'image de la mort, je trouvai une nombreuse assemblée s'occupant de la prière. Les presbytériens écossais se tiennent debout pour remplir ce devoir religieux, sans doute pour annoncer publiquement leur éloignement pour les formes du

rituel romain ; car lorsqu'ils prient dans l'intérieur de leur famille ils prennent la posture que tous les autres chrétiens ont adoptée pour s'adresser à la Divinité, comme étant la plus humble et la plus respectueuse. C'étoit donc debout, et les hommes la tête découverte, que plus de deux mille personnes des deux sexes et de tout âge écoutoient, avec autant de respect que d'attention, la prière qu'un ministre, déjà avancé en âge et très-aimé dans la ville, adressoit au Ciel; peut-être étoit-elle improvisée, mais du moins elle n'étoit pas écrite [1].

Elevé dans la même croyance, je m'unis sérieusement à la piété générale, et ce fut seulement lorsque la congrégation s'assit sur les bancs que mon attention fut distraite.

A la fin de la prière la plupart des hommes mirent leur chapeau ou leur bonnet, et tout le monde s'assit, c'est-à-dire tous ceux qui avoient le bonheur d'avoir des bancs, car André et moi, qui étions arrivés trop tard pour nous y placer,

[1] J'ai vainement cherché le nom de cet ecclésiastique. Je ne désespère pas cependant de voir ce point et quelques autres qui échappent à ma sagacité, éclairés par une des publications périodiques qui ont consacré leurs pages à commenter ces volumes, et dont les recherches et les bonnes intentions méritent ma gratitude particulière, comme ayant découvert plusieurs personnes et plusieurs faits liés à mes récits, mais auxquels je n'avois même pas songé.

restâmes debout de même qu'un grand nombre de personnes, formant ainsi une espèce de cercle autour de la partie de la congrégation qui étoit assise. Derrière nous étoient les voûtes dont j'ai déjà parlé, et nous faisions face aux fidèles assemblés, dont les figures tournées du côté du prêcheur étoient à demi éclairées par le jour que donnoient deux ou trois fenêtres basses de forme gothique.

A la faveur de cette clarté, on distinguoit la diversité des visages tournés vers un pasteur écossais dans une occasion semblable. Presque tous portoient le caractère de l'attention, si ce n'étoit quand un père ou une mère rappeloit les regards distraits d'un enfant trop vif ou interrompoit le sommeil de celui qui étoit assoupi. La physionomie austère et prononcée de la nation, exprimant presque partout l'intelligence et la ruse, est observée avec plus d'avantages dans les actes de la piété ou dans les rangs de la guerre, que dans les réunions d'un intérêt moins sérieux. Le discours du prédicateur étoit bien propre à exciter les divers sentiments de l'auditoire; l'âge et les infirmités avoient affoibli son organe, naturellement sonore. Il lut son texte avec une prononciation mal articulée; mais quand il eut fermé la Bible et commencé le sermon, son ton s'affermit, sa

véhémence l'entraîna ; et il se fit parfaitement entendre de tout son auditoire. Son discours rouloit sur les points les plus abstraits de la doctrine chrétienne, sur des sujets graves et si profonds qu'ils sont impénétrables à la raison humaine, et qu'il cherchoit pourtant à expliquer par des citations tirées des écritures. Mon esprit n'étoit pas disposé à le suivre dans tous ses raisonnements, il y en avoit même quelques-uns qu'il m'étoit impossible de comprendre. Cependant l'enthousiasme du vieillard faisoit grande impression sur ses auditeurs, et rien n'étoit plus ingénieux que sa manière de raisonner. L'Écossais se fait remarquer par son intelligence beaucoup plus que par sa sensibilité, aussi la logique agit-elle sur lui plus fortement que la rhétorique, et il lui est plus ordinaire de s'attacher à suivre des raisonnements serrés et abstraits sur un point de doctrine, que de se laisser entraîner par les mouvements oratoires auxquels ont recours les prédicateurs dans les autres pays, pour émouvoir le cœur, mettre en jeu les passions, et s'assurer la vogue.

Parmi le groupe attentif que j'avois sous les yeux, on distinguoit des physionomies ayant la même expression que celles qu'on remarque dans le fameux carton de Raphaël, représentant saint Paul prêchant à Athènes. Ici les sourcils

froncés d'un zélé calviniste annonçoient le zèle et l'attention; ses lèvres légèrement comprimées, ses yeux fixés sur le ministre sembloient partager avec lui le triomphe de ses arguments. Là, un autre, d'un air plus fier et plus sombre, affichoit son mépris pour ceux qui doutoient des vérités qu'annonçoit son pasteur, et sa joie des châtiments terribles dont il les menaçoit. Un troisième qui n'appartenoit peut-être pas à la congrégation, et que le hasard seul y avoit amené, paroissoit intérieurement occupé d'objections, et un mouvement de tête presque imperceptible trahissoit les doutes qu'il concevoit. Le plus grand nombre écoutoit d'un air calme et satisfait qui exprimoit le mérite qu'ils se faisoient de leur présence, et de l'attention qu'ils donnoient à un discours qu'ils n'étoient peut-être pas en état de comprendre. Presque toutes les femmes faisoient partie de cette dernière division de l'auditoire. Cependant les vieilles paroissoient écouter plus attentivement la doctrine abstraite qu'on leur développoit, tandis que les plus jeunes permettoient quelquefois à leurs regards de se promener modestement sur toute l'assemblée, et je crus même, Tresham, si ma vanité ne me trompoit point, que quelques-unes d'entre elles reconnurent votre ami pour un anglais, et le distinguèrent comme un jeune

homme passablement tourné. Quant au reste de la congrégation, les uns ouvroient de grands yeux, bâilloient ensuite et finissoient par s'endormir, jusqu'à ce qu'un voisin scandalisé réveillât leur attention en leur pressant fortement le pied; les autres cherchoient à reconnoître les personnes de leur connoissance, sans oser donner des signes trop marqués de l'ennui qu'ils éprouvoient. Je reconnoissois çà et là, à leur costume, des montagnards dont les yeux se portoient successivement sur tout l'auditoire, avec un air de curiosité sauvage, sans s'inquiéter de ce que disoit le ministre, parce qu'ils n'entendoient pas la langue dans laquelle il parloit, ce qui sera, j'espère, une excuse suffisante pour eux. L'air martial et déterminé de ces étrangers ajoutoit à cette réunion un caractère qui, sans eux, lui auroit manqué. André me dit ensuite qu'ils étoient en ce moment en plus grand nombre que de coutume à Glascow, parce qu'il y avoit dans les environs une foire de bestiaux.

Telles étoient les figures du groupe rangé sur les bancs de l'église souterraine de Glascow, et que présentoit à mon inspection critique le jour imparfait qui, pénétrant à travers les vitraux gothiques, éclairoit la congrégation attentive, et alloit se perdre dans la solitude des dernières

voûtes avec les ombres des piliers semblables à un labyrinthe interminable.

J'ai déjà dit que je me trouvois debout dans le cercle extérieur, le visage tourné vers le ministre, et le dos aux voûtes dont j'ai plus d'une fois parlé. Cette position exposoit mon attention à de fréquentes éclipses, car le plus léger bruit qui se faisoit sous ces sombres arcades y étoit répété par mille échos. Je tournai plus d'une fois la tête de ce côté; et quand mes yeux prenoient cette direction, je trouvois difficile de les en faire changer, tant notre imagination trouve de plaisir à découvrir les objets qui lui sont cachés, et qui n'ont souvent d'intérêt que parce qu'ils sont inconnus ou douteux. Je finis par habituer ma vue à l'obscurité dans laquelle je la dirigeois, et insensiblement je pris plus d'intérêt aux découvertes que je faisois dans ces retraites obscures qu'aux subtilités métaphysiques dont le prêcheur nous entretenoit.

Mon père m'avoit plus d'une fois reproché cette légèreté dont la source venoit peut-être d'une vivacité d'imagination qui n'appartenoit point à son caractère. Je me rappelai qu'étant enfant, lorsqu'il me conduisoit à la chapelle entendre les instructions de M. Shower, il me recommandoit toujours de bien les écouter et de

les mettre à profit. Mais en ce moment le souvenir des avis de mon père ne me donnoit que de nouvelles distractions, en me faisant songer à ses affaires et aux dangers qui le menaçoient. Je dis à André, du ton le plus bas possible, de s'informer à ses voisins si M. Éphraïm Macvittie se trouvoit dans l'église; mais André, tout attentif au sermon, ne me répondoit qu'en me poussant du coude pour m'avertir de garder le silence. Je reportai donc les yeux sur les auditeurs pour voir si, parmi toutes les figures qui, le cou tendu, se dirigeoient vers la chaire comme vers un centre d'attraction, je pourrois reconnoître le visage paisible et les traits imperturbables d'Owen; mais, sous les larges chapeaux des citoyens de Glascow et sous les bonnets serrés des paysans du Lanarkshire, je ne vis rien qui ressemblât à la perruque bien poudrée, aux manchettes empesées et à l'habit complet couleur de noisette, marques distinctives du premier commis de la maison de banque Osbaldistone et Tresham. Mes inquiétudes revinrent avec une nouvelle force, et je résolus de sortir de l'église afin de pouvoir demander aux premières personnes qui en sortiroient si elles y avoient vu M. Éphraïm Macvittie. Je tirai André par la manche, et lui dis que je voulois partir; mais André montra dans l'église de Glascow la

même opiniâtreté dont il avoit fait preuve sur les montagnes de Chéviot, et ce ne fut que lorsqu'il eut reconnu l'impossibilité de me réduire au silence sans me répondre qu'il voulut bien m'informer qu'une fois entré dans l'église nous ne pouvions en sortir avant la fin de l'office, attendu qu'on en fermoit la porte au commencement des prières, afin que les fidèles ne fussent pas distraits de leur dévotion. Après m'avoir donné cet avis en peu de mots, et d'un air d'humeur, il reprit son air d'importance et d'attention critique.

Je m'efforçois de faire de nécessité vertu et d'écouter aussi le sermon, quand je fus interterrompu d'une manière bien singulière. Quelqu'un me dit à voix basse, par-derrière : —Vous courez des dangers dans cette ville.

J'étois appuyé d'un côté contre un pilier, j'avois André de l'autre, je me retournai brusquement, et je ne vis derrière nous que quelques ouvriers. Un seul regard jeté sur eux m'assura que ce n'étoit aucun d'eux qui m'avoit parlé. Ils étoient entièrement absorbés dans l'attention qu'ils donnoient au sermon, et ils ne remarquèrent même pas l'air d'inquiétude et d'étonnement avec lequel je les regardois. Le pilier massif près duquel je me trouvois pouvoit avoir caché celui qui m'avoit parlé à l'instant où il

venoit me donner cet avis mystérieux. Mais par qui m'étoit-il donné? pourquoi choisissoit-on cet endroit? quels dangers pouvois-je avoir à craindre? C'étoient autant de questions sur la solution desquelles mon imagination se perdoit en conjectures. Me retournant du côté du prêcheur, je fis semblant de l'écouter avec la plus grande attention. J'espérois par-là que la voix mystérieuse se feroit encore entendre, dans la crainte de ne pas avoir été entendue la première fois.

Mon plan réussit. Avant que cinq minutes se fussent écoulées, la même voix me dit tout bas: — Écoutez, mais ne vous retournez pas.

Je restai immobile.

— Vous êtes en danger dans cette ville, reprit la voix, et je n'y suis pas moi-même en sûreté. Rendez-vous à minuit précis sur le pont, vous m'y trouverez: jusque-là restez chez vous et ne vous montrez à personne.

La voix cessa de se faire entendre, et je tournai la tête à l'instant. Mais celui qui parloit avoit fait un mouvement encore plus prompt, et s'étoit vraisemblablement déjà glissé derrière le pilier. J'étois résolu à le découvrir s'il étoit possible, et me retirant du dernier rang des auditeurs, je passai aussi derrière le pilier. Je n'y trouvai personne, et j'aperçus seulement quelqu'un

couvert d'un manteau dont je ne pus distinguer la couleur, qui traversoit comme une ombre la solitude des voûtes que j'ai décrites.

Je m'avançai pour poursuivre l'être mystérieux qui se glissa et disparut sous les voûtes comme le spectre d'un des morts nombreux qui reposoient dans cette enceinte. Je n'avois guère l'espoir d'arrêter dans sa fuite celui qui étoit si déterminé à éviter une explication avec moi; mais tout espoir fut perdu quand j'avois à peine fait trois pas en avant. Mon pied se heurta contre un obstacle inaperçu et je tombai. L'obscurité qui étoit cause de ma chute me fut du moins favorable dans ma disgrâce; car le prédicateur, avec ce ton d'autorité que prennent les ministres presbytériens pour maintenir l'ordre parmi leurs auditeurs, interrompit son discours pour ordonner aux bedeaux d'arrêter celui qui venoit de troubler la congrégation. Comme le bruit ne dura qu'un instant, on ne jugea probablement pas nécessaire d'exécuter cet ordre à la rigueur, ou l'obscurité qui avoit causé mon accident couvrit aussi ma retraite, et je regagnai mon pilier sans que personne prît garde à moi. Le prédicateur continua son sermon, et il le termina sans nouvel événement.

Comme nous sortions de l'église avec le reste de la congrégation, voyez, me dit André qui

avoit retrouvé sa langue, voilà le digne M. Macvittie, Mistress Macvittie, Miss Alison Macvittie, et M. Thomas Macfin qui va, dit-on, épouser Miss Alison, s'il joue bien son jeu. Elle n'est pas très-jolie; mais elle sera bien dotée.

Mes yeux suivant la direction qu'il m'indiquoit se fixèrent sur M. Macvittie. C'étoit un homme âgé, grand, sec, ayant des yeux bleus enfoncés dans la tête, de gros sourcils gris, et, à ce qu'il me parut, un air dur et une physionomie sinistre qui me donnèrent malgré moi de la prévention contre lui. Je me souvins de l'avis qui m'avoit été donné dans l'église *de ne me montrer à personne*, et je balançai à m'adresser à lui, quoique je n'eusse aucun motif raisonnable pour redouter aucun danger de sa part, ou pour le regarder comme suspect.

J'étois encore indécis quand André, qui prit mon incertitude pour de la timidité, s'avisa de m'encourager. Parlez-lui, monsieur Francis, me dit-il, parlez-lui. Il n'est pas encore prévôt de Glascow, quoiqu'on dise qu'il le sera l'année prochaine. Parlez-lui, vous dis-je, il vous répondra civilement, pourvu que vous n'ayez pas d'argent à lui demander, car on dit qu'il est dur à la desserre.

Je fis sur-le-champ la réflexion que si ce négociant étoit aussi avare et intéressé qu'André me

le représentoit, j'avois peut-être quelques précautions à prendre avant de me faire connoître à lui puisque j'ignorois si mon père se trouvoit son débiteur ou son créancier. Cette considération, jointe à l'avis mystérieux que j'avois reçu, et à la répugnance que sa physionomie m'avoit inspirée, me décida à attendre au moins le lendemain pour m'adresser à lui. Je me bornai donc à charger André de passer chez M. Macvittie, et d'y demander l'adresse d'un Anglais nommé Owen qui devoit être arrivé à Glascow depuis quelques jours, lui recommandant bien de ne pas dire qui lui avoit donné cette commission, et de m'apporter la réponse à l'auberge où nous étions logés. Il me promit de s'en acquitter. Chemin faisant, il m'entretint de l'obligation où étoit tout bon chrétien d'assister à l'office du soir; mais, Dieu me préserve! ajouta-t-il avec sa causticité ordinaire, les gens qui ne peuvent se tenir tranquilles sur leurs jambes, et qui vont se les casser contre les pierres des tombeaux comme s'ils en vouloient faire sortir les morts, font aussi bien de rester au coin de leur feu.

CHAPITRE XXI.

« ..... Sur la Rialto, lorsque sonne minuit,
« Je dirige en rêvant ma course solitaire.
« Nous nous y reverrons. »

Venise sauvée.

L'ESPRIT rempli de mauvais présages, sans pouvoir leur assigner une cause satisfaisante, je m'enfermai dans mon appartement, et je renvoyai André qui me proposa inutilement de l'accompagner à l'église de Saint-Enoch, où il me dit qu'un prêcheur dont la parole pénétroit jusqu'au fond des âmes devoit prononcer un sermon. Je me mis à réfléchir sérieusement sur le parti que j'avois à prendre. Je n'avois jamais été ce qu'on appelle superstitieux, mais je crois que tous les hommes dans une position difficile et embarrassante, après avoir inutilement consulté leur raison pour se tracer une ligne de conduite, sont assez portés, comme par désespoir, à lâcher les rênes à leur imagination, et à se laisser entièrement guider soit par le hasard, soit par quelque impression fantasque qui se grave dans leur esprit, et à laquelle ils s'abandonnent comme à une impulsion involontaire. Il y avoit quelque chose de si repoussant dans les traits et la

physionomie du négociant écossais, qu'il me sembloit que je ne pouvois me confier à lui sans violer toutes les règles de la prudence. D'une autre part, cette voix mystérieuse que j'avois entendue, cette espèce de fantôme que j'avois vu s'évanouir sous ces voûtes sombres qu'on pouvoit nommer la vallée de l'ombre de la mort, tout cela devoit agir sur l'imagination d'un jeune homme qui, vous voudrez bien vous le rappeler, étoit aussi un jeune poëte.

Si j'étois véritablement entouré de dangers, comme j'en avois été si secrètement averti, comment pouvois-je en connoître la nature, et apprendre les moyens de m'en préserver, sans avoir recours à celui de qui je tenois cet avis, et à qui je ne pouvois soupçonner que de bonnes intentions? Les intrigues de Rashleigh se présentèrent plus d'une fois à ma pensée, mais j'étois parti d'Osbaldistone-Hall, et arrivé à Glascow si précipitamment que je ne pouvois supposer qu'il fût déjà instruit de mon séjour dans cette ville, encore moins qu'il eût le temps d'ourdir quelque trame perfide contre moi. Je ne manquois ni de hardiesse, ni de confiance en moi-même; j'étois actif et vigoureux, et mon séjour en France m'avoit donné quelque adresse dans le maniement des armes, qui, dans ce pays, fait partie de l'éducation de la jeunesse; je ne craignois personne corps

à corps; l'assassinat n'étoit pas à redouter dans le siècle et dans le pays où je vivois, et le lieu du rendez-vous qui m'avoit été assigné, quoique peu fréquenté pendant la nuit, étoit voisin de rues trop peuplées pour que je pusse redouter aucune violence. Je résolus donc de m'y rendre à l'heure indiquée, et de me laisser ensuite guider par ce que j'apprendrois et par les circonstances. Je ne vous cacherai pas, Tresham, ce que je cherchois alors à me cacher à moi-même, que j'espérois bien secrètement, presque à mon insu, qu'il pouvoit exister quelque liaison, je ne savois ni comment ni par quels moyens, entre Diana Vernon et l'avis étrange qui m'avoit été donné d'une manière si surprenante. Elle seule connoissoit le but et l'objet de mon voyage. Elle m'avoit avoué qu'elle avoit des amis et de l'influence en Écosse. Elle m'avoit remis un talisman dont je devois reconnoître la vertu quand il ne me resteroit plus d'autre ressource....... Quelle autre que Diana Vernon pouvoit connoître des dangers dont on prétendoit que j'étois entouré, désirer de m'en préserver, et avoir les moyens d'y réussir? Ce point de vue flatteur, dans une position très-équivoque, ne cessoit de se présenter à mon esprit. Cette idée m'occupa avant le dîner; elle ne me quitta point pendant le cours de mon repas frugal, et me domina tellement pendant la der-

nière demi-heure, à l'aide peut-être de quelques verres d'excellent vin, que pour m'arracher à ce que je regardois comme une illusion trompeuse, je repoussai mon verre loin de moi, me levai de table, saisis mon chapeau, et sortis de la maison comme un homme qui veut échapper à ses propres pensées. J'y cédois pourtant encore sans le savoir, même en ce moment, car mes pas me conduisirent insensiblement au pont sur la Clyde, lieu du rendez-vous assigné par mon invisible moniteur.

Je n'avois dîné qu'après le service du soir, car ma dévote hôtesse s'étoit fait un scrupule de me le préparer pendant les heures destinées à l'office divin, et j'y avois consenti autant par complaisance pour elle que pour me conformer à l'avis qui m'avoit été donné de *rester chez moi.* Mais l'obscurité qui régnoit alors m'empêchoit de craindre d'être reconnu par qui que ce fût, si toutefois il existoit dans la ville de Glascow quelqu'un qui pût me reconnoître. Quelques heures devoient pourtant encore s'écouler avant le moment fixé pour mon rendez-vous. Vous jugez combien cet intervalle dut me paroître long et ennuyeux. Plusieurs groupes de personnes jeunes et vieilles, portant la sainteté du jour empreinte sur la figure, traversoient la grande prairie qui se trouve sur la rive droite de la Clyde, et qui sert de promenade aux habitants de Glascow. Peu

à peu je fis attention qu'en allant et revenant sans cesse le long de la rivière je courois le risque de me faire remarquer par les passants, ce qui pouvoit ne pas être sans inconvénient. Je résolus donc de m'éloigner de l'endroit qui étoit le plus fréquenté, et je donnai à mon esprit une sorte d'occupation, en m'appliquant successivement à chercher toutes les parties de la prairie où je me trouvois le moins exposé à cette vue. Comme elle est plantée d'arbres qui forment différentes allées, comme dans le parc de Saint-James à Londres, cette manœuvre puérile n'étoit pas difficile à exécuter.

Pendant que je me promenois dans une de ces avenues, j'entendis dans l'allée voisine une voix aigre que je reconnus pour celle d'André Fairservice. M'arrêter derrière un gros arbre pour m'y cacher c'étoit peut-être compromettre un peu ma dignité; mais c'étoit le moyen le plus simple d'éviter d'en être aperçu, et d'échapper à sa curiosité. Il s'étoit arrêté pour causer avec un homme vêtu d'un habit noir, et couvert d'un chapeau à larges bords, et sa conversation que j'entendis m'apprit qu'il parloit de moi, et qu'il faisoit mon portrait. Mon amour-propre révolté me disoit que c'étoit une caricature, mais je ne pus m'empêcher d'y trouver quelques traits de ressemblance.

— Oui, oui, M. Hammorgan, disoit-il, c'est comme je vous le dis. Ce n'est pas qu'il manque de bon sens, il voit assez ce qui est raisonnable, c'est-à-dire par-ci par-là : un éclair, et voilà tout. Mais il a le cerveau fêlé, parce qu'il a la tête farcie de fariboles de poésie. Il préférera un vieux bois sombre au plus beau parterre, et le potager le mieux garni n'est rien pour lui, en comparaison d'un ruisseau et d'un rocher. Il passera des journées entières à bavarder avec une jeune fille nommée Diana Vernon, qui n'est ni plus ni moins qu'une païenne, une Diane d'Éphèse.... ni plus ni moins? Dieu me préserve! elle est cent fois pire, c'est une romaine. Eh bien, il restera avec elle plutôt que d'écouter sortir de votre bouche, M. Hammorgan, ou de la mienne, des choses qui pourroient lui être utiles toute sa vie et encore après. Ne m'a-t-il pas dit un jour, pauvre aveugle créature! que les psaumes de David étoient d'excellente poésie! Comme si le Roi-prophète avoit pensé à arranger des rimes comme des fleurs dans une plate-bande! Dieu me préserve! deux vers de Davy Lindsay valent mieux que tous les brimborions qu'il a jamais écrits.

Son compagnon ne l'interrompoit guère que par quelque monosyllabe qui sembloit n'avoir d'autre but que de prouver son attention, comme : Vraiment! ah! ah! Il fit pourtant une fois une

observation un peu plus longue que je n'entendis point parce qu'il avoit le verbe beaucoup moins élevé qu'André, et celui-ci s'écria : — Que je lui dise ce que je pense, dites-vous? et qui paieroit les pots cassés, si ce n'est André? Savez-vous qu'il est colérenx? Montrez un habit rouge à un taureau, il le percera de ses cornes. Et au fond pourtant, c'est un brave jeune homme; je ne voudrois pas le quitter, parce qu'il a besoin d'un homme soigneux et prudent pour veiller sur lui. Et puis il ne tient pas la main bien serrée; l'argent coule à travers ses doigts comme l'eau par les trous d'un arrosoir, et ce n'est pas une mauvaise chose d'être auprès de quelqu'un dont la bourse est toujours ouverte. Oh, oui, je lui suis attaché de tout cœur; c'est bien dommage, M. Hammorgan, que le pauvre jeune homme soit si peu réfléchi!

En cet endroit de la conversation, les deux interlocuteurs se remirent en marche, et je ne pus en entendre la suite. Le premier sentiment que j'éprouvai fut celui de l'indignation en voyant un homme à mon service s'expliquer si librement sur mon compte, mais elle se calma en réfléchissant qu'il n'existe peut-être pas un maître qui, s'il écoutoit les propos de ses domestiques dans son antichambre, ne se trouvât soumis au scalpel de quelque anatomiste de la force de M. Fairservice. Cette rencontre ne me fut pas inutile, elle

me fit paroître moins longue une partie du temps que j'avois encore à attendre.

La nuit commençoit à s'avancer, et ses épaisses ténèbres donnoient à la rivière une teinte sombre et uniforme qui s'accordoit parfaitement avec la disposition de mon esprit. A peine pouvois-je distinguer le pont massif et antique jeté sur la Clyde, et dont je n'étois pourtant qu'à peu de distance. Ses arches étroites et peu élevées, que je n'apercevois qu'imparfaitement, sembloient des cavernes où s'engouffroient les eaux de la rivière, plutôt que des ouvertures pratiquées pour leur donner passage. On voyoit encore de temps en temps briller le long de la Clyde une lanterne qui éclairoit des familles retournant chez elles après avoir pris le seul repas que permette l'austérité presbytérienne les jours consacrés à la religion, et qui ne doit avoir lieu qu'après l'office du soir. J'entendois aussi quelquefois le bruit de la marche d'un cheval qui reconduisoit sans doute son maître à la campagne, après qu'il avoit passé la journée du dimanche à Glascow. Un silence absolu, une solitude complète, ne tardèrent pas à y succéder, et ma promenade sur les rives de la Clyde ne fut plus interrompue que par le bruit des cloches qui sonnoient les heures.

Qu'elles étoient lentes au gré de mon impatience! Combien de fois ne me reprochai-je pas

une folle crédulité! Ce rendez-vous ne pouvoit-il pas m'avoir été donné par un insensé, par un ennemi? Ne m'exposois-je pas à être le jouet de l'un ou la victime de l'autre? Et cependant pour rien au monde je n'aurois voulu me retirer sans voir comment finiroit cette aventure.

Enfin le béfroi de l'église métropolitaine me fit entendre le premier coup de minuit, et ce signal fut bientôt répété par toutes les horloges de la ville, comme une congrégation de fidèles répond au verset que le ministre vient d'entonner. Je m'avançai sur le quai qui conduit au pont avec un trouble et une agitation que je n'entreprendrai pas de décrire. A peine y étois-je arrivé, que je vis à peu de distance une figure humaine s'avancer vers moi. C'étoit la seule que j'eusse vue depuis plus d'une heure, et cependant rien ne pouvoit m'assurer que ce fût celui qui m'avoit donné ce rendez-vous. Je marchai à sa rencontre avec la même émotion que s'il eût été l'arbitre de ma destinée, tant l'inquiétude et l'attente avoient jeté d'exaltation dans mes idées. Tout ce que je pus distinguer, en m'approchant de lui, ce fut qu'il étoit de moyenne taille, mais en apparence nerveux et vigoureux, et qu'il étoit couvert d'un grand manteau. Lorsque je fus près de lui, je rallentis le pas et m'arrêtai presque dans l'attente

qu'il m'adresseroit la parole. Combien ne fus-je pas contrarié en le voyant continuer son chemin sans me parler! Je n'avois aucun prétexte pour entamer la conversation, car quoiqu'il se trouvât sur le pont précisément à l'heure qui m'avoit été fixée, il pouvoit ne pas être mon inconnu. Je me retournai pour voir ce qu'il deviendroit. Il alla jusqu'au bout du pont, s'arrêta, eut l'air de chercher à s'assurer en regardant de l'autre côté du pont s'il ne verroit personne, et revint enfin sur ses pas. J'allai au-devant de lui, bien décidé pour cette fois à ne pas le laisser passer sans lui parler.

— Vous vous promenez un peu tard, Monsieur, lui dis-je, dès que je fus près lui.

— Je viens à un rendez-vous, monsieur Osbaldistone, et je crois que vous en faites autant.

— C'est donc vous qui m'avez parlé ce matin dans l'église? Eh bien, qu'avez-vous à me dire?

— Suivez-moi, vous le saurez.

— Avant de vous suivre, il faut que je sache qui vous êtes et ce que vous me voulez.

— Je suis un homme, et je veux vous rendre service.

— Un homme? c'est parler un peu trop laconiquement.

— C'est tout ce que je puis vous dire. Celui

qui n'a pas de nom, point d'amis, point d'argent, point de patrie, est du moins un homme, et celui qui a tout cela n'est pas davantage.

— C'est parler en termes trop généraux, et cela ne peut suffire pour m'inspirer de la confiance en un inconnu.

— Vous n'en saurez pas davantage. C'est à vous à voir si vous voulez me suivre et profiter du service que je puis vous rendre.

— Ne pouvez-vous donc me dire ici ce que vous avez à m'apprendre.

— Je n'ai rien à vous dire. Ce sont vos yeux qui doivent vous instruire. Il faut vous résoudre à me suivre ou à rester dans l'ignorance.

L'étranger parloit d'un ton si ferme, si décidé, si froid, qu'il sembloit indifférent à la confiance que je pourrois lui témoigner.

— Que craignez-vous, me dit-il, d'un ton d'impatience? croyez-vous que votre vie soit d'assez grande importance pour qu'on veuille vous la ravir?

— Je ne crains rien, répliquai-je avec fermeté. Marchez, je vous suivrai.

Contre mon attente, il me fit rentrer dans l'intérieur de la ville; et nous semblions deux spectres muets qui parcouroient ses rues silencieuses. Je m'impatientois de ne pas arriver à

la fin de notre course, mon conducteur s'en aperçut.

— Avez-vous peur, me dit-il?

— Peur! répliquai-je. Je vous répéterai vos propres paroles. Pourquoi aurois-je peur?

— Parce que vous êtes avec un étranger, dans une ville où vous n'avez pas un ami, où vous avez des ennemis.

— Je ne crains ni eux ni vous. Je suis jeune, actif et armé.

— Je n'ai pas d'armes, mais un bras résolu n'en a jamais manqué. Vous dites que vous ne craignez rien? Si vous saviez avec qui vous vous trouvez, vous ne seriez peut-être pas si tranquille.

— Pourquoi ne le serois je pas? Je vous répète que vous ne m'inspirez aucune crainte.

— Aucune!..... Cela peut-être. Mais ne craignez-vous pas les conséquences qui pourroient résulter si l'on vous trouvoit en compagnie d'un homme dont le nom prononcé à voix basse dans cette rue en feroit soulever les pierres contre lui pour l'arrêter, sur la tête de qui la moitié des habitants de Glascow fonderoit l'édifice de leur fortune comme sur un trésor trouvé, s'ils parvenoient à me prendre au collet; d'un homme enfin dont l'arrestation seroit une nouvelle aussi.

agréable à Édimbourg que celle d'une bataille gagnée en Flandre.

— Et qui êtes-vous, donc pour que votre nom inspire tant de terreur?

— Un homme qui n'est pas votre ennemi, puisqu'il s'expose à vous conduire dans un endroit où, s'il étoit connu, il ne tarderoit pas à avoir les fers aux pieds et la corde au cou.

Je m'arrêtai et reculai un pas pour considérer mon compagnon plus attentivement et me tenir en garde contre lui, le manteau dont il étoit couvert ne me permettant pas de voir s'il étoit armé.

— Vous m'en avez trop dit ou trop peu, lui dis-je: trop pour m'engager à donner ma confiance à un étranger qui convient qu'il a à craindre les lois du pays où nous nous trouvons; trop peu, si vous ne me prouvez que leur rigueur vous poursuit injustement.

Il fit un pas vers moi. Je reculai involontairement, et mis la main sur la garde de mon épée.

— Quoi! dit-il, contre un homme sans armes! contre un ami!

— Je ne sais encore si vous êtes l'un ou l'autre, et, pour vous dire la vérité, vos discours et vos manières m'en font douter.

— C'est parler en homme. Je respecte celui dont le bras sait protéger la tête. Je serai donc franc avec vous. Je vous conduis à la prison.

— A la prison! m'écriai-je. De quel droit? par quel ordre? pour quel crime? Vous aurez ma vie avant de me priver de ma liberté : je ne ferai pas un pas de plus avec vous.

— Ce n'est pas comme prisonnier que je vous y conduis. Croyez-vous, ajouta-t-il avec un ton de fierté, que je sois un huissier, un officier de police?..... Je vous mène voir un prisonnier de la bouche duquel vous apprendrez les dangers que vous courez ici. Votre liberté ne court aucun danger dans cette visite, mais il n'en est pas de même de la mienne. Je sais que je la hasarde, mais je m'en inquiète peu; je brave ce danger pour vous avec plaisir maintenant, parce que j'aime un jeune homme qui ne connoît pas de meilleur protecteur que son épée.

Nous étions alors dans la principale rue de la ville. Mon conducteur s'arrêta devant un grand bâtiment construit en grosses pierres, et dont toutes les fenêtres étoient garnies d'une grille en fer.

— Que ne donneroient pas le prevôt et les baillis de Glascow, dit l'étranger, pour me tenir dans cette cage, les fers aux pieds et aux mains! Et cependant que leur en reviendroit-il? S'ils m'y enfermoient ce soir avec un poids de cent livres à chaque jambe, ils trouveroient demain la place vide, et leur prisonnier seroit aussi libre que le daim qui court dans les forêts.

En parlant ainsi il frappa doucement à une espèce de guichet. Une voix semblable à celle d'un homme qui s'éveille cria de l'intérieur : Qu'est-ce? Qui va là? Que veut-on à une pareille heure? Je n'ouvrirai pas; c'est contre les règles.

Le ton dont ces derniers mots furent prononcés et le silence qui les suivit prouvèrent que celui qui venoit de parler ne songeoit qu'à se rendormir. Mon guide s'approchant de la porte lui dit à demi-voix : — Avez-vous oublié Grégarach ?

— Non, de par tous les diables! répondit-on vivement : et j'entendis le gardien intérieur se lever avec une apparence de précipitation. Il eut encore une courte conversation à voix basse avec mon conducteur dans une langue qui m'étoit inconnue, après quoi j'entendis les verroux s'ouvrir; mais avec des précautions qui indiquoient qu'on craignoit qu'ils ne fissent trop de bruit. Enfin nous nons trouvâmes dans ce qu'on appeloit la salle de garde de la prison de Glascow. Un escalier étroit conduisoit aux étages supérieurs, et deux autres portes servoient d'entrée dans l'intérieur de la prison. Toutes étoient garnies de gros verroux et de pesantes barres de fer; les murailles en étoient nues, sauf une agréable tapisserie de fers destinés aux prison-

niers qu'on y amenoit, de pistolets, de mousquets et d'autres armes défensives.

Me trouvant ainsi introduit inopinément et comme par fraude dans une des forteresses légales d'Écosse, je ne pus m'empêcher de me rappeler mon aventure du Northumberland, et d'éprouver une seconde fois la crainte de faire connoissance avec l'effrayant séjour d'une prison, surtout dans un pays où j'arrivois comme étranger.

FIN DU PREMIER VOLUME.





